U d'/of OTTAWA
39003002453339

24/4/70

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/madamebaringhel00lorr

MADAME BARINGHEL

EN PRÉPARATION

M. de Phocas.

La Mer frottée d'ail.

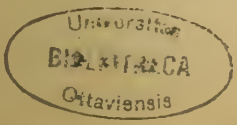
Le Jardin des Complices.

JEAN LORRAIN

MADAME BARINGHEL

PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78

Tous droits réservés.



PQ
2295
D73M33
1877

PRÉFACE

Quand Mme Baringhel jaillit il y a cinq ans, imprévue comme une fusée au milieu des flirts compliqués des snobinettes de la *Petite Classe*, elle nous arrivait de province et, toute étourdie de ce Paris qu'elle aspirait d'avance, toute maladroite encore et mal manégée au milieu des escarmouches des Mme des Audraies, des Lucy Tenner et des marquise d'Héfleuron, elle y débutait en novice ; et ses premiers pas dans la société surchauffée de vie nerveuse de ces messieurs et de ces dames furent une série de gaffes. Son entrée en tourbillon, toute luisante de soie et entêtante d'oppoponax auprès de Suzi, la douce accouchée, la campe comme un portrait.

— *Comment va, aujourd'hui, ma chérie?*

mais elle a une mine charmante, elle est tout à fait bien. A quand le fameux déjeuner de relevailles? (CONSULTANT SA MONTRE DE BRACELET) *Un peu en retard, hein? Je sors de l'Exposition des chiens; oh! il y avait là des amours, de vrais bijoux, mesdames; il ne leur manquait que la parole, on aurait dit des hommes aimés: il y avait entre autres un caniche blanc, tout nu, avec seulement quelques touffes aux pattes et au ventre, si rose, si rose... j'en étais gênée... on aurait dit le prince, avec un cordon noir en sautoir, ça y était... Et des King-Charles, et des frimousses de bull à mourir de rire, de vraies figures de connaissance, tous les pannés... et des sloughis... A propos, je t'annonce la marquise de Malpertuis et Lucy Tenner; je les ai croisées à l'Exposition et je viens de les revoir aux Acacias, naturellement... Elles vont s'amener ici, mais moi, j'ai pris les devants, j'ai fait couper mon cocher par les lacs... Lucy Tenner passe pour être la maîtresse du marquis? Est-ce vrai? elle n'a aucune fortune, vit sur un pied de soixante mille livres par an, et ne quitte pas l'hôtel Malpertuis... C'est le bruit public, n'est-ce pas, Mesdames?*

Combien d'impairs Mme Baringhel a-t-elle commis durant ces trois minutes de bavardage, la *Petite Classe* ne les compte déjà plus. Elle a marché dans toutes les plates-bandes.

Nous la retrouvons à l'Horticulture, car, avide de nouveautés, Mme Baringhel est la femme de toutes les expositions. D'Héloé, qui deviendra plus tard son compagnon d'élection, la pilote à travers le monde et s'amuse de ses naïvetés, qui, du moins, ont la saveur du primesaut. C'est la femme qui, parmi les orchidées et la féerie des clématites mauves, réclame ingénument les asperges. Elle raconte tout à trac les liaisons coupables et même inavouables du Paris mondain, et, sans s'en douter, entre crânement dans le bataillon des raffinées les plus soupçonnables. Elle est de tous les dîners mauves des grandes duchesses russes et des petits soupers esthétiques où Algernon-fild, esthète et grand poète, fait réciter des vers à rimes titillantes par son pédicure ou masseur : ces dames ne sont pas bien fixées, mais l'homme a une voix prenante qui caresse Mme Baringhel comme un flot mouvant d'algues dans une grotte marine et la mouille partout.

Pour moi, j'en suis remuée au tréfonds de

ma chair, ça m'a mis comme des frôlements de soie dans tous les coins de mon être, soupire Mme de Malpertuis.

Moi, c'est comme si on m'effeuillait dans le dos des pétales de fleurs, chuchote Marthe Sparre, et c'est là le gazouillis habituel de ces dames affolées de frissons nouveaux, de frôlements exquis et de mystérieuses douceurs.

C'est une folie de sensualité, un match ouvert d'audaces inconnues.

C'est le printemps où il n'y a pas de dîners un peu *swell* sans coupe-Jacques à l'éther. Mme Baringhel ne serait plus Mme Baringhel si elle ne tenait le record des extravagances : éthéromane, éprise du pétomane et du pianiste unomane cher à M. de Montesquiou, elle trouve délicieux de déguster des bananes en écoutant le duo des *Troyens*, et lance les groseilles à maquereau en remplacement des fruits frappés qu'on grignotait hier encore dans les loges.

Ses propos de table épouvantent ; qu'elle dîne aux Ambassadeurs ou dans le faubourg, elle interloque et déconcerte. Chez elle, elle a, pour tromper l'ennui des après-midi, un pédicure qui lui cueille ça comme des fleurs, *pour*

le plaisir, un coiffeur pour lui toucher la tête et qui l'endort, et pour la réveiller, un lecteur à la voix captivante et un compotier à musique. Elle court, pieds nus, dans son appartement pour garder sa peau fraîche et, sensuelle comme une chatte, brise et rompt tous les flirts; elle trouve cela inutile, mais elle ne manque pas une fête de Neuilly, pas un procès sensationnel de la Cour d'assises, s'enthousiasme pour Mme Lassimonne et prend, dans les baraques foraines, un lutteur tatoué pour Pierre Loti.

Les pires de ses méprises ont du charme, tous ses mots soulignent, et c'est la plus compliquée des fausses maladroites, si ce n'est pas la plus délicieuse des étourdies. Elle quitte en sanglotant Paris, ce délicieux Paris d'été qu'on nous envie même à Londres, le Paris des dîners au Bois avec ou sans tziganes, des soirées à l'Horloge et aux Ambassadeurs, le Paris de Bruant, d'Yvette Guilbert et des parties dans les îles de la Seine avec ou sans bachelors.

Elle n'a fait que traverser ce Paris ; et cette première passade en tourbillon, sa grande fortune aidant, a été une surprise, une

joie effarante parmi une société indulgente aux fantaisies et aux millions de la turbulente provinciale.

Nous la retrouvons l'année suivante. Mme Baringhel a pris goût au printemps de Paris ; nous la rencontrons chez le grand couturier, dont elle décrète la mort en châtiment de ses robes de la saison. La débutante de l'an dernier a pris de l'aplomb, c'est aujourd'hui une insurgée contre ce goût de Paris, qu'hier encore elle consultait en oracle ; on l'a gâtée, et la voici qui prétend diriger cette mode, dont elle était naguère esclave, et donner le ton et le cri,... et c'est le dîner des Victimes, qu'elle organise et préside pour protester contre les jupes-cloche et les manches ballon, les hommes seuls sont admis par elle à donner leur avis ; mais ce printemps Mme Baringhel tombe mal, elle choit, comme un bolide, au milieu des intrigues compliquées du beau Chasteley et d'une Mme de Sparre, comme une Léonide en pleine liaison affichée et déjà scandaleuse de d'Héloë et d'une Lucy Tenner. Cette année, les gaffes de Mme Baringhel seront dangereuses et ses étourderies lui attirent, à la grande joie

de tous, ce portrait vinaigré d'une marquise douairière.

Une Mme Baringhel! des millions d'on ne sait d'où, bardée de fantaisies de cocotte, très honnête, veut-on bien me dire, mais une oseuse, et il paraît que ce mot-là sauve tout ; une oseuse soit, mais dont on n'ose même pas citer le nom. Qui était-elle avant son mariage ? Mlle Camuset, Poireau ou Pincebourde ? Un nom à coucher dehors, j'en tiendrais la gageure, puisque vous l'ignorez, vous, mes deux toutes belles. qui possédez votre faubourg jusqu'à la sixième génération.

Elle n'en suit pas moins fiévreusement tous les vernissages, toutes les conférences et tous les salons, heureuse de se frotter au clan des snobinettes averties, sinon instruites, par Chasteley, poète, et d'Héloé, critique ; elle les suit jusqu'à l'Œuvre où elle croit devoir pleurer à *Pelléas,* car elle se dit folle de sentiment et se pose en douloureuse, en éprise de la souffrance, *élève Madeleine Lemaire, école Jeanne Jacquemin*, comme l'a définie drôlement d'Anletrin, mais elle va surtout là parce que là toute la littérature, depuis Mallarmé jusqu'à Mirbeau, Hervieu, Hérédia et Mon-

tesquiou, mais préfère au fond Méaly à la petite Meurisse et Fugère à Lugné-Poë ; et la bande joyeuse, qu'elle amuse quand elle ne l'horripile pas, consent à faire l'éducation de cette âme et la voici traînée à la remorque à travers les Expositions.

Mme Baringhel en commet là de bien bonnes, l'inclination naissante qu'elle a pour d'Héloé l'aveugle sur ses ridicules, et le jeu durerait encore si, papotante, jabotante, avec sa manie de parler à tort et à travers et de rapporter tout à trac ce qu'elle entend et ce qu'elle surprend, elle ne brouillait cruellement les cartes du jeu de Mlle Tenner. Sur le prix faussement répété d'une aquarelle de la jolie Anglaise, admirée chez d'Héloé, des potins s'échafaudent, un scandale éclate, d'Héloé se fâche, et voici des duels, des envois de témoins dont Mme Baringhel s'affole et s'épouvante, et la voilà courant les salons amis pour arrêter l'affaire. « *Mais c'est que Mme d'Enervon me cite, moi,* pleure-t-elle chez Mme des Audraies, qui sous aucun prétexte ne veut figurer parmi les témoins, *et c'est moi qu'on accuse de je ne sais quel propos tenu chez vous, il faut que vous me sauviez la vie, vous*

seule pouvez dire la vérité, j'en suis au lit depuis lundi avec la fièvre, je me suis levée pour venir vous voir, quelle affreuse histoire! et dire que nous y sommes toutes mêlées! Que devenir si M. d'Héloé vient chez moi, demande à voir M. Baringhel, M. Baringhel à la veille des élections! un mari charmant qui me laisse toute ma liberté à la condition de ne pas entraver sa carrière politique! Ma chère, je vais en faire une maladie, je sens que je vais décéder! »

Heureusement tout s'arrange et rentre dans l'apaisement, la demoiselle compromise a trop intérêt au silence et d'Héloé l'aime trop pour ne point se laisser convaincre que tout est bien qui finit bie . Mme Baringhel en est quitte pour la peur, la fantaisie de ses propos s'excuse par l'extravagance de ses actes. C'est surtout à elle qu'elle fait le plus de tort, puis elle regrette si franchement, si profondément le mal commis par elle, et ses gaffes sont si involontaires, qu'elle en désarme ses pires ennemis. Par une curieuse volte-face des événements et des sympathies, c'est dans cette équipée tumultueuse que Mme Baringhel cueille un ami et Mlle Tenner un mari : le

mariage de d'Héloé clôt la série de la *Petite Classe*.

C'est cette Mme Baringhel que nous vous ramenons aujourd'hui, mais une Mme Baringhel assagie, plus expérimentée et plus atténuée de gestes et de nuances, toujours fantaisiste, mais assaisonnée de bon sens, touchée aussi par la maladie, affinée comme François Coppée par la bonne souffrance, détachée des coups de cœur, si susceptible encore des coups de tête, et d'un flirt assez violent descendue prudemment à une solide amitié.

Nous avons pensé que l'attitude de Mme Baringhel durant les deux terribles années de l'Affaire pourrait intéresser ses lecteurs. On la verra donc d'abord intellectuelle et puis nationaliste, donner carrière aux éléments mêmes de sa nature, le snobisme et le bon sens. D'ailleurs, les lecteurs la jugeront retour de Naples et de Tunisie, comme retour de Zola et du colonel Picquart ; les voyages forment la jeunesse et c'est l'étranger qui instruit la France.

JEAN LORRAIN.

ESTAMPES JAPONAISES

Chez d'Héloé. Un hall; très haute et très curieuse tapisserie d'après Lancret, Gilles et Pierrots se poursuivant à travers des parcs baignés de clair de lune, aspect fantômatique et charmant, meubles du dix-huitième siècle en bois de violette recouverts d'étoffes de tons morts. Sur une immense commode en marqueterie de bois de couleur, sur un cabinet italien à incrustations d'ivoire et différents meubles épars, rien que des objets d'argent, flambeaux, vases, statuettes et écuelles du plus pur style Louis XV. Çà et là, dans des aiguières du même métal, des iris blancs. La grande baie du milieu, drapée de transparentes étoffes bleuâtres, laisse filtrer dans le hall un jour de clair de lune, une pâle lueur de rêve où l'argent des bibelots met un éclat de givre, la blancheur des iris, un chatoiement de nacre entre ces tapisseries peuplées de Pierrots blancs.

D'Héloé est assis devant son bureau; à côté, sur une table, au milieu d'un tas de papiers, quelques livres : la Chambre blanche, d'Henri Bataille; les Vies encloses, de Georges Rodenbach, et Fumeurs d'opium, de Boissière.

Entre en tourbillon, Mme Baringhel.

Mme Baringhel. — Ah ! je savais bien vous trouver... Oui, j'ai forcé la consigne, bousculé vos gens : il s'agit simplement de me sauver la vie.

D'Héloé. — M. Baringhel est jaloux ?

Mme Baringhel. — Jaloux, et de qui, mon Dieu ! je suis une cérébrale, moi, mes adultères sont tous intellectuels, vous le savez mieux que personne ; tenez, voilà même un de mes amants. (*Elle désigne la « Chambre blanche », d'Henri Bataille.*)

D'Héloé. — Oui, je sais, Pierre Louys, Henri de Régnier, Mæterlinck, vous les avez tous aimés, et même ce pauvre Oscar Wilde !

Mme Baringhel. — Ne m'accablez pas, je n'ai pas été la seule, d'ailleurs.

D'Héloé. — Oui, ce martyr a eu quelques saintes femmes, les Madeleines du vide.

Mme Baringhel. — Oh ! pouah ! c'est un mot de revue ; c'est indigne de vous, d'Héloé.

D'Héloé. — Je l'avoue, et quelle nouvelle perversion vous amène ? Dans quelle nouvelle aventure me voulez-vous complice ?

Mme Baringhel. — Comme vous me connaissez ! Je suis amoureuse, mon petit d'Héloé... et devinez de qui ?

D'Héloé. — De François de Curel ?

Mme Baringhel. — Ah çà, vous me prenez pour Mme de Snobierre, amoureuse d'un homme dont c'était hier la première, courtisan du succès, moi ! mais vous m'insultez.

D'Héloé, *riant.* — C'est vrai ; il n'a pas eu une mauvaise presse.

Mme Baringhel. — Je vais vous éclairer. *(Elle ouvre un volume élégamment gaîné de vieille soie japonaise et lit très sérieusement ce passage.)* « Une méchante vieille femme, au visage *aigre comme du vinaigre*, surprenant un moineau qui mangeait l'empois préparé pour empeser du linge, lui coupe la langue, et c'est une envolée comique des moineaux, fuyant à tire-d'ailes dans une bousculade de peur.

« Mais, à côté de la méchante femme, il y a un bon ménage qui aimait ce moineau, et le mari et la femme s'en vont, criant dans les champs et les bois : « Qui a vu le moineau à la langue coupée ? Cher petit moineau, qu'es-tu devenu ? » Enfin, ils trouvèrent le pauvre petit blessé, dans la maison des moineaux, où la mère avait déjà pansé la langue de son enfant, et où il était soigné avec amour par ses frères et sœurs. Oh ! l'aimable accueil fait à ces bons vieux : le père leur dansa la *souzoumé-odori*, la vraie danse des moineaux, et, quand ils partirent, on leur apporta une boîte dans laquelle ils trouvèrent, à leur rentrée à la maison, un marteau, un marteau dont chaque coup miraculeux faisait tomber une pièce d'or.

« Or, la méchante voisine avait vu cela par la fenêtre. Elle obtient d'être invitée par les moineaux, se fait donner par eux une boîte dont

sort, lorsqu'elle soulève le couvercle, une collection de monstres cornus qui la mettent en pièces. » *(A d'Héloé, ahuri.)* Eh ! bien, il me faut l'estampe représentant l'envolée des moineaux, l'estampe où le père moineau danse la *souzoumé-odori*, et celle où la vieille femme, au visage *aigre comme du vinaigre*, soulève le couvercle de la boîte aux monstres cornus ! je suis amoureuse d'Hokousaï, il me faut des Hokousaï coûte que coûte, et vous devez savoir où cela se trouve, vous, des Hokousaï. *(Scandant les mots.)* Ho-kou-saï, je parle français, il me semble.

D'Héloé, *qui lui a pris le livre des mains et le feuillette.* — *Hokousaï*, par M. Edmond de Goncourt... au lendemain de *Manette Salomon* et de l'accueil au-dessous de zéro de la presse, ça devait arriver. *(Lui rendant le volume.)* Toujours antisémite ?

Mme Baringhel. — Antisémite... savez-vous de quoi vous avez l'air, ce matin, mon petit d'Héloé ? Je vais vous faire bondir, je le sais, mais vous parlez comme une critique de Gaston Deschamps.

D'Héloé. — En effet, vous êtes dure.

Mme Baringhel. — J'aime Hokousaï, parce que... les descriptions que je viens d'en lire m'ont surexcitée, affriolée, enthousiasmée. Ai-je attendu *Manette Salomon* pour aimer Outamaro, dont mon cabinet de toilette est rempli ? Il y a six jours que j'ai l'âme japonaise, et, ma foi, le

septième, je n'y tiens plus : où trouve-t-on des Hokousaï ? Il y a des maisons qui doivent tenir cet article, en cherchant bien.

D'Héloé, *entre ses dents.* — Des Hokousaï pour femmes du monde... vous êtes allée chez Hayaschi ?

Mme Baringhel. — Naturellement, des albums de comédiens et de comédiennes, tant qu'on en veut, même une très belle série de maisons vertes presque aussi chères que des Gustave Moreau, d'ailleurs ; mais tout ça des Outamaro, et pas une scène d'Hokousaï, car c'est du fantastique qu'il me faut, je suis folle de fantastique. Lisez cela, cette description de palais hanté par les mauvais esprits, n'est-ce pas tout à fait délicieux, un conte d'Hoffmann illustré par un Hogarth japonais ? *(A d'Héloé qui se défend.)* Vous l'entendrez. *(Elle lit.)* « Une salle éclairée par une lampe faite par un assemblage de fémurs au haut desquels une tête coupée crache de la flamme. »

D'Héloé, *entre ses dents.* — La suspension de la salle à manger de Péladan.

Mme Baringhel. — Taisez-vous ! *(Continuant de lire.)* « Une salle qu'escaladent du dehors les branches d'un arbre à l'apparence d'ailes de chauves-souris. »

D'Héloé. — Oh ! Montesquiou !

Mme Baringhel, *toute à sa lecture.* — « Là, court, à quatre pattes, un squelette d'enfant au

milieu de femmes qui ont des mufles de boulebogues, deux ou trois dents leur saillant hors de la bouche, toutes avec les deux petites mouches au front des femmes de la noblesse. »

D'Héloé. — La Bodinière, un jour de conférence de Jules Bois ; charmant!

Mme Baringhel. — Et cela, sur des fonds de toiles d'araignées derrière lesquelles s'entrevoient vaguement des visions d'êtres surnaturels, n'est-ce pas superbe?

D'Héloé. — Oui, je vois ça dans une chambre à coucher, fleurs de cauchemar, et c'est celle-là que vous voulez?

Mme Baringhel. — Celle-là ou toute autre, pourvu qu'il y ait des têtes coupées, des suicides, des tortures, des meurtres. Telle que vous me voyez, je suis hantée, obsédée de toutes ces angoisses et de ces apparitions : ce ne sont partout que femmes à tête de calebasse brandissant des écrans où se voient des crapauds, maris assassins exhibant des écrits qui se contournent en serpents, Japonaises assassinées exhalant leur esprit en forme de fumée, surmontées d'un masque qui grimace, et les fantasmagories des *Cent contes*, et le roman des deux jeunes frères Matsouwaka et Duméwaka, et les apparitions de l'*Assiette rose*, la jeune servante injustement soupçonnée, et l'histoire de Schoki, le tueur de diables! Oh ! avoir seulement l'estampe qui représente un chat monstrueux, vêtu d'une robe

et tenant par le cou un médecin, je crois vraiment que je suis tout à fait folle : cet Hokousaï m'a envoûtée, sûrement.

D'Héloé. — Oui, le bromure me paraît indiqué. et M. de Goncourt est vraiment bien coupable.

Mme Baringhel — Et la légende sur le prince Ogouri... Figurez-vous que...

D'Héloé. — Ne me la racontez pas, j'ai lu le livre ; vous êtes complètement intoxiquée, et je vois qu'il va me falloir m'occuper de vous très sérieusement... J'en ai vu justement un dernièrement, oui, un Hokousaï, chez un brocanteur de la rue des Martyrs... oh ! très haut, passé le boulevard extérieur.

Mme Baringhel. — Le numéro ?

D'Héloé. — Oh ! je n'en sais rien encore, mais vous avez votre voiture, je vais avec vous.

Mme Baringhel. — Mais vous êtes un amour ; vous venez, vraiment ? Est-elle au moins fantastique, votre estampe ?

D'Héloé. — Fantastique ! je vous crois : c'est une scène de sabbat.

Mme Baringhel. — De sabbat, et cela représente ?

D'Héloé. — Mais deux sorciers japonais, ni plus ni moins, en costumes de Samouraï, très enchevêtrés de sabres, d'armures et de lanières de bronze, l'air de deux crustacés.

Mme Baringhel. — Oui, le sonnet de Hérédia.

D'Héloé. — Et à leurs pieds, devant eux, sur

un terrain couleur prune, une bataille de grenouilles.

Mme Baringhel. — Des grenouilles! Moi qui les adore...

D'Héloé. — Oui, je sais, tout un conciliabule grouillant, rampant et sautelant de ventres flasques, de cuisses grêles et de dos granuleux.

Mme Baringhel. — Ah! vous me mettez l'eau à la bouche; il y en a combien, de ces bestioles?

D'Héloé. — Une trentaine au moins, et des vertes, des rougeâtres, des bleues même, toutes horriblement tachetées et marbrées, une vraie décomposition mouvante de grenouilles-taureaux et de crapauds monstres.

Mme Baringhel. — Ah! je défaille ! et tout cela s'escrime et remue!

D'Héloé, *bas à lui-même.* — Quelle hystérie. *(A haute voix.)* Si cela remue? Mais cela combat.

Mme Baringhel, *pâmée.* — Combat?

D'Héloé. — Armés de roseaux verts et de flèches d'eau.

Mme Baringhel, *hypnotisée.* — D'eau.

D'Héloé. — Tandis que dans le fond tendu de toiles d'araignées...

Mme Baringhel. — Je les reconnais.

D'Héloé. — Surgissent de fantômales et diaboliques visions.

Mme Baringhel. — En gris sur noir, les visions?

D'Héloé, *mystérieusement.* — En gris sur noir, vous l'avez dit.

Mme Baringhel. — C'est sa signature même, et elles représentent, ces visions ?

D'Héloé. — Que sais-je? des diables à tête d'éléphant, d'autres à bec de poule.

Mme Baringhel, *mourante.* — De poule !

D'Héloé. — Et partout des déploiements d'ailes onglées et griffues avec, je m'en souviens, dans un angle, une araignée gigantesque, une araignée à tête de pieuvre, au corps pustuleux de crapaud.

Mme Baringhel, *comme en rêve.* — « Ayant un chapelet de crânes d'hommes autour d'elle. *(Ouvrant le livre.)* Une araignée montrée à la lueur de la torche de Yoritsauné a pénétré dans sa caverne. » Voilà le passage, page 78, lisez vous-même... Alors, nous partons ?

D'Héloé. — Oui, puisque vous le voulez; mais ce sera une déception, car les plus belles estampes sont celles qu'on se figure peintes par soi-même à travers les descriptions enthousiastes des livres; encore une journée que m'aura fait perdre M. de Goncourt.

Mme Baringhel. — Vous dites ?

D'Héloé. — Que vous ne l'achèterez pas cette estampe; je vous connais, vous avez trop voyagé sur le récit que je vous en ai fait

Mme Baringhel. — Vous avez dit ?

D'Héloé. — Voyagé. C'est le dernier cri de l'enthousiasme, mais pas du style de M. de Goncourt.

GRENOUILLES D'ART

Dans un coupé, d'Héloé, Mme Baringhel, coupé tout capitonné de satin réséda.

D'Héloé. — Je l'aurais parié. Elle ne vous a rien dit, cette estampe. Une fois que vous l'avez eue en main, *n*, *i*, *ni*, ç'a été fini, votre enthousiasme est tombé comme une pièce de l'*Œuvre*.

Mme Baringhel. — C'est votre faute aussi : vous m'aviez fait un tableau de ces grenouilles, et puis d'abord elles n'étaient pas d'Hokousaï.

D'Héloé. — D'Hokousaï, qu'en savez-vous?

Mme Baringhel. — Ce que j'en sais? je n'ai pas eu le choc, çà me suffit, mes pressentiments ne me trompent jamais. Si elles avaient été d'Hokousaï...

D'Héloé. — Vous les auriez achetées? Allons donc, je vous connais, beau masque. Vous êtes de l'école de l'*Iris noir*.

Mme Baringhel. — Qu'est-ce que ce galimatias, l'*Iris noir*; allons, expliquez-vous?

D'Héloé. — L'*Iris noir*, c'est, comment vous dirai-je cela ? c'est le symbole, ma foi, oui, de votre cas. Une frénésie d'imagination, une effervescence de convoitise qui s'attaque à tout, rêve toutes les audaces, et quand il s'agit de réaliser, adieu paniers, vendanges sont faites ; vous êtes quelques-unes de ces écoles-là maintenant, et vous avez même vos poètes..., des livres pour célébrer, exalter votre cas ; un joli service que rendent à la société les auteurs qui vous chantent !

Longs pétales de soie et calices funèbres,
Je suis fier, fiers iris noirs, fervent de vos ténèbres.
Thyrses de crêpe éclos jadis aux bois dormants,
Vous êtes délicats, monstreux et charmants.
Fleurs d'ombres à la fois hautaines et subtiles.
La chasteté du mal vit en vos cœurs hostiles.

Les connaissez-vous, ces vers ? et croyez-vous que le monsieur qui les a commis soit un fervent de la repopulation ? Parole d'honneur, c'est presque du Montesquiou, oyez plutôt :

Un éternel défi jaillit de vos corolles
Et je vous vois, iris, fleurir en auréoles
Les tempes de ceux-là qui, désirant toujours,
Ne consentent jamais, fleurs des vierges amours
Ou de sottes amours !

Ceux-là qui, désirant toujours, ne consentent jamais. Vous devriez vous commander une capote de ces fleurs-là, chère amie, c'est tout à fait la guirlande qu'il vous faut. Ah ! vous êtes gaies,

dans la confrérie, et nos petits-neveux auront de jolis cinq à sept pour peu que vous fassiez école.

Mme Baringhel. — Alors, nous avons tort de rester honnêtes femmes? Alors, vous nous cherchez querelle, parce que nous n'avons pas d'amants?

D'Héloé. — Pas d'amants, vous, mais vous avez une alcôve dans le cerveau ! Pas d'amants, vous, mais vous forniquez cérébralement avec dix hommes par jour. Vous êtes perpétuellement en humeur amoureuse, vous péchez même avec des grenouilles !

Mme Baringhel. — Des... des grenouilles !

D'Héloé. — En imagination, car dès qu'il s'agit de réaliser le moindre de vos caprices, plus personne, oh ! cela, c'est réglé comme un papier à musique, plus personne au rez-de-chaussée. Il y a des jours où je vous crois d'origine belge.

Mme Baringhel. — Belge ! vous m'insultez, maintenant.

D'Héloé. — Non, mais vous m'avez tout l'air d'avoir un *aquarium mental* et une *âme sous-marine*, comme M. Rodenbach ; vous êtes la femme de tous les madrépores cérébraux, pour parler le jargon du jour, et avec ça, pas plus de tempérament qu'une nappe d'autel, ce qui est bien belge, bien béguinage flamand et dentelle de Bruges. Voyons, avouez que vous l'avez, vous

aussi, la bonne carte transparente que tout poète belge a dans le cœur.

Mme Baringhel. — Vous voulez que je descende ?

D'Héloé. — Non, nous ne sommes pas encore arrivés devant la modiste, car vous la commandez, n'est-ce pas ? la petite capote aux iris noirs; vous ferez bien ça pour moi?

Mme Baringhel. — Comme vous êtes mal élevé, mon cher; vous avez donc bien à cœur de me faire regretter les quelques heures passées ensemble ?

D'Héloé. — Moi, non, mais je suis tenace, et l'iris noir me paraît être tout à fait la fleur de votre âme aquatique et lunaire, car l'êtes-vous assez aquatique ?

Mme Baringhel, — Aquatique !

D'Héloé. — Voyons, chère Ophélia des salons, n'êtes-vous pas officiellement, de par le Paris dont on cause, la dame aux grenouilles, comme le cher comte est l'homme aux chauves-souris ?

Mme Baringhel. — La dame aux grenouilles...?

D'Héloé. — Voulez-vous que nous en fassions le compte? Combien de Carriès dans votre salon ?

Mme Baringhel. — Oh ! pour deux malheureux grès flammés !

D'Héloé. — Deux grès, ce pullulement de bêtes sautelantes et ventrues qui fait de votre boudoir un cauchemar de morphine ! vous avez déjà cinq

Carriès, et je ne parle pas de celles de Lachenal. Ah! vous l'avez le goût de la pustule!

Mme Baringhel. — Je vous conseille de me les reprocher; qui est-ce qui m'a conduite à Malakoff? est-ce que c'est moi qui ai été le découvrir votre faïencier de banlieue, et ses insidieuses poteries d'une si singulière douceur au toucher?

D'Héloé. — Les poteries *peau de femme*, *peau de blonde*, d'un vert gris d'eau morte; vous êtes-vous assez longtemps arrêtée autour, lors de notre première visite? J'ai vu le moment où vous alliez les appeler Roméo.

Mme Baringhel. — Et vous qui en avez deux dans votre chambre, est-ce seulement pour le plaisir des yeux?

D'Héloé. — Prenez garde! Voilà des soupçons qui vous condamnent, vous avez trois *peaux de femme* dans votre cabinet de toilette, sans parler de la fameuse grenouille en bronze, qui n'est pas de Lachenal, celle-là.

Mme Baringhel. — Mon seau à charbon! si vous incriminez maintenant mes ustensiles de chauffage.

D'Héloé — J'ai dit de toilette.

Mme Baringhel. — Il faut que vous me gâtiez tous mes plaisirs. Oh! ce grand jardin de Lachenal avec ses vieux arbres enguirlandés de roses blanches, j'avais gardé un si bon souvenir de cette journée à Châtillon. Ai-je assez marché bon jeu, bon argent, en enfant que je suis, sur

les deux Marabouts de faïence posés en sentinelles à l'entrée de la pelouse, et votre joie à vous, votre joie de gosse en me montrant les chouettes de grès jaune posées à même le gazon, toute cette sarabande de sabbat qui nous amusa tant, il faut donc que vous me la reprochiez aujourd'hui, la bonne joie d'écoliers en vacances que nous avons eue ce jour-là. Mais si j'ai chez moi tout un conciliabule de grenouilles Lachenal, votre faute, à vous, tentateur que vous êtes, et si je n'avais vu chez votre céramiste tous ces rampemements bleu céladon, je n'aurais pas aujourd'hui cet *aquarium mental* dont vous me faites un crime, Méphisto de *five o'clock tea* que vous êtes, car l'êtes-vous assez, Méphisto de *five o'clock tea*, si je suis, moi, une Ophélia de salon ! Mais si j'ai maintenant le goût du baroque et du bizarre, c'est à vous que je le dois.

C'est comme chez cette peintresse où vous m'avez conduite un jour, là-bas, au diable-vauvert, derrière la rue de l'Éperon, vous savez bien, dans ces vieux bâtiments Louis XIII au fond de trois cours reliées entre elles par des grilles avec de l'herbe entre les pavés et des lucarnes énormes dans les toits ? Était-ce assez impressionnant, cet atelier où tout était en faïence, les fruits, les fleurs, tout ce qui se mange et tout ce qui se respire.

Ah ! il y en avait là, des transparences de jade, des prismes de verreries et des lueurs de cuivres !

Quelle copie pour un symboliste, que de coquemars et que de chaudrons, que de Bouddhas et de cornues : c'était l'antre de la sorcière, et tous ces fruits vernissés et miroitants, courges, piments, aubergines violettes, tomates et melons d'eau accrochés pêle-mêle avec des harengs saurs et des vrais oignons crus ; j'en ai eu l'obsession pendant plus de trois semaines.

Et les tableaux de la dame peintre donc, des déesses vert-de-gris dans des effeuillements de fleurs pâles, des iris noyés dans des eaux lunaires, des faces de Christs apparues entre des feuillages roux et des grenouilles, des grenouilles partout, à croire qu'elle en était la mère ; si vous croyez que c'est un talent sain et rassurant pour un pauvre cerveau comme le mien, que la vision d'une femme qui se nourrit de fruits de faïence et découvre des têtes coupées dans les fleurs !

Mais, misérable que vous êtes, vous m'avez même fait acheter là mon tableau des cinq grenouilles, celui de mon petit salon. Il est très joli d'ailleurs.

D'Héloé. — Si vous me reprochez maintenant les seuls bibelots de choix que vous possédez.

Mme Baringhel. — Mais, monstre que vous êtes, où ne m'avez-vous pas conduite ? Mais vous m'auriez menée à la *Messe* noire si la fantaisie vous en eût passé par la tête, et c'est vous qui m'accablez aujourd'hui avec votre scie de l'*Iris noir !*

D'Héloé. — Pardon !

Mme Baringhel. — Si je vous avais laissé faire, vous m'auriez amené des lutteurs, et j'aurais eu chez moi des séances de nudités plastiques, comme Mlle Viane de Sergy.

D'Héloé. — Je vous ferai observer...

Mme Baringhel. — C'est comme Rops, vous avez voulu me faire acheter des Rops. Si vous l'avez oubliée, moi j'ai encore présente à la mémoire notre équipée de l'autre hiver sous la neige floconnante, les pieds transis et l'onglée aux doigts, à la recherche de ce vieil éditeur d'eaux-fortes prohibées, rue Visconti, je crois, au plus noir et au plus étroit du faubourg.

D'Héloé. — Vous vous y êtes assez amusée, hein ! dans le magasin du vieux.

Mme Baringhel. — Oui, parlons-en, une tanière, presque une étable, cette échoppe enfumée avec ce poêle qui ne tirait pas, et ces encombrements de cartons et de livres empilés sur les meubles ; on n'y voyait pas clair, chez votre empoisonneur d'imaginations ; j'ai encore le rouge au front de tout ce qu'il nous a montré.

D'Héloé. — En effet, il y avait là quelques eaux-fortes vénéneuses, mais ce n'est pas faute d'insister qu'il s'est décidé à sortir les Rops de ses cartons. Etiez-vous assez excitée !

Mme Baringhel. — Si l'on peut dire ! Sans compter que sans moi, il n'aurait rien montré malgré la lettre que vous lui avez exhibée et

dont il mit dix minutes pour vérifier la signature. Ah ! l'accueil fut cordial : je vous conseille de vous en vanter.

D'Héloé. — Parbleu, le vieil Exili s'y connaît, nous n'avions pas des têtes d'acheteurs.

Mme Baringhel. — Parlez pour vous, ai-je assez marchandé la fameuse Diabolique; celle de la *Tentation de l'anachorète au désert?*

D'Héloé. — Oui, vous l'avez trop marchandée, aussi vous ne l'avez pas eue.

Mme Baringhel. — Insolent. — Il n'a pas été arrêté depuis, votre homme? il est toujours rue Visconti ?

D'Héloé. — Oui, vous désirez y retourner?

Mme Baringhel. — Si j'étais sûre qu'il ait toujours l'eau-forte *(Regardant la montre.)* Il est quelle heure ? cinq heures. *(A d'Héloé.)* Le numéro, rue Visconti ?

EAUX-FORTES

Chez Mme Baringhel. Petit salon en rotonde tendu de velours vert réséda décoloré au vaporisateur. Ce sont, dans les miroitements de l'étoffe, de hautes gerbes de boules de neige et de glaïeuls blancs mêlés : meubles en laqué blanc, cannés en or vert; sur les consoles de marbre, des grands vases de cristal remplis de glaïeuls blancs et de boules de neige; un paravent de pékin blanc et jaune à petits carreaux de glace dans le haut enveloppe, à demi déplié, une chaise de repos Empire. Mme Baringhel y est nonchalamment étendue en jupe de satin blanc et corsage de dentelles d'or; un chat de faïence de Menton est couché à ses pieds; sur un petit guéridon Louis XVI à portée de sa main, tout un grouillement de grenouilles de faïence et de bronze, des Lachenal et des Ringhel. Deux énormes crapauds de Carriès, deux horribles grès pustuleux se chauffent au coin de la cheminée; un autre rêve accroupi à l'angle de la baie Window, une large fenêtre à guillotine ornée de rideaux Liberty jaune citron; deux autres bestioles, toujours de Carriès, hideusement géantes, rampent

à travers l'appartement sur le tapis de velours ras presque blanc. Çà et là jetées, des peaux d'ours et de chèvres de Mongolie pêle-mêle avec des coussins de velours jaune brodés de feuilles de myrte. A la portée de la main de Mme Baringhel, un immense carton à estampes : une invraisemblable soie japonaise violet pâle et argent le recouvre ; le cadran de la petite pendule d'albâtre du plus pur Louis XVI, un petit temple de l'Amour, marque trois heures.

Mme Baringhel tient à la main, recouvert en moire gris perle, le dernier volume de Paul Hervieu, le *Petit Duc*. Entre en coup de vent la marquise d'Héfleuron, costume tailleur en drap bleu, petit paletot sac à brandebourgs de vieil argent brodé de rose, et larges boutons de malachite sur corsage tout en dentelle de vieil argent, immense chapeau de feutre noir tout fanfreluché de failles bleu marine et bleu pervenche habilement mêlées. La marquise et Mme Baringhel ont toutes deux les cheveux teints de nuance *auburn* et les yeux faits à l'antimoine.

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Comment ! pas encore prête !

Mme BARINGHEL, *nonchalante*. — Ah ! c'est vous, chérie ! Prête, oui, je suis levée, vous voyez bien.

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Il ne manquerait plus que cela ; mais vous ne venez pas dans cette tenue-là à la Bodinière, que je sache ?

Mme BARINGHEL, *comme en rêve*. — A la Bodinière !

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Mais oui, à la Bodinière. Maurice Lefèvre y reprend aujourd'hui

ses conférences sur la Chanson ; songez si la salle sera pleine. Voyons, d'où sortez-vous ? C'était chose convenue depuis jeudi.

Mme Baringhel. — La première nouvelle. Mais est-ce bien prudent de s'aventurer dans ces endroits-là, un jour de réouverture : les coups de griffes et les coups de clés y pleuvent depuis quelque temps.

Marquise d'Héfleuron. — Mais c'est justement là l'attraction ; l'intrigue est dans la salle comme dans les revues bien faites. Voyons, rassemblez un peu vos esprits. (*Tirant un élégant carnet de cuir de Russie blanc.*) D'ailleurs, j'ai mon block-notes qui en fait foi : voilà le programme de notre après-midi d'aujourd'hui : de trois à quatre, aller à la conférence de Maurice Lefèvre, reprise de ses causeries sur la Chanson galante du dix-huitième siècle, et, de quatre à cinq, aller voir le portrait de Mme X... à l'exposition du cercle...

Mme Baringhel. — De la rue Boissy-d'Anglas, oui, je me souviens, j'avais tout à fait oublié.

Marquise d'Héfleuron. — Je le vois, ah ! vous auriez un beau succès d'entrée avec cette robe de mariée.

Mme Baringhel. — Mariée de circonstance avec ce corsage jaune. Oui, ma bonne chérie, totalement oublié, et pourtant je savais bien que j'avais quelque chose à faire, j'y songeais même tellement que je me suis endormie.

MARQUISE D'HÉFLEURON, *regardant le livre.* — Sur du Paul Hervieu.

Mme BARINGHEL, *étonnée.* — Du Paul Hervieu Tiens, oui, je croyais que c'était du Vandérem.

MARQUISE D'HÉFLEURON *en riant.* — Vous avez le réveil aimable pour vos amis.

Mme BARINGHEL. — Oh! pardon, j'ai l'air un peu somnolent, n'est-ce pas?

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Oui, assez, et les yeux tirés d'une femme qui a mal dormi, d'une *qui a trompé son mari avec un fort de la Halle,* comme dirait Octave Mirbeau, décidément dur pour vos petits amis.

Mme BARINGHEL. — Mes petits amis, lesquels?

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Mais Séon, Armand Point, Osbert, les *artistes de l'âme,* ceux que vous receviez à vos mercredis soir, l'année dernière.

Mme BARINGHEL, *avec un geste d'insouciance.* — Oh! l'année dernière! *(S'asseyant brusquement sur le bord de sa chaise de repos.)* J'ai mieux cette année, j'ai lâché toute la *Petite Classe* et je suis revenue aux Grands Maîtres.

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Gustave Moreau, Whistler et Gandara; il y a aussi l'école anglaise et notre cher Vélasquez. Ça n'est pas immuable avec vous, et c'est même là le charme de vos prédilections.

Mme BARINGHEL. — Ne faites donc pas votre d'Héloé. Oui, je suis fière de changer d'avis, car

il n'y a que les bêtes qui ne changent pas ; néanmoins, pour celui-là, je n'ai jamais eu ni de hauts ni de bas. (*Mystérieusement.*) Reconnaissez-vous ce carton? *(Montrant l'album revêtu de soie violette.)* Non! eh bien! moi, me reconnaissez-vous, ne me trouvez-vous pas aujourd'hui un air?

MARQUISE D'HÉFLEURON, *se reculant pour mieux la regarder.* — En effet, vous avez l'air joyeux, mais l'air de joie contenue de quelqu'un qui a fait un mauvais coup.

Mme BARINGHEL, *éclatant.* — Un mauvais coup, dites le plus beau des coups, ma chère, car je l'ai enfin, oui, je la possède, et bien à moi, mon eau-forte.

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Quelle eau-forte?

Mme BARINGHEL. — Mais mon Félicien Rops, ma fameuse eau-forte de la *Tentation,* celle qui manquait à ma collection des *Erotiques* et j'ai maintenant la série complète; voulez-vous la voir?

MARQUISE D'HÉFLEURON, *interloquée.* — Les *Erotiques,* j'aime autant... non.

Mme BARINGHEL. — Parce que nous sommes en carême, quel enfantillage! D'abord, elle est très montrable, et puis tout dépend de l'intention qu'on y attache : il n'y a rien de malsain en art.

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Ça, c'est une théorie.

Mme BARINGHEL. — C'est celle des grands esprits, et puis il n'y a de gênants que les *Diaboliques* dans Rops ; les *Erotiques* sont très sorta-

bles, non, à moins que... non, c'est moi qui me trompe, ce sont les *Diaboliques* qu'on peut montrer en toutes saisons, et ce sont les *Diaboliques* que j'ai enfin complètes, voyez plutôt cette *Tentation*. (*Elle ouvre brusquement le carton.*)

MARQUISE D'HÉFLEURON, *reculant*. — Non vraiment, Nina, je ne sais.

Mme BARINGHEL. — Mais je vous assure que c'est beau comme du Goya et plus pudique que du Jules Lemaître.

MARQUISE D'HÉFLEURON, *risquant un œil*. — En effet, c'est très beau, très terrible surtout.

Mme BARINGHEL, *triomphante*. — Quand je vous le disais!

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Les noirs sont superbes et il y a des gras, mais je ne saisis pas bien la composition.

Mme BARINGHEL. — Comment, vous ne voyez pas l'anachorète? L'air d'un vieil ivoire dans son froc à plis droits, cette face décharnée et visionnaire d'ascète, et les beaux jeux de lumière sur son crâne.

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Oui, en effet; mais que fait-il entre les jambes de cette statue géante de César? la tête appuyée juste à mi-torse de cette figure de cauchemar...

Mme BARINGHEL. — La figure laurée d'or qui ricane derrière lui, mais c'est le démon en personne, le Grand Seigneur, comme l'appellent les grimoires, voyez. Quoique très réelle, la silhouette

colossale se perd dans la fumée, et le croissant de la lune qui s'effile de chaque côté de sa tête en deux cornes, est assez trouvé? Cela est vraiment d'un artiste.

Le diable assiste à la tentation du moine et l'enveloppe tout entier de son ombre : on n'est pas plus génial.

Marquise d'Héfleuron. — Et ces deux bêtes hideuses accroupies devant le saint, l'une jouant du théorbe et l'autre de la flûte! Dieu me pardonne, pustuleuses et ventrues, ce sont...

Mme Baringhel, *extasiée*. — Deux grenouilles, ma chère, deux flasques grenouilles musiciennes et qui doivent chanter à ce pauvre ascète d'autres proses que des *oremus*; regardez bien le mouvement de soupape de leurs goîtres et l'impudicité offerte de leurs ventres. Comme on sent bien là deux bêtes de luxure!

Marquise d'Héfleuron, *hypnotisée*. — En effet.

Mme Baringhel. — Je vous l'avais dit, c'est on ne peut plus impressionnant ; ces deux bêtes-là sont enchantées, tout à fait infernales ; un geste, un mouvement de lèvres du grand spectre debout derrière le saint, elles vont danser le pas de Salomé pervertissant Hérode et, pour ma part, je parierais que l'une est Hérodias et l'autre la reine de Saba.

Marquise d'Héfleuron. — Quelle imagination vous avez !

Mme Baringhel. — Oh! de l'intuition tout au

plus, et là-bas, dans le fond, au pied de ces colonnes de vieux temple, confortablement assis sur des bancs en hémicycle, les pattes écartées et dressant haut la tête, vous les avez remarqués?

MARQUISE D'HÉFLEURON, *très rouge et à voix très basse.* — Oui, oui, oui.

Mme BARINGHEL. — Les mêmes qu'au musée de Naples avec les deux ailes de coq battant à la naissance du cou !

MARQUISE D'HÉFLEURON. — C'est monstrueux, et vous osez dire pudique comme du Jules Lemaître.

Mme BARINGHEL. — Classique, j'ai voulu dire classique, c'est on ne peut plus classique : les impératrices romaines en portaient en colliers ; on en trouve même sur les tombeaux ; les anciens n'y attachaient aucune importance, et puis ce sont des spectres, ma chère, des ombres, des apparences faites pour terrifier le pauvre homme et non pour l'inciter à quoi que ce soit de mauvais.

MARQUISE D'HÉFLEURON. — Quelle étrange tentation pour un moine que cette sérénade de grenouilles dans un cercle de...

Mme BARINGHEL. — Phallus, vous pouvez le risquer, le mot est courant dans tous les musées ; il y a pourtant un détail équivoque, là-bas, dans un coin, vers la gauche.

MARQUISE D'HÉFLEURON, *de plus en plus rouge.* — Où cela ?

Mme Baringhel. — Cette autre grenouille accroupie, vue de dos devant une espèce de bestiole-fantôme, comme une rainette monstrueuse et transparente, une grenouille exsangue, les deux pattes de devant tendues vers le ciel, dressée, comme en extase, sur celles de derrière.

Marquise d'Héfleuron. — Oui, mais je ne saisis pas, je ne vois pas bien le symbole de ce groupe.

Mme Baringhel. — Vous ne saisissez pas?... c'est une tentation, ne l'oubliez pas. *(Mystérieusement, à l'oreille de la marquise.)* Lesbos...

(Un silence. La demie sonne à la petite pendule d'albâtre.)

Marquise d'Héfleuron. — Trois heures et demie... nous avons manqué la Bodinière.

Mme Baringhel. — C'est partie remise. Désirez-vous voir les autres eaux-fortes?

Marquise d'Héfleuron. — Puisque nous y sommes.

(Ces dames continuent à feuilleter la série du carton.)

CES DAMES AU SALON

Au Champ de Mars, à la sculpture, Mmes Baringhel et de Panama sont assises, le dos tourné au *Balzac* de Vasselot.

Mme Baringhel : Paletot sac en faille marron, tout fleuri de roses jaunes et vertes, dessin brouillé; jupe de peau de soie noire ronde sans ornement, immense chapeau Lamballe de paille noire avec dessus un vol-au-vent de dentelle blanche, haute aigrette noire en plumes couteaux.

Mme de Panama : Complet de drap gris souris aux revers brodés d'œillets de soie jaune paille, chemisette de surah jaune brodée d'œillets blancs; immense chapeau tout froncé de tulle gris, bouillonnés sur bouillonnés avec une aigrette de plumes de paon blanc.

Elles font sensation, s'en rendent compte et savourent l'effarement qu'elles suscitent avec le sang-froid de deux portraits de l'École anglaise.

Arrive d'Héloé, cravaté de violet, costume fumée de cigare; linge légèrement défraîchi, teint couperosé, en retard.

Mme Baringhel. — Nous croquons le marmot depuis une heure.

D'Héloé, *balbutiant.*—Mesdames, croyez que...

Mme Baringhel. — Ne nous dites pas que vous avez suivi une jolie femme, il n'y a que des cuirassiers dans le quartier.

Mme de Panama, *fixant les souliers poudreux d'Héloé.* — Vous êtes venu à pied ?

D'Héloé. — J'ai déjeuné place Bourbon.

Mme Baringhel, *regardant la montre de son bracelet.* — Digestion lourde! Vous avez dormi après le déjeuner? Vous êtes tout chiffonné. D'Héloé, mon ami, je me suis laissé dire qu'il y avait beaucoup de maisons meublées *ad usum Delphini* dans les avenues voisines; auriez-vous mis trois heures à traverser l'Esplanade?

D'Héloé, *de plus en plus rouge.* — Alors, c'est un interrogatoire!

Mme Baringhel, *se levant.*— Non, un petit purgatoire d'expiation; allons, faites-nous les honneurs du Salon, puisque nous sommes-là pour ça. (*Avec un gros soupir.*) Dire qu'il faut l'avoir vu.

Mme de Panama, *résignée.* — Allons, puisqu'il le faut. (*Elle se lève.*)

D'Héloé. — Si vous bâillez d'avance!

Mme Baringhel. — Nous ferons vite, n'est-ce pas? Il ne me dit rien, le Champ de Mars, cette année, je ne sais pas pourquoi.

Devant l'escalier.

Mme Baringhel. — Et il faut monter.

D'Héloé. — Il faut monter.

Mme Baringhel. — Allons.

Première halte devant le Puvis.

Mme Baringhel, *en arrêt, son face-à-main sur les yeux.* — Ah! ça, c'est délicieux.

D'Héloé. — J'aime à vous l'entendre dire.

Mme Baringhel. — Bien mieux que l'année dernière, n'est-ce pas?

D'Héloé. — C'est mon humble avis.

Mme de Panama. — Moi, je trouve les personnages toujours en bois.

Mme Baringhel, *entre ses dents.* — Ça n'est pas du Frappa. (*A d'Héloé.*) Ah! le panneau du milieu, ce Prométhée sur cette roche, au milieu de cette mer bleu paon! L'harmonie de ces mauves et de ces gris, et le profil épique de ces roches! C'est la complète satisfaction de l'œil, et quel calme, et quelle poésie! Ah! je n'oublierai jamais ce vol d'océanides blanches dans ce décor de roches cendreuses : on se sent l'âme grecque en regardant cela.

D'Héloé. — Et le geste de la Muse laurée d'or dans le petit bois de bouleaux, que dites-vous de cette Muse au tombeau et de la figure de l'adolescent nu qui l'accompagne?

Mme Baringhel. — Je dis que j'ai l'âme de Diotime en les regardant, et le paysage calme et mystérieux de la Muse de Virgile, ce petit bois de lauriers aux troncs frêles et droits! Mais Mme de Panama s'ennuie; poursuivons, mon

cher d'Héloé. Nous ne verrons pas mieux, n'est-ce pas?

D'Héloé. — Nous ne verrons pas mieux.

Mme de Panama. — Montrez-nous les portraits, les Jean Béraud et les Carolus Duran ; moi, c'est ce qui m'intéresse.

Ils traversent le salon bleu, et devant le Desboutin :

— Quoi! c'est là Willette, ce monsieur qui bedonne en Pierrot de satin noir! Je le trouve affreux; et ce chat qui se frotte aux mollets d'un homme si laid, c'est indécent. — C'est un symbole, chat amoureux n'a pas d'optique. — Fi! d'Héloé, et cette redingote famélique? — Jehan Rictus. — Je le trouve affreux; et cet autre si mal peint? — Maurice Donnay. — Mais c'est toute une députation du Chat-Noir. — Le nom du peintre, que je ne lui commande pas mon portrait. — Brindeau. — J'aimais mieux Jeanne. — Goût partagé.

Devant les Girard.

Ah! passons vite, c'est un cauchemar à faire prendre le vert en horreur. — Cet intérieur normand, là haut, de qui? — Peu importe, ça n'existe pas. — Moi, je trouvais ça croustillant de couleur.

Devant le Sargent.

Ah! ça, au moins, c'est un portrait.

D'Héloé, *bas à Mme Baringhel.* — Lord *** esthète.

Mme Baringhel. — Il en a bien l'air. — Il paraît que c'est le métier qui veut ça.

Ah! comme t'es pâle! Ah! comme t'es blanc!

Et puis une façon de tenir sa canne qui est tout un poème. — Le fait est qu'il ne la tient pas, il la caresse. — Et délicatement, oh combien! la canne elle-même en a pris comme un ton fatigué, elle en est devenue de jade vert. Il ploie sur sa canne et sa canne, elle, en ploie. — Le plus ployant des deux n'est pas celui qu'on croit. — Mais pour un beau portrait, c'en est un. — Je vous crois, c'est même mieux qu'un portrait, c'est une page d'histoire. — Oui, c'est aussi éloquent que le fameux portrait de Montesquiou par Whistler; les René Martin, passons.

Devant les Gervex.

Rien que ça de tableaux, mince! — Et pas de chance, il a peint des gens bien laids. — Ça a toujours des qualités. — Oui, c'est tripoté. La dame en robe de bal, de quel monde peut-elle bien être? — Voilà qui m'indiffère; jolie, cette femme allaitant son enfant! — Etude de nombril d'enfant, nous avons déjà vu ça aux Pastellistes. — Pardon! aux Pastellistes, c'était une suite d'envers. — Envers d'enfants et devants de jeunes mères. — Et ce bébé dans des horten-

sias, vous aimez ce portrait? — Dans des hortensias! mais c'est l'enfance de Montesquiou. — Vous connaissez les vers de Rodenbach, musique de Delafosse, pour le prochain volume du jeune maître?

Les hortensias bleus, les hortensias blous,
Les blous hortensias, les blas hortensious,
Les chauves-souras, les chouves-sourous,
Sont fleurs de poate et de Montesquiou,
De galimatias de galimatious.

— Ah! je meurs, redites-les encore. — Non, une fois suffit, c'est la musique du jeune maître Delafosse qu'il faut entendre.— Vous le connaissez? — Non! — Eh bien! connaissez-le; non, vous ne vous doutez pas. — Joli? — Une fleur. — Aussi joli que le petit jeune homme à la canne en jade? — Mieux, l'air moins fatigué surtout, et d'une distinction! Le malheur est qu'il s'appelle Delafosse, et le cher comte qui s'intéresse à lui s'en désole; le moyen de présenter un monsieur Delafosse dans le faubourg? C'est un nom qui sonne mal. — Je ne trouve pas, moi, c'est au contraire tout à fait un nom pour le musicien de ses œuvres; de la fosse aux ours. — Maintenant, attention, fermez les yeux et ne les ouvrez que lorsque je vous le dirai. (*D'Héloé conduit ces deux dames devant le Burne Jones.*)

D'Héloé.— Ouvrez. (*Les deux femmes poussent un cri.*) — Mais c'est affreux. — Et de Burne Jones, mesdames, de Burne Jones! — (*Les deux*

femmes consternées.) — De Burne Jones, mais les mouches vont s'y mettre. — C'est le mot d'Edouard Conte. — D'Édouard Conte, mais alors c'est son portrait, cette chère, cette pauvre petite baronne. — C'est son portrait. — Cette lessiveuse en rupture de lavoir, elle, avec ces chairs faisandées et ces lèvres violâtres, elle, dans ce canezou de détenue de maison centrale, mais c'est la Muse de l'eau de Javelle, et ces yeux pourris, ce nez déformé et mou, mais elle a l'air d'avoir traîné partout, cette figure, on n'a pas le droit d'abîmer ainsi une personne vivante. Oh ! la pauvre, la pauvre ! c'est une abomination ! — Quand je vous le disais, avais-je exagéré ? — Pour une fois, non.

D'Héloé, *devant le Sidaner.* — Ne regardez pas ça, si vous voulez vous remettre, mais rincez-vous l'œil sur ces quatre panneaux, ça c'est vraiment peint. (*Il installe les deux femmes devant les Rœderstein*). — Mais ce sont des Holbein. — Oui, malheureusement, c'est merveilleusement pastiché, mais c'est de la vraie peinture. Chez un brocanteur, dans le vieux Bâle, on vendrait ça pour des primitifs. — Oh ! les yeux bleus de la tête de vieillard, ces yeux redevenus d'enfant, la clarté de leur eau dans ces chairs rougies et saurées.

D'Héloé. — Vous parlez comme un critique d'art ; regardez-moi un peu la tête du garçonnet en dessous.

Mme de Panama. — Moi, je préfère le Saint

Jean-Baptiste. — Et la petite fille dans les lys naturellement, des lys, encore des lys. Dommage que l'inspiration soit poncive. — Poncive parce que des lys et Saint Jean, j'aime mieux ça que le Burne Jones, vous savez?

D'Héloé. — Oui, c'est de la peinture qui réconforte. (*Passant devant Roll*). Mais voici les plâtriers, si vous avez peur d'être aveuglées, dépêchons. — En effet, ça a le ton des maisons en démolition.

Mme de Panama. — Oh! le portrait de Dumas — Trois mois après sa mort, voyez, les vers s'y mettent ; de grâce, dépêchons.

Devant les Dinet.

Mme de Panama. — Tiens, des Arabes. — Oui, des études de burnous, le *lendemain du Rhamadan*, têtes de Kabyles sauce safran, des qualités, mais bien clinquant : brûlez les Ouled-Naïls.

Mme Baringhel. — Mais vous courez la poste. — Je vous évite des ophtalmies. (*Les arrêtant devant les Sisley.*) Regardez-moi ces cathédrales et dites-moi merci.— Oh ça, c'est plein de talent. — Je vous crois, avec les eaux de Villaert et le nocturne de Dauchez, c'est ce qu'il y a de mieux au Salon. — Le fait est que ces cathédrales... — Le malheur est qu'il ne sait pas peindre un arbre. — En effet, aïe, ça papillotte ! — Et un point, c'est tout, nous avons fait la première salle ; vous plaît-il d'aller plus loin ?

Mme DE PANAMA. — Respirons un peu, il fait frais dans ce salon. — Les Rodin l'attirent. — Et la retiennent, mais nous la gênons.

Mme BARINGHEL. — Voulez-vous que nous vous reprenions-là, chère amie? (*A d'Héloé*). Je voudrais voir les portraits de Baignières dont on m'a parlé et les vaches de Binet. — Les Baignières, je comprends, mais les Binet, c'est dans la salle à côté, d'ailleurs, je vous y mène? — Ah! je ne sais pas trop. Si nous retournions voir le Puvis, j'aspire à du grand, j'aspire à du calme, et ce *Prométhée* me rafraîchirait.

D'HÉLOÉ. — Retournons donc devant le Puvis, d'autant plus qu'il y a là un bar où l'on débite certains sodas yankees.

Mme DE PANAMA, *se levant*. — Ah! si l'on boit, j'en suis. — Naturellement.

D'HÉLOÉ. — Je vous avais prévenues, c'est l'effet des Roll : il n'y a rien comme le plâtre pour donner soif.

Le trio va s'attabler au bar américain,
devant le Puvis.

CES DAMES AU SALON

II

A LA GALOPADE

Au Champ de Mars, sur l'escalier qui conduit devant le « Puvis ». Mmes Baringhel et de Panama; d'Héloé. Mme Baringhel tout en foulard bleu du Japon plissé en accordéon, large ceinture de moire d'un bleu plus clair; Mme de Panama, costume de drap pensée, la jaquette ornée de larges revers de velours; sur la tête, les monumentales fanfreluches des portraits de Lawrence, en ce moment à la mode.

Mme Baringhel. — Oh! ce Puvis! ce Puvis acheté par Boston! mon cœur saigne, dire que ce Prométhée va embellir la libre Amérique!

D'Héloé. — Le fait est que c'est scandaleux.

Mme Baringhel. — Et navrant; aussi je ne veux pas le revoir, passons vite, inutile de s'attacher aux objets qu'on doit perdre.

D'Héloé. — Et aux femmes qui vous lâcheront, il ne faudrait jamais aimer alors.

Mme Baringhel. — Ja-mais.

Mme de Panama. — Quand vous aurez fini de réciter la *Tragique idylle* de Bourget.

Mme Baringhel. — Oui, marchons, et aujourd'hui faisons vite, mon petit d'Héloé. Je ne veux pas mettre deux heures à visiter une salle comme l'autre jour; il nous reste encore à parcourir?...

D'Héloé. — Quatre salles.

Mme de Panama. — Quatre salles! Prrrou, résumons. Au train de l'autre fois, nous en aurions pour une semaine.

D'Héloé. — Et vous avez juste une heure à me donner?

Mme Baringhel. — Parfaitement. Passé le 20 mai, je ne visite plus une exposition, c'est juré, et nous sommes le 28, ainsi donc à la galopade.

D'Héloé. — A la galopade.

Ils entrent dans la salle numéro 2.

D'Héloé, à *Mme Baringhel.* — D'abord, vos Baignière que vous désiriez voir. — Ah! très intéressant, j'aime beaucoup cet homme à feutre mou, jolie barbe, et cette tête d'homme blond, curieusement cuisinée. Ah! ces faux Whistler à côté.

D'Héloé. — Ne blasphémez pas, de grâce. — Mais ce n'est pas du tout dessiné. — Oh! ça, du

tout. — Mais les voilà, mes vaches de Binet. — Vous les trouvez ? — Un peu aveuglantes. — Qu'est-ce que je vous avais dit ? — Mais il y a des qualités. — Hum, hum, c'est vu à travers un coup de soleil. — Je demande grâce pour le crépuscule d'automne ; regardez-moi ce croissant de lune dans ce ciel vert. — Oui, il y a de la poésie, mais si vous aimez l'intimité des soirs, contemplez-moi cela. (*Il les conduit devant le Dauchez.*)

D'Héloe. — Hein !

Mme Baringhel. — C'est tapé, oh ! pour tapé, c'est tapé ; il y a un ciel vert pomme reflété dans une eau jaune d'or... et ces cyprès, ce vert bronze des cyprès, ces barques et ce clocher d'église dans la verdure ! oh ! mon petit d'Héloé, j'ai mal tout plein à ma belle âme, je voudrais vivre dans ce paysage de bronze, de lac et d'or vert. — Vous ne vous embêtez pas. — Le moins possible, mais où est donc Mme de Panama ? — Devant les Carolus. — Naturellement. — Voulez-vous l'y suivre ? — Non pas, je vois d'ici une petite Simone avec un seul *n* qui me suffit. — Simone Bernhardt ? — J'aime mieux la Sarah de Chartran. — Aux Champs-Elysées, la *Gismonda* de Jouvence. Mais elle a seize ans, notre grande Sarah, dans le portrait de Chartran. — Qu'importe, si elle les a pour le public. En revanche, cette petite Simone en brocart jaune en a soixante ; on dirait la vieillesse d'une naine.

Elle vient de la cour d'Espagne en droite ligne, cette vieille petite dans sa robe cloche à empiècement. — Que voulez-vous! c'est du Carolus. Vélasquez-Bruant.

Devant le *Brangwin.*

D'Héloé. — Vous savez, cela, c'est tout à fait beau.

Mme Baringhel, *son face-à-main collé sur la toile.* — Ça représente? — Peu importe, une communion de martyr, le viatique porté par un évêque à un supplicié. — En effet, je vois la mitre, mais je ne saisis pas du tout. Est-ce un désert, est-ce une ville, et pourquoi ces grandes plaques de fard rose sur ces montagnes? C'est peut-être très beau, mais bien confus. — C'est du pur grand art, ce qu'il y a de plus fort au Salon. — Je ne dis pas non, mais j'aime mieux autre chose. C'est de qui, cette machine? — De Brangwin. — Oh! comme ça ressemble à sa peinture, voilà un nom que je ne retiendrai pas. — Vous désirez voir autre chose? — Oui, les Harrisson, là-bas. — Allons aux Harrisson! — Ah! la belle eau bleue! voilà qui est limpide et vous repose le cristallin! Ça s'appelle?... — Le Miroir. — Et cela m'enchante! — Un peu cinématographe. — Vous n'aimez que le gribouillis, vous... et ces gosses tout nus avec des lanternes? — Étude de naufrageurs. — Vous devez aimer ça? — Oui. — Je m'en doutais. (*A Mme de*

Panama.) Allons ! ma belle chère, encore une salle de faite. (*A d'Héloé.*) Et nous entrons maintenant ?... — Oh ! prêtez toute votre attention, mesdames, dans un des clous de l'Exposition, le Salon composé, combiné, cuisiné, meubles, panneaux et tentures, par notre éminent secrétaire, dans le salon de Guillaume Dubufe.

Après un tour devant les panneaux de Montenard dans ledit salon.

D'Héloé. — Eh bien ?

Mme Baringhel. — C'est du père, ç'a été retrouvé dans ses cartons. — Vous dites ? — Mais oui, le fameux salon, c'est du père Dubufe ; il est impossible que le fils... voyez plutôt, les meubles et les tentures sont datés, c'est du plus beau 1848, et la tonalité même vous édifie, on n'est pas bleu comme ça en 1896. Oh ! l'influence du bleu dans les arts. — Vous êtes d'une indulgence. — Oh ! pas même sévère, cela me paraît du dernier ridicule.

Mme de Panama. — Les panneaux cependant. — Les vues de Capri, elle se ressemblent toutes, c'est un panorama. — Pourtant les Montenard. — On les dirait de Dubufe ; passe encore le Latouche, et cette bibliothèque grillagée comme un garde-manger, cette armoire à livres avec sa sellette d'empalé et sa niche pour martyr esthète ! On ne peut appuyer ni le dos, ni le reste : comme c'est bien un siège pour les saintes

Cécile du jeune maître ! priff, prouff, j'en ai assez. — Voilà qui est expédié ; un conseil : passez vite, Mesdames, car vous allez souffrir. — Faut-il rebrousser chemin ? — Oh ! en pressant le pas... d'ailleurs, j'aime mieux vous prévenir, c'est la galerie dite des peintures décoratives. — Oh ! alors ! (*A Mme de Panama.*) Ouste ! ma chère, dépêchons, dépêchons, les ophtalmies nous guettent.

Ces dames s'engagent vivement dans la galerie réservée aux peintres amis du *Sâr*.

Mme de Panama, *risquant un œil.* — Il y a là-bas une femme jouant de la harpe qui me paraît... — Ne regardez pas, c'est d'Armand Point. — Mais vous l'aimiez, jadis ? — Mais je l'aime encore, mais pas quand il peint la harpe du pédicure. — Du pédi ?... — ...cure, vous voyez bien que sa femme n'a que des pieds, et les vôtres vont s'agrandir si vous vous arrêtez. — Et ces couleurs flamboyantes, ces incendies de chair ? — Si vous prenez racine... vous êtes impossible, puisqu'on vous dit que c'est très dangereux.

Ces dames traversent vivement la galerie.

En passant devant les gravures, Mme de Panama. — Tiens, le portrait de Rochefort. — Mais non, c'est M. de Goncourt. — Le Goncourt de Carrière ? — Retenez-la, il y a à côté l'exposition d'Helleu, elle va se croire obligée de reconnaître Mme Greffulhe, et nous en aurons pour une heure.

— Allons, dépêchons-nous, mesdames, à la galopade, vous l'avez dit.

Mme Baringhel, *suivant à regret.* — Il me semblait très bien, ce Goncourt. — Voyons, ma chère, puisque vous l'avez pris pour Rochefort, c'est un emballement après coup. — Ce sont les blancs des cheveux, on pouvait s'y tromper. — Oh ! avec Carrière, l'erreur est facile. Le jour du vernissage, Mme d'Enervon a bien pris ce Goncourt pour une Mme Geoffrin. — Tiens, là-bas, ce joli Rivière. — Très japonais, ces bateaux de pêche gagnant la mer.

D'Héloé. — Voyons, mesdames, nous n'en finirons pas.

Dans la salle réservée aux cheminées d'art. — Oh ! cette cheminée de cuisine encastrée dans des vitrines. — Et Louis XV, les vitrines ! C'est l'art nouveau, l'utilitaire et le côté commun des buanderies ornementé de bois de Cressent et de cuivres de Gouthière. — Je trouve ça très laid. — Oh ! pas plus que moi. — Et pourquoi des vitrines partout ? Ils ne peuvent plus rien faire sans vitrines, c'est leur leith motive de décoration, à tous ces jeunes. — L'amour du bizarre ? Ils mettent les livres dans les garde-manger et des collections au fond des cuisines. — Vitrines, vitrines, ah ! que de vitrines.

Pour aventurines,
Buires et verrines,
De monsieur Gallet !

Au fond, c'est triste, c'est un signe des temps que cet abus de vitrines, abus de collections, mobiliers de parvenus.

Mme Baringhel. — Combien de salles encore ?

D'Héloé. — Trois. — *Ces deux dames ensemble :* Trois !

Mme Baringhel. — Et je dois être à l'Horticulture à cinq heures. — Et moi aux Chiens à quatre heures et demie. — Nous n'avons que le temps d'en faire une, brûlons, brûlons, mon petit d'Héloé, voyons, où nous conduisez-vous ?

D'Héloé. — Où je vous conduis?... Il y a les Vidal, les Muénier quoique un peu romance, les Villaert. — Oh ! oui, les Villaert, les canaux de Bruges-la-Morte. Ce Villaert, il peint comme Rodenbach écrit. — Eh bien, allons ! — C'est ça vos Vidal ? — Oui. — Comme c'est joli pour un pointilliste. Oh ! le bleu profond de ces yeux et cette carnation chaude ; vous savez que je l'adore, votre Vidal ; mais où est donc madame de Panama ? — Devant les Béraud. — Naturellement, le prince Henri et la princesse de Broglie, elle est d'une *beulerie* à nulle autre pareille.

D'Héloé. — Nous brûlons les Besnard. — De peur qu'ils ne nous brûlent, je vous crois ; risquons tout de même un œil, oh ! ces cascades lumineuses, vous savez, j'aime autant les Latouche. — Moi, je les préfère. — A la bonne heure. *A Mme de Panama, arrêtée devant les Béraud.*)

Quand vous aurez fini de compromettre le prince; on va vous prendre pour Melba.

Mme DE PANAMA. — Quelle charmante physionomie ! — Oui, mais Béraud ne l'a pas flatté, et les yeux seuls sont vrais. Allons, marchons... Cette gigolette — Nini Buffet. — Bon, la sérénade du pavé, oh ! ces masques birmans, ces poupées mongoles costumées en bretonnes. — *Le Pardon,* de Simon, le morceau de peinture qui a fait pâmer toute la grande critique ! — Eh bien, moi, elle me fait peur, cette peinture, c'est tout bonnement effroyable. — Pour des femmes, oui; mais, si vous vous mettiez à distance, vous verriez comme ça remue ! — Oui, je connais le cliché : on dit ça aussi des Goya ; nous avons fini, j'aime à croire. — Eh bien ! non, il nous reste encore le salon des portraits et toute une longue salle. — Comme celle-là, ah ! j'y renonce, nous ne pouvons pas, n'est-ce pas ?

Mme DE PANAMA. — Moi, je n'en puis plus, nous ne pouvons pas.

D'HÉLOÉ, *résigné.* — Soit.

Sur le palier réservé aux objets d'art, ces dames sont arrêtées entre le pupître dédié à Leconte de Lisle et la table de Carabin.

Mme BARINGHEL. — Non, se résigner à s'asseoir dans ce fauteuil (*elle montre le fauteuil de Carabin*), avec cette femme nue crispée dans votre dos et vous pointant sa gorge entre les omo-

plates. je n'aurais pas, moi, une minute de tranquillité.

Mme DE PANAMA. — Sans parler des deux chats qui servent d'accotoirs; j'aurais toujours peur qu'ils me griffent. — Et ces deux femmes nues pour supports de table, ce sont des grenouilles, c'est un vrai cauchemar. Que je plains ce monsieur de voir les femmes ainsi. — Il les voit comme il les rencontre, la laideur des maîtresses de sculpteurs et des Muses d'hommes de lettres. — Non, il y a tout un livre à écrire là-dessus. — Vous l'écrirez. — Peut-être. — Vous n'avez même pas un exemple à l'appui. — Moi! — Citez-en un, c'est une maladie chez vous, la calomnie. — Vous en citer un, mais dix, vingt, cent cinquante mille. — Ne le défiez pas. — Vous avez lu le *Lys rouge*. — Oui. — Eh bien. — Eh bien, vous connaissez le pur artiste, le grec averti qu'est le doux Anatole. — Oui. — Eh bien, songez un peu à qui lui a posé l'adorable adultère mondain de son roman! — Non, c'est elle. — Vous êtes la seule à l'ignorer. — Quoi, ce melon sur une borne, cette tomate farcie, cette chouette en automobile de Willy, cette hideuse juive convertie. — Reconnaissance de l'estomac, M. Bergeret est gourmand. — Le domestiquage du ventre des gens de lettres, signe des temps.

SOIRS DE VILLES D'EAUX

A Luchon, sur la terrasse du Casino, le soir de la bataille des fleurs. Il est neuf heures et demie. Mmes Baringhel, la marquise d'Héloé, alias Lucy Tenner, d'Héloé, Chasteley et d'Enavan, achèvent de dîner. Sur la table, garniture d'iris bleus et de bruyères de montagnes, bougies surmontées de petits abat-jour roses, éclairage discret favorable au teint de ces dames.

Mme Baringhel, en batiste blanche à larges rayures mauves, corsage tout en entre-deux de valenciennes sur transparent mauve ; la marquise en batiste jonquille à gros pois blancs, sur transparent rose, petit collet de soie changeante avec ruches de fleurs naturelles : immenses chapeaux de dentelles blanches empanachées de plumes noires ; ces messieurs en smoking. Ces dames ont obtenu un premier prix à la bataille des fleurs ; Chasteley une bannière d'honneur.

Mme Baringhel, *à Chasteley*. — Alors vous ne boudez plus Luchon ?

Chasteley. — La petite fête d'aujourd'hui m'a réconcilié ; oui, c'était très réussi.

Marquise d'Héloé. — Et puis, ils vous ont dé-

cerné une bannière... on vous a pris par votre côté faible... Ah ! vous pouvez vous vanter de l'avoir, vous, la bonne dose de vanité.

CHASTELEY. — Ai-je démérité? Vous avez vous-même applaudi à mes orchidées...

Mme BARINGHEL. — Oui, vous étiez très joli, mon petit Chasteley, ç'a été une rentrée triomphale.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — A cela près que vous avez défilé comme une cocotte, seul dans votre corbeille de fleurs... Ah ! vous ne manquez pas d'aplomb !

D'ENAVAN. — Si vous lui cherchez tout le temps querelle...

D'HÉLOÉ. — Oui, laissez-le manger.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Il a fini.

CHASTELEY. — Alors, c'est une guerre déclarée?

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Absolument. Voilà deux étés que vous vilipendez le pays dans les feuilles, et aujourd'hui vous y revenez la bouche en cœur, parce qu'on est assez bête pour vous y donner une bannière, ce chéri ! vous croyez que tout est oublié... Non pas, votre campagne contre Luchon a été une souveraine injustice ; ou vous nous direz le pourquoi de cette haine ou vous serez conspué.

D'ENAVAN. — Oui, conspuons Chasteley. Un, deux, trois, un ban.

TOUS EN CHŒUR. — Conspuons Chasteley.

CHASTELEY, *navré.* — Nous faisons scandale, j'aime mieux m'en aller. (*Il veut se lever.*)

MARQUISE D'HÉLOÉ, *le retenant.* — Non, vous resterez. — Ça vous gêne, ce blâme à l'unanimité à cause du prince Henri, qui dîne à l'autre table ; tant pis. Il ne fallait pas être injuste. (*A tous.*) Un, deux, trois, un ban !

TOUS EN CHOEUR. — Conspuons Chasteley.

CHASTELEY, *affalé.* — Je me résigne, mais je proteste. (*Se levant.*) C'est une indignité.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Comme votre campagne d'il y a deux ans. Voyons, que reprochez-vous à Luchon? regardez-moi ce décor. Où trouverez-vous un site pareil ; détaillez ces montagnes, ces glaciers, ces ombrages.

D'ENAVAN, *enthousiaste.* — Mais ça se présente comme un Lavastre.

CHASTELEY. — Mieux, comme un Rubé et Chaperon, s'il n'y avait pas de brouillard. (*A la marquise.*) Sans indiscrétion, combien de fois avez-vous vu, cet été, le port de Vénasque?

LA MARQUISE *interdite...*

CHASTELEY. — Votre science me suffit. O site merveilleux dont on ne jouit jamais!

Mme BARINGHEL. — Heureusement, on s'en fatiguerait. Le délicieux, c'est de le savoir là, ce Vénasque, et de se le figurer...

CHASTELEY. — Blanc de neige.

Mme BARINGHEL. — Blanc de neige, vous l'avez dit, vertigineux et bleu dans les vapeurs.

CHASTELEY. — Ce décor imposant vous pèserait à la longue, avouez-le, et le charmant...

Mme BARINGHEL. — Est de se l'imaginer ; moi le grandiose m'étouffe.

D'ENAVAN. — Comme c'est femme!

D'HÉLOÉ. — Et comme c'est vrai! Si on les avait là, sur soi, ces glaciers, on aurait le mal de montagnes... Quand le temps est clair et qu'on les voit, j'ai toujours envie de crier : au régisseur pour le deuxième... enlevez la frise, haussez la herse.

CHASTELEY. — Et le brouillard vous évite tout cela. Parisiens, mes amis, êtes-vous assez mûrs pour la montagne! O le charme d'un site d'autant plus apprécié qu'on ne le voit jamais.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — En voyez-vous davantage à Bigorre ?

CHASTELEY. — Pas un centimètre de plus, mais les eaux m'y font un bien énorme.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Et celles de Luchon ?...

CHASTELEY. — Ont failli me tuer tout simplement madame.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Il fallait donc vous en prendre à votre médecin.

D'ENAVAN. — Sa nature satanique répugne au soufre.

Mme BARINGHEL. — Ça m'étonne.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Moi pas, il y avait surperfétation... et l'arsenic lui convient.

D'ENAVAN. — Pauvre petit neurasthénique?

CHASTELEY, *se levant et saluant à gauche et à droite.* — Mes frères, mes sœurs!

(Silence).

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Avouez que vous aviez vos nerfs, mon petit Chasteley, il y a deux ans.

CHASTELEY. — Je les ai toujours.

D'HÉLOÉ. — Pas tant.

Mme BARINGHEL. — Et puis, il y avait la princesse. Vous avez eu un amour malheureux pour la princesse; ne niez pas, nous avons eu des tuyaux depuis.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Et vous n'avez pas fait vos frais, pauvre ami, avec vos yeux cernés et votre teint verdâtre. C'était jouer de malheur, car vous étiez alors tout à fait tentant...

CHASTELEY. — Je ne réponds même pas!

Mme BARINGHEL. — Et c'était tout à fait injuste, cet insuccès, cher ami, car vous aviez un petit air faisandé absolument de circonstance; entre le *perdreau fumé* et la *perdrix aux choux*, vous étiez un faisan avancé, verdi et violacé, tout à fait régalant.

D'ENAVAN. — Perdreau fumé, perdrix aux choux, faisan verdi, je n'y suis plus!

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Ça ne fait rien, marchez toujours. C'était l'ancienne cour...

D'HÉLOÉ. — Mais où sont les neiges d'antan?

Mme BARINGHEL. — Moi, elle me manque, la princesse... Elle avait une façon bien à elle de tra-

verser les quinconces. Quand elle descendait de la buvette du Pré, escortée de son banquier juif d'Ostende et de ses prétendants, les aubergistes du cru n'étaient plus ses cousins. Louis XIV seul, à Versailles, devait avoir ce geste et ce port de tête! Et ce face à main : ce pauvre Chasteley en a-t-il assez souffert, il y a deux ans!

MARQUISE D'HÉLOÉ. — Oh! pour traité de haut en bas, vous l'avez été, pauvre ami!

D'HÉLOÉ. — Mais rassurez-vous, il l'a traitée de bas en haut : l'enfant s'est bien vengé.

D'ENAVAN. — Vous avez la dent longue, mon cher ami.

D'HÉLOÉ. — D'un kilomètre. Inutile de lui voter à lui, une dent d'honneur!

Mme BARINGHEL. — La dent d'honneur de ce cher Raphaël, la dent que lui a votée si drôlement la Marquise de Castillon.

D'ENAVAN. — Des Folies-Bergère!

D'HÉLOÉ. — Ne soyez pas méchant. (*A Chasteley.*) C'est comme ce pauvre Raphaël, cher ami ; que vous avait-il fait, le cher homme?... Vous avez été bien injuste et bien dur pour lui.

CHASTELEY. — Oui, j'avoue, mais je vous prends à témoin : il est des hasards malheureux... Je venais à Luchon; depuis Bordeaux, je voyageais avec un nain; à Montréjeau, je rencontre Reichenberg, et à Luchon, je tombe sur Raphaël.

Mme Baringhel. — Quoi, la série !

Chasteley. — Or, Raphaël, je ne l'avais jamais vu...

D'Héloé. — Ce qui le distinguait de Reichenberg.

Chasteley. — On ne peut pas causer avec vous. Enfin, mon cher, Raphaël était ce jour-là en mollet et en culotte bouffante.

D'Héloé. — Ou bouffonne. Va toujours.

Chasteley. — Et après le nain, après Suzette, il est mal arrivé pour lui (ça je l'avoue, il a écopé pour Suzette et le nain).

D'Héloé. — Ici, un ban ! Un, deux, trois. Chasteley va nous dire les triolets à Suzette! Allô, cher ami.

Quand sa mère l'allaitait
Elle faisait ses dents de lait.
Quand au Conservatoire elle entrait
Continuait ses dents de lait;
Puis, débutait dans le Musset
En cultivant ses dents de lait....

Chasteley, *suppliant*. — De grâce !

D'Héloé. — Mais c'est par pitié pour toi ! Avoue que tu fus injuste pour elle et pour Raphaël oui cet homme était laid, et puis après ! Il paraît qu'on s'y fait.

Chasteley. — Ce sont les femmes qui disent ça !

D'Héloé. — ?... Naturellement... Tu sais qu'il les conduit toujours à Saint-Béat.

Il leur offre sur un plat
Une anguille de Saint-Béat
Qui frétille joliment,
Souvenez-en, souvenez-en !

Mais je te trouve froid. Qu'as-tu fait de ton juste courroux, Rodrigue ? L'arsenic vous fait bien mollasson, Chasteley, mon ami. Auriez-vous rengainé ces haineuses colères, qui nous récréaient tant jadis ?

Chasteley. — Je suis comme ces dames, j'ai revu Raphaël sans colère comme sans dégoût, on se fait à tout. Il est vrai que j'ai passé ma matinée chez le marchand de japoneries à marchander des masques de théâtre.

Marquise d'Héloé. — Voilà qu'il aime Raphaël maintenant: c'est une indignité !

D'Héloé. — Je vais rallumer sa colère ! — Veux-tu que je te cite les derniers mots commis sur lui ?

Chasteley. — Non, vous me le rendriez sympathique : je suis pour les faibles, les pauvres opprimés.

Mme Baringhel. — Mais il a une belle âme ! On nous a changé Chasteley.

Chasteley. — L'effet de l'arsenic.

Marquise d'Héloé.— Non, des eaux de Bigorre. Il aura avalé le bain d'un curé.

Chasteley. — Frappez-moi la joue droite, je vous tendrai la gauche.

D'Héloé. — Ah ! c'est comme ça ! eh bien, on

va te reconter les derniers mots de Raphaël, les deniers mots commis par lui sur les femmes. Si tu n'écumes pas, alors, mon cher... alors.

CHASTELEY. — Des mots de lui sur les femmes ! — Avec ce physique, vous voulez donc m'attendrir : allez, mes amis, je suis plein de pitié.

MARQUISE D'HÉLOÉ. — C'est une abomination. Un, deux, trois, un ban, conspuez Chasteley.

TOUS EN CHOEUR. — Conspuons Chasteley.

LE 14 JUILLET DE Mme BARINGHEL

Dans le jardin de Monte-Carlo, au Café de Paris, devant l'entrée même du Casino. D'Héloé et Mme Baringhel sont assis à la terrasse du café, terrasse, malgré la saison, encombrée de consommateurs. Devant eux, ce sont les agaves en fleurs, les palmiers d'espèces rares et les caroubiers énormes des parterres, la succursale du Crédit Lyonnais au bout de l'avenue, en terre de France, et, mêlés aux hôtels hermétiquement clos, les maisons meublées de deuxième ordre, les petits restaurants à prix fixe et les villas en construction du Carnier.

Sur le perron du Casino, c'est un incessant va-et-vient de joueurs et joueuses de toutes les catégories, de mises plutôt défraîchies : quelques victorias bien attelées, pourtant.

En face, à l'Hôtel de Paris, dont une partie est en proie aux maçons, l'office commence à installer les bougies à abat-jour roses des petites tables. Il a plu dans la journée, et il pleuvra encore dans la nuit ; tout le jardin du Casino embaume ; c'est une odeur capiteuse, énervante de terre mouillée, de tubéreuse et de sexe, une senteur d'amour à défaillir, et on défaillerait sans les à-coups de

fraîcheur du vent du large; il y a des zigzags de chauves-souris dans l'air.

Mme Baringhel, robe de batiste bleu pâle, sur dessous de soie orange; des entre-deux de dentelle écrue ouvrent des jours agréables sur la peau; souliers de daim et bas de soie bleu de Sèvres.

D'Héloé, complet de piqué blanc, pantalon large, presque bouffant, à la hussarde, et serré aux chevilles; veston moulant le torse; feutre gris pâle à la Morès, cravate bleu gris assortie à la nuance de ses yeux. Il est sept heures.

Mme Baringhel. — Il n'y a que vous pour venir passer un 14 Juillet à Monte-Carlo; et moi qui ai été assez dinde pour vous suivre!

D'Héloé. — Regretteriez-vous! Il fait sûrement moins chaud ici qu'à Paris, six degrés de moins, chère amie, et en toute franchise, le boulevard, à l'heure de l'absinthe, fleure-t-il comme ce jardin?

Mme Baringhel. — Le jardin a du bon.

D'Héloé. — Vous en convenez... et la mer, pailletée de soleil, la mer *frottée d'ail,* comme ils disent ici dans leur parler imagé et sonore, ne vaut-elle pas la mer sablonneuse de Deauville?

Mme Baringhel. — Oui, mais faire vingt-six heures de rapide pour admirer la côte d'azur entre deux piqûres de moustiques...

D'Héloé. — Quoi, votre enthousiasme est déjà tombé? Vous déliriez d'extase, hier.

Mme Baringhel. — La nuit porte conseil; je n'ai pu fermer l'œil.

D'Héloé. — Malgré la moustiquaire... Vous êtes fraîche comme une anémone. Eh! eh! ces messieurs les moustiques auraient-ils été indiscrets!

Mme Baringhel. — Oh! comme vous êtes Marseillais! Et leur affreux bourdonnement, cela ne vous suffit donc pas? J'étais glacée d'épouvante sous ma moustiquaire.

D'Héloé. — Glacée à Monte-Carlo, la nuit du 13 juillet, voilà ce que vous n'auriez pas à Paris, et à prix d'or, je vous jure.

Mme Baringhel. — Vous êtes stupide, mon cher.

D'Héloé. — Je vois ce qui vous manque : la revue de Longchamps et les discours...

Mme Baringhel. — Vous les portez, vous savez, mon cher, vos deux mois du Midi; vous êtes d'un coco dans la plaisanterie!

D'Héloé. — Mais, aussi, ma chère, vous damneriez un saint... Vous m'écrivez que vous vomissez Paris, que vous en avez assez des refrains d'Yvette et de la Duse, et des journées Dumas; vous me télégraphiez des cris de détresse... Ému, j'accours à votre aide, et je vous trouve pour passer votre 14 Juillet un endroit où il n'y a ni drapeau tricolore, ni représentation populaire, ni cantate officielle, ni inauguration de pont : un site merveilleux de mer et de monta-

gnes, ensoleillé et frais, un jardin magique tout de palmiers rares et de figuiers de Barbarie en fleurs, quoi! un paysage d'azur encadré de lauriers roses et embaumé comme un jasmin, et vous clamez et réclamez et vous vous plaignez encore... Que vous faut-il, en toute sincérité, que vous faut-il, ma chère? Voulez-vous ma tête?... Prenez-la.

Mme Baringhel. — C'est du lyrisme. Oh! vous pouvez aimer le Midi, vous; il vous en fournit, de la copie!

D'Héloé. — Mais, hier, vous n'aviez pas assez de mots pour célébrer ce Monte-Carlo d'été, ce Monte-Carlo sans *Aréthuse* et sans *Moïna*, sans boulevardiers et sans demoiselles de la pelouse, un Monaco ingénu, disiez-vous, où les roches n'avaient plus l'air d'être en carton peint pour un décor d'opéra d'Isidore de Lara, un Monaco sans conférence et sans Jules Bois, un Monaco sans Gunsbourg; vous en aimiez jusqu'aux hôtels en réparation, les villas aux volets clos et les nuées de terrassiers piémontais bouleversant les jardins; vous prétendiez n'avoir jamais vu ni compris Monte-Carlo avant cette journée. L'hiver, prétendiez-vous, le public vous gâtait le décor; vous aviez découvert les Bas-Moulins, et la *Tête-de-Chien*, la fameuse montagne. J'ai même pu croire, un moment, que le Cap Martin venait de surgir brusquement à l'horizon, tant votre admiration était spontanée,

imprévue... Vous avez même (une hérésie) déclaré que c'était là le décor où il fallait lire d'Annunzio, et vous avez, dans cette ville de jeu, devant ce Casino toujours chantant, musiquant et flambant, prononcé un blasphème, oui, un blasphème, car vous avez évoqué le nom de *Ville Morte*... Passe encore si vous eussiez hasardé la chose à Menton; mais à Monte-Carlo, ce mot léthargique et superbe *Ville Morte*, parce qu'il n'y a plus, à la Condamine, que trois hôtels d'ouverts... Et moi qui n'ai pas pipé, respectant votre enthousiasme... Pour la rareté du fait, je me suis fait violence... Une nuit passe; adieu, paniers, vendanges sont faites : vous vous réveillez nostalgique et amère... Regrettez-vous Vichy où chronique Aurélien Scholl ? Serait-ce Paris, à cause de l'Eldorado et de l'enterrement Meilhac, où Mme de Pougy ne s'exhiba même pas, enténébrée des crêpes et des longs iris noirs aimés de son poète ? Est-ce l'anniversaire manqué de Goncourt qui vous attriste à ce point? Soyez tranquille, vous aurez un article de Margueritte et aussi un Huret, — un Margueritte attendri et un Huret rosse,—et puis, nous pouvons télégraphier à Vaillant d'envoyer des fleurs... Vous vous taisez ?... Vrai, franchement, que manque-t-il à votre belle âme, ma chère et douce amie?... Est-ce la *Marseillaise?* Soyez heureuse, alors; il y a sûrement, dans la salle de jeu, quelques *bons bouillabais;* ils n'auront eu garde de

manquer le train de plaisir du 14 : on est pratique, très pratique, à Marseille.

Mme Baringhel, *qui n'écoute plus depuis déjà un bon moment, et, distraite, regarde le va et vient des joueurs entrant au Casino.* — Ce monsieur, en pantalon blanc, un Marseillais ?

D'Héloé. — Non, un Parisien, un habiué à l'année, le comte de C.

Mme Baringhel. — Il joue sa matérielle?

D'Héloé. — Vous l'avez dit.

Mme Baringhel. — Et cet autre, en canotier à ruban jaune et bleu ?

D'Héloé. — Un autre Parisien, le comte de B.

Mme Baringhel. — Un habitué aussi?

D'Héloé. — Parfaitement.

Mme Baringhel. — Très club, il a de l'allure. — Et ce grand voûté à favoris blancs, en complet gris — étranger, hein?

D'Héloé. — Oui, Autrichien, très grand nom, des millions, le gros joueur de cette morte-saison, le comte de A.

Mme Baringhel. — Ils sont donc tous comtes, ici?

D'Héloé. — N'oubliez pas que nous sommes ici dans le pays des contes bleus, chère amie !

Mme Baringhel. — Et des mécomptes aussi, hein ! — Je croyais que l'Italie donnait beaucoup en été, ici.

D'Héloé. — Oui, ils voisinent, mais les Russes

donnent plus... il y a ici un couple morphinomane bien étrange. (*D'Héloé se penche à l'oreille de Mme Baringhel.*)

Mme Baringhel. — Pas possible! c'est elle qui... et lui qui..., mais c'est le monde renversé!

D'Héloé. — Une salade russe, quoi!

Mme Baringhel. — Taisez-vous, je ne pourrais plus en manger!

D'Héloé. — Croyez-vous?

Mme Baringhel. — Vous êtes d'une immoralité... d'ailleurs, sans cela, seriez-vous demeuré deux mois dans ce pays; y avez-vous assez satisfait vos mauvais instincts, hein! avouez, entre nous?

D'Héloé. — Tout cela dépend, et il s'agit de s'entendre. Qu'appelez-vous mauvais instincts?

Mme Baringhel. — Les mauvais instincts... mais... c'est... c'est...

D'Héloé. — Voulez-vous que je vous aide?

Mme Baringhel. — C'est... vous me comprenez... mais c'est très difficile à dire, que diable!

D'Héloé. — Non, car la morale du monde est d'une simplicité touchante... Les mauvais instincts, ce sont ceux qu'on ne partage pas.

Mme Baringhel, *pensive*. — Il y a du vrai.

Silence.

Mme Baringhel, *désignant une femme assez élé*

gante, très peinte, avec une taille qui se défend. — C'est une?...

D'Héloé. — Oui, une Italienne, Bianca; vit ici toute l'année, petite villa au Carnier, et six mille francs de rente pour avoir rendu heureux le roi d'Italie, — le défunt.

Mme Baringhel. — Ah! et ces deux autres, oh! qu'elles sont mûres et empotées! Absolument le masque de la baronne; mais la victoria est bien attelée... Elles marchent bien et savent manier leur ombrelle. Des Parisiennes, hein?

D'Héloé. — Oui, deux épaves..., Bébé Montasse et Lucie de Mareuil; belle villa aux Moulins, habitent ici toute l'année, vingt mille francs de rente à elles deux.

Mme Baringhel. — Ont rendu heureux...

D'Héloé. — Beaucoup de ducs et de princes anonymes... aiment maintenant pour leur compte personnel des gardes du prince et quelques croupiers.

Mme Baringhel. — Et ça leur coûte?

D'Héloé. — Quelques dîners... Oh! elles ont une vraie installation.

Mme Baringhel. — Vous y avez soupé?

D'Héloé. — Vous oubliez que je ne joue jamais. Ai-je donc la mine d'un décavé?

Mme Baringhel. — Non, c'est une idée qui me passait... Et les autres, en corsage de satinette claire, en jupe à petit velours, elles ne se mettent pas en frais d'élégance, ici; c'est...

D'Héloé. — Oui, la consolation des joueurs, car le joueur heureux n'aime jamais, ça couperait la veine; celui qui perd, au contraire, cherche à changer le cours des probalités, il va à l'amour comme...

Mme Baringhel. — Merci, jolies mœurs et joli pays : l'amour porte-veine.

D'Héloé. — Ne dites pas de mal de ce pays. Est-ce que ce Casino et ces hôtels sont arrivés à gâter ce paysage? Regardez cette côte et ce profil de montagnes, le bleu glauque de ces agaves, l'incendie rose de ses lauriers sur le vert soufre de ce crépuscule et l'éclaboussement de corolles de ces figuiers de Barbarie en fleurs... Qu'est-ce que pèse, à côté de cette nature de féerie et de charme, le mince troupeau de joueuses et de joueurs... Souvenez-vous de ce vers de Jules Méry, que vous aimiez à me faire répéter hier :

Ici, ce qui paraît mourir s'endort à peine.

et ne dites plus de mal d'un pays où l'amant, qui désire son amante, a, pour exprimer son désir, trouvé ce mot charmant : « Je me languis de toi »; pays d'énervement sensuel et de langueur heureuse, où le peuple, même dans son jargon, a des audaces et des images de langage à ravir un poète et un philosophe; oui, un philosophe, et citez-moi, dans tout l'argot parisien des ateliers et des boudoirs, un équivalent de

ces deux phrases seulement : « *Ah! tu me donnes le frisson!* » ou : « *Viens me faire la caresse!* » avec ce mot pour bouquet final : « *le calinière* » (pour amant).

Calinière! ici, toutes les filles ont un *calinière*, qu'elles vont rejoindre à la nuit tombante; c'est pourtant un peu mieux que *petit homme, calinière*, avouez-le, chère amie ; — ai-je eu tort de demeurer ici deux mois ?

Mme Baringhel, *songeuse*. — Non. Je vous ai compris.

LE 15 AOUT DE MME BARINGHEL

Sept heures du soir, dans un des restaurants de la Tour Eiffel. Madame Baringhel, en robe de soie à petits carreaux noirs et roses, un petit collet de mousseline de soie rose plissée, avec, dans le dos, un gros nœud de velours noir, immense chapeau tout en tulle de soie noire plissée, forme Lamballe, avec, sur le côté, un énorme bouquet de plumes roses retenues par une boucle de strass. Elle est debout et tambourine des doigts sur une des glaces sans tain de l'immense véranda, son éventail, ses jumelles et son réticule sont posés sur une table de sept couverts, garnie de glaïeuls roses et de liliums.

Entre en coup de vent d'Héloé, petit chapeau du soir et long caoutchouc gris-ardoise.

Mme Baringhel. — Vous êtes exact, je suis ici depuis une demi-heure.

D'Héloé, *en train de sortir de son caoutchouc que lui ôte un garçon.* — Mais le rendez-vous était au pied de la Tour, côté de l'ascenseur; il

y a une demi-heure que je croque le marmot en bas.

Mme Baringhel. — Il n'y a que vous vraiment pour donner rendez-vous à une femme dans le jardin du Champ de Mars, et un dimanche du 15 août ! Où avez-vous la tête ? C'était plein de cuirassiers, parole ! j'ai été abordée deux fois, j'ai dû monter, j'avais l'air d'une fille à soldats.

D'Héloé. — Dans tout ce rose, voilà une chose que vous ne parviendrez jamais à faire croire... vous savez qu'il est blessé, mais ce n'est rien : une éraflure à la poitrine et une piqûre au ventre.

Mme Baringhel. — Et vous venez de la rue Jean-Goujon, d'où votre retard, je comprends ; c'était sur votre chemin et j'ai attendu. Tout à fait galant, mon cher. Allons, asseyez-vous.

D'Héloé. — Mais je n'ai su les résultats du duel qu'à cinq heures, comme tout le monde, par les journaux du soir.

Mme Baringhel. — Vous avez toujours raison... Vont-ils au moins venir, les autres ? Ce serait touchant de m'avoir fait monter là-haut pour dîner en tête à tête.

D'Héloé. — J'ai encore vu les d'Héfleuron, hier, les des Audraies nous ont bien dit à dimanche... mercredi soir, à l'Alcazar, et je viens de quitter Chasteley au cercle, qui montait s'habiller. D'abord, c'est une partie convenue,

arrêtée entre nous tous et la seule raison que nous ayons de dîner ce soir ici.

Mme Baringhel. — Dîner sur la Tour Eiffel par un jour de pluie, ah! c'est bien de vous!

D'Héloé. — D'abord, je ne pouvais pas prévoir, et puis personne n'a voulu de la banlieue à cause des trains du dimanche.

Mme Baringhel. — Vous regrettez votre pavillon bleu de Bellevue. Auriez-vous des actions?

D'Héloé. — Ah! comme la montagne vous manque, êtes-vous assez nerveuse; mais c'est vous même qui avez parlé de la Tour Eiffel.

Mme Baringhel. — Parce que vous m'avez dit qu'il y avait une revue. Avez-vous la loge, au moins?

D'Héloé. — Deux loges.

Mme Baringhel. — Et nous n'étoufferons point; il n'y a personne ici, on se croirait dans un Casino, aux premiers jours d'octobre. C'est triste comme une fin de saison au bord de la mer.

D'Héloé. — De quoi vous plaignez-vous, alors? puisque vous l'avez, la sensation de l'Océan et la mélancolie des plages d'automne, la rêveuse mélancolie qui noie si bien les longs regards des femmes, et cela en plein Paris, à la première plate-forme de la Tour Eiffel.

Mme Baringhel. — Non, vous êtes trop bête avec votre éternelle copie; il faut placer ça dans un journal, mon cher, mais pas à moi, les plaisirs de Paris l'été, Paris ville d'eau et port de

mer... Suzanne revient-elle au moins hâlée de son Trouville ? Vous savez que Simone est à faire peur : les eaux de Luchon lui congestionnent toujours le foie : elle va être forcée d'aller à Vichy ou à Plombières.

D'Héloé, *se levant.* — Les voici. justement, jugez et soyez heureuse.

Entrent en bande le marquis et la marquise d'Héfleuron, le comte des Audraies, puis Chasteley, qui flirte avec la comtesse.

Comtesse des Audraies, costume tailleur tout en toile bleue, d'un bleu savonneux et pâli qui met en valeur son éblouissant teint de blonde; une large ceinture de moire jonquille serre la jaquette à la taille, immense chapeau de paille garni de tulle jaune avec un piquet de bleuets, gants de fil blanc.

Marquise d'Héfleuron, robe de batiste écrue fleurie d'immenses pavots mauves, boléro de soie mauve garni de guipure écrue, pour coiffure trois énormes pavots mauves à cœur noir renversés calice ouvert sur un énorme paillasson.

Ces messieurs en smoking comme d'Héloé.

Entrée bruyante, ces dames se serrent la main avec effusion ; les hommes, plus froids, échangent des shake-hands ; tohu-bohu et bribes de conversations.

— Quelle bonne idée de s'être réunis là. — Dire que nous sommes tous à Paris le 15 août. — Mais l'air de la mer ne vous a pas du tout abîmée. Regardez comme Suzanne est belle. — Je vous assure qu'on quitte beaucoup moins

Paris. — Allons donc, c'est une invention de pannés; à Luchon, les hôtels regorgent. — Et c'était brillant, Trouville? — Vendredi dernier, il y avait une salle épatante à la Cigale. — Oui, je sais, on y a signalé La Gandara et Ephrussi. — Parbleu, l'un travaille à un portrait et l'autre attend la mort d'un peintre : le métier les attache au rivage. — Vous savez qu'il n'y a plus de tziganes dans les restaurants de nuit? — Non. — Ou si laids qu'on les croirait choisis par M. Bérenger même. Jeudi soir, à Armenonville, ma femme a eu peur, mais vraiment peur, de celui qui faisait la quête; c'était la vieillesse de Mme Tapazzi. — A propos, vous savez que c'est la comtesse Greffulhe qui a fait saisir les photographies. — Il est bien temps. Que ne peut-elle arrêter les éditions de son cher poète, cette suave comtesse à laquelle le faubourg Saint-Germain doit l'ex-belle princesse et la littérature M. de Montesquiou. — Et le duel, avez-vous des détails? — Mais rien, que la phrase du cocher, la phrase déjà célèbre : « Ah! oui, *ils se sont battus comme des lions et comme des innocents.* » — Et voilà ce Victor Martin devenu l'homme du jour. — Les cochers de princes, quel volume à faire! Souvenez-vous de Bratfisch, le cocher de Rodolphe, le seul héros vivant du drame de Meyerling. — Oh! je voudrais le connaître. — C'est Mme Baringhel qui a dit cela? — Oui, je l'avoue. — Eh bien, demandez à Chasteley.

Chasteley doit le connaître, il connaît tous les cochers. — Victor Martin ? voyons, si c'est celui de Montmartre, et il répond assez au signalement des journaux : glabre, profil napoléonien, œil narquois, c'est un cocher de grande remise qui a conduit Rose Demay tout un printemps aux courses d'Enghien; je crois même l'avoir vu sur le siège du cab de la grande tragédienne, mais en intérim, pas plus tard qu'il y a un mois; je puis me tromper d'ailleurs : pour les renseignements, voyez à la Compagnie. — Étonnant, ce Chasteley. — Ah! il en sait bien d'autres; demandez-lui donc la liste des nobles étrangers en wagnéromanie cet été à Bayreuth. C'est à pouffer; il a une façon d'accoler certains noms ensemble, non, on se croirait à huis clos. — Vraiment, accolez un peu, mon petit Chasteley, voyons, accolez. — Merci, on me poursuivrait pour attentat aux mœurs. — Et Trouville ? — Oh ! trop d'automobiles, l'auto et le cycle, le cycle et l'auto ; et puis trop de snobs aux Roches-Noires. Ah! s'il n'y avait pas les propriétaires d'Hennequeville et les villas de la rue d'Agues-seau. A propos, les Merger-Sacoche et les Bergen ont pris en commandite la *Bergerie éteinte;* ah! où est le bon temps du mail-coach de Trouville à Cabourg, vous souvenez-vous? C'était le baron de Ninive et le prince de Babylone qui avaient pris l'entreprise à leur compte. — Si je m'en souviens, on ne rencontrait qu'eux sur

la route de Villers. — Et comme ils offraient le dîner et le champagne, toutes les petites catholiques sans le sou, tous les petits fracas à cinq cents francs par mois venus en déplacement valable pour dix jours étaient, du matin au soir, juchés sur l'impériale... Oh ! ce mail des princes ! nous l'avions surnommé la malle des dindes. — Dindes pour Indes ? — Naturellement. Aujourd'hui, ils ont un automobile, chère amie, et comme il n'y a de place que pour deux, c'est toujours eux deux et le chauffeur. — Alors, Bayreuth, cette année ? — Oh ! bien surfait, et sans une jolie Danoise, la femme d'un professeur, parole ! venue là par vocation, et vraiment jolie à voir, c'était un cauchemar, un vrai cauchemar. Ainsi, Sigelinde et Sigemund avaient cent trente ans à eux deux. Quant au ballet des filles-fleurs, non, les filles-fleurs de *Parsifal*, un tas de grosses mères en jupe de tarlatane rose avec des corsages de velours vert, le cortège des légumes dans le *Roi Carotte*, le pas de l'artichaut et du chou-fleur ; nous sifflerions ça à l'Opéra ; mais le chic est d'y aller, il faut y être vu. D'ailleurs, vous connaissez le mot du duc de Chambertin-Godor ? — Une ânerie sûrement, dites un peu. — Duc, lui disait-on, le mois dernier, qu'allez-vous faire à Bayreuth, vous qui n'aimez pas la musique ? A quoi le fier seigneur : La musique, oui, je ne peux la souffrir, mais j'adore Wagner. — Alors, il ne

faut pas y aller à cette revue de la Cigale. — Mais si, mais si, le deuxième acte est charmant. — Oui, la scène de Tamagno et la Duse. On dit Bloch étonnante! — Oh! mais c'est surtout le dernier tableau qu'il faut voir; délicieuses, ces femmes éventails : c'est d'un imprévu, d'une grâce et d'un art chatoyant, et pourtant c'est signé Choubrac. — Vous m'étonnez. — Pas plus que moi-même, mais c'est loin d'être aussi amusant que la revue de ce soir. — Si drôle que ça, *Paris à vol d'oiseau?* — Je ne vous dis que ça; il y a un duo d'académiciens à Chantilly : *Pinguet*, *Pingui*, *Pingo la bobinette*, c'est à pouffer; puis il y a une madrée commère qui a de la neige au sein et le diable au corps. — D'Héloé exagère toujours. — Et à Luchon, cet été? — Luchon! peuh, il y a toujours Chanaan d'Ostende, mais il y a en plus la belle Aimée Martial. — Système des compensations. — Alors il faut lire *Sur les pointes?* — S'il faut lire? Mais il n'y a que ça à lire. — Et la *Bataille d'Ude*. — Oui, la scène du viol, les trois cents blanchisseuses mises à mal par les voltigeurs. — Et les *Demi-Sexes*, de Jeanne de la Vaudère. — Les *Demi-Sexes*, quelle horreur! ma chère; moi je suis pour les choses entières. — Je reconnais bien là Mme Baringhel. — Et que vous avez raison, chère amie, d'autant plus que l'article se fait rare. — Moi, je les trouve très crânes et très fils de roi, ces deux princes. — Oh! fils de roi, pour

le fils du duc de Chartres. — Eh bien, quoi, il aurait pu l'être, il peut le devenir. — Toujours dynastique. — Et vous anarchiste. C'est bien passé de mode, mon cher. — Enfin, ils se sont battus bravement et sans galerie. Ont-ils fait assez la nique aux journalistes, a-t-on assez tenu la presse à distance! D'ailleurs on ne se bat bien que dans ce monde-là. — Dans notre monde, enfin. — Mais l'Italie va illuminer. Illuminations pour dettes. — Ne soyez donc pas rosse, l'Italie a du bon. — Moi je ne me serais pas consolée de n'avoir pas été ici la journée du duel; je l'aime, ce jeune prince. — Pour ses yeux bleus? — Non, pour tout. — Quelle chaleur! — Avec ça qu'il en pleut, des princes. — Allons, vous étiez née pour être favorite; vous avez manqué le coche, ma chère. — Oui, venue trop tard dans un siècle trop vieux. — Eh bien! soyons Louis XIV; attaquons les bouchées Montespan; j'ai commandé pour vous un menu du grand siècle.

LE 4 SEPTEMBRE DE MME BARINGHEL

Chez d'Héloé... Le hall déjà décrit, avec ses hautes tapisseries d'après Lancret, Gilles et Pierrots se poursuivant à travers des parcs baignés de clair de lune, et ses meubles du dix-huitième siècle recouverts d'étoffes mauves et violettes brochées d'argent; le cabaret italien à incrustations d'ivoire est toujours sur la grande commode en marqueterie de bois des îles, et c'est partout la même profusion d'objets d'argent, vases, flambeaux, statuettes et écuelles du plus pur style Louis XV. C'est, toujours filtrant par la grande baie drapée d'étoffes à transparences bleuâtres, le même jour de clair de lune, la même pâle lueur de rêve où l'argent des bibelots met un éclat de givre et le fané des étoffes un reflet de mélancolie entre ces tapisseries peuplées de Pierrots blancs.

D'Héloé est assis devant son bureau, à côté sur une table encombrée de statuettes de Tanagra, des livres, les chansons de Bilitis, édition de luxe, les *Vies imaginaires*, de Marcel Schwob, et *Pays de l'Ouest*, de Gustave Geffroy.

Entre en coup de vent Mme Baringhel.

Mme Baringhel. — Ah! vous savez ce qui m'arrive? C'est un désastre!

D'Héloé. — Non, sérieusement.

Mme Baringhel. — Sérieusement, je vous crois, j'en pleurerais. Non, qui est-ce qui aurait pu prévoir! C'est-à-dire que, si vous étiez homme à en abuser, je perdrais connaissance. (*Se levant.*) Ça changerait peut-être un peu le cours de mes idées.

D'Héloé. — Oui, ça changerait peut-être un peu le cours, mais je n'abuserai pas.

Mme Baringhel. — Oh! je le sais. Voyons, vous ne devinez pas ce qui m'amène? Un ennui, le plus gros ennui qui puisse arriver à une femme.

D'Héloé. — M. Baringhel est à Paris?

Mme Baringhel. — Vous êtes bête.

D'Héloé. — Votre couturière vous taquine? une *douloureuse* chez le bijoutier?...

Mme Baringhel. — Est-ce que je serais chez vous? Vous êtes obtus, aujourd'hui, vous ne devinez pas?

D'Héloé. — Non.

Mme Baringhel. — Eh bien! mon médecin, Potter, le grand Potter, Potter m'envoie aux eaux, aux eaux, le 4 septembre, la saison archifinie, tous les hôtels vides; aux eaux, avec les petites bourses et toute la magistrature de province, moi, Mme Baringhel, aux eaux, le 4 septembre!

D'Héloé. — Diantre! c'est dur.

Mme Baringhel. — Et devinez où il m'envoie? Je vous le donne en mille...

D'Héloé. — A Saint-Gervais-les-Boues ?

Mme Baringhel. — Pis, à Plombières, dans les Vosges, à Plombières avec toutes les dyspepsies et toutes les gastralgies de la France et de l'étranger.

D'Héloé. — Ça, c'est la guigne noire.

Mme Baringhel. — Je suis condamnée à vingt et un jours d'humeurs peccantes, vingt et un jours de buvette, de douche et de kiosque, le terrible kiosque à musique où, trois fois par jour, vous savez, la *Valse des Roses*, l'ouverture de *Carmen* et *Nervosita*. Vous croyez qu'il n'y a pas de quoi devenir folle, moi qui ne peux pas me voir dans une ville d'eaux. A Luchon déjà, les autres années, je mourais, et Luchon c'est...

D'Héloé. — Le préau de Mazas transporté dans la montagne.

Mme Baringhel. — Le préau, vous l'avez dit. C'est le préau, ces bains à heure fixe, ces repas réglés comme un papier à musique, ces Thermes dont on ne peut s'écarter un jour, sous peine des complications les plus graves, et ce perpétuel médecin geôlier, bourdonnant autour de vous comme la mouche du coche, c'est déjà un rien, n'est-ce pas, dans l'existence d'une indépendante ! mais, à Luchon, au moins, il y a la montagne, la vallée du Lys, le port de Vénasque, l'allée d'Etigny, le parc et les potins ; puis il y a le prince Henri.

D'Héloé. — Votre béguin.

Mme Baringhel. — Idiot, mon cher, ce que vous dites-là; enfin, Luchon, j'ai l'habitude, mais, là-bas, dites-moi, que vais je devenir avec tous ces estomacs malades, toutes ces victimes de la constipation, toutes ces faces de carême contractées, angoissées et crispées entre la crainte et l'espérance, toutes ces dames de Lyon ou de Rouen, car ce sont les deux villes de France où, m'a-t-on dit, l'estomac fonctionne le plus mal... à cause de la dévotion.

D'Héloé. — Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots? vous avancez là, chère amie, des choses...

Mme Baringhel. — Mais, je n'avance pas, mon cher, je répète. Il paraît qu'à Plombières il n'y a que des âmes dévotes et austères, des personnes bien pensantes, racornies de privations et séchées de vertu (rien ne constipe comme l'abstinence), des femmes qui portent des bas blancs et des dessous de laine noire ! vous voyez cela, mon cher. J'avais une vieille tante dans ce goût-là, et elle était de Lyon. Elle portait des pantalons de flanelle, et de flanelle rouge, ma tante, mon père l'appelait Mazaniello. Eh bien ! j'étais encore enfant qu'elle allait déjà à Plombières, et ce qu'elle était jaune et susceptible, et maigre et érupée, ma tante Mazaniello, avec une perpétuelle angoisse dans le regard (vous comprenez pourquoi), l'angoisse de certain moment

chez elle rare et difficile, l'air empêtré d'une poule qui ne sait où pondre son œuf, eh bien ! il paraît que c'est la physionomie ordinaire des baigneurs, là-bas, et le matin, à la buvette, savez-vous comment on s'y aborde ?

D'Héloé. — Je vous écoute.

Mme Baringhel. — Avez-vous obtenu ce matin ? — Moi, pas encore, et vous ? — Oh ! moi, les eaux me font effet, trois fois depuis hier soir. — Oh ! moi, seulement une fois, vous pouvez être fière. — Et cette pauvre Mme de Champclos qui n'en a pas eu une depuis trois jours. — Et voilà, mon ami, le train des conversations ordinaires, c'est Clotilde de Montreuse, qui y est allée l'an dernier, qui avait sténographié cette littérature de cabinet...

D'Héloé. — De malaisance.

Mme Baringhel. — Et ils et elles ne parlent que de ça, à la buvette et aux thermes, et à table, et, à quatre heures, autour du kiosque, et, le soir, au casino, l'épigastre de celui-ci et le pylore de celle-là, et le gros colon de cet autre, et la douche ascendante.

D'Héloé. — Et le *trou du Capucin*.

Mme Baringhel, *effarée*. — Qu'est-ce que ce trou ? Vous m'inquiétez. Potter ne m'a pas parlé de ça.

D'Héloé. — C'est une spécialité de l'endroit ; je vous expliquerai, mais continuez, vous m'intéressez vivement.

Mme Baringhel. — Non, je veux savoir ce qu'est ce trou, quelque horreur sans doute ? Expliquez-vous, mon cher ?

D'Héloé. — Dites-moi d'abord ce que vous a ordonné votre médecin, pourquoi vous envoie-t-il là-bas ?

Mme Baringhel. — Pourquoi ? c'est ce que je me demande, car je n'ai pas l'air malade, n'est-ce pas ?

D'Héloé. — Vous êtes même éblouissante.

Mme Baringhel. — C'est ce que je lui ai fait observer. Il a même convenu que l'air de Paris est merveilleux l'été, car il est merveilleux, l'été, l'air de Paris... c'est le seul moment où on y respire.

D'Héloé. — Cet été surtout, puisque nous y sommes ; mais, alors, qu'êtes-vous allée faire chez Potter ?

Mme Baringhel. — Oh ! en effet, pour une fichue idée, ç'a été une fichue idée que j'ai eue là ; il faut vous dire, mon cher, car il faut bien que je m'explique, que, tous les matins, pour me distraire, je visite Paris.

D'Héloé. — Vous visitez Paris ?

Mme Baringhel. — Parfaitement. On ne connaît pas assez les musées et les coins pittoresques, les faubourgs et les quais. Qu'est-ce que nous voyons, l'hiver, en dehors des premières et des gens de notre monde ? Donc, tous les matins, je déjeune à dix heures très légèrement, et me

voilà partie à travers mon Paris avec ce petit livre.

Elle met sous le nez de d'Héloé un livre relié en maroquin rouge qu'elle tient à la main.

D'Héloé, *regardant le livre. — Paris-Parisien. — Ce qu'il faut voir. — Ce qu'il faut savoir. — Paris usages et Paris pratique...* le livre de Mme Saint-Cère, un chef-d'œuvre.

Mme Baringhel, *convaincue.* — N'est-ce pas? vous avez lu?

D'Héloé. — Oui, il y a de bonnes choses, sur les gens de théâtre surtout.

Mme Baringhel, *feuilletant.* — Oui, c'est amusant! Vous vous rappelez Dudlay. (*Elle lit*) : « Mlle Dudlay, 2, rue des Pyramides, née en 1859, Théâtre-Français, tragédienne (très beaux bras) ».

D'Héloé. — C'est court, mais suffisant.

Mme Baringhel, *enthousiaste.* — Ça renseigne. Et Reichenberg. *(Elle feuillette) :* « 49, avenue d'Antin, née en 1854, Théâtre-Français, la petite doyenne, joue les ingénues depuis 1868 à la Comédie qu'elle n'a jamais quittée, diction enfantine ».

D'Héloé. — Oui, c'est très bien.

Mme Baringhel, *tout à fait partie.* — Et Jane Hading? Artiste connue par sa beauté. Et Louise Marsy? Actrice de drame, écurie de courses et...

D'Héloé. — Nous sommes un peu loin de

Plombières, chère amie. Pardon si je vous arrête, mais nous tournons le dos au *Trou du Capucin*.

Mme Baringhel. — C'est vrai, ce trou. Je vous disais donc, mon cher, que, tous les matins, mon petit livre en main, je fais, depuis huit jours, mon tour de Paris. Oh ! ce que je connais maintenant mon Luxembourg, et mon Louvre, et mon hôtel de Cluny, donc ! mais j'ai fait jusqu'aux Archives avec mon précieux bouquin.

D'Héloé. — Je vous croyais installée à Louveciennes. Vous quittiez Louveciennes tous les matins ?

Mme Baringhel. — Louveciennes ! j'y suis restée trois jours, il pleuvait à verse ; puis, c'est un peu trop Louis XIV, au château des Voisins : c'est très beau et on y est reçue comme une princesse du sang, mais les maîtres de maison retardent de tout un siècle. Louveciennes est Louis XV, que diable, et l'on est reçue là comme à Marly !

D'Héloé. — Nous n'arriverons jamais à Potter.

Mme Baringhel. — M'y voilà, eh bien ! ce matin, je suis retournée au Louvre pour y revoir l'*Homme au gant* et le *Jeune homme* du Titien. A propos ! connaissez-vous bien l'Antonio Moro, le *Nain de Charles-Quint*, quel chef-d'œuvre !

D'Héloé. — Oui, je connais et j'admire, mais Potter, Potter.

Mme Baringhel. — M'y voilà. En sortant du

Louvre, une idée m'a prise de monter chez lui, chez Potter; il faut vous dire que j'ai perdu trois centimètres de taille depuis un mois, et Rosalie, qui me lace tous les matins..... mais, ça ne vous regarde pas... et puis, j'avais des pesanteurs. Donc, je monte chez Potter, je le trouve dans ses malles, il repartait le soir même pour Dinard, vous savez, sa belle propriété? Bref, il m'examine et me trouve de la dilatation. Je suis dilatée, mon cher, mon estomac est comme une outre : on m'envoie à Plombières sous peine d'avoir la taille de la duchesse d'Usaige avant un mois, une ordonnance à se suicider, comme vous voyez, un vrai désastre, et ce désastre, comme c'est à vous que je le dois...

D'Héloé. — A moi? c'est moi qui vous ai dilatée?

Mme Baringhel. — Parfaitement, j'expie mon 14 juillet à Monte Carlo, et vos aïolis et vos bouillabaisses et votre satanée cuisine provençale. Est-ce assez vous qui m'y avez attirée en Provence, et en juillet, quelle imprudence! Vous pouviez me congestionner le foie. Est-ce qu'on va l'été là-bas? Bref, j'expie. En juillet, dans le Midi; dans les Vosges, en septembre, c'est la dette, la fatale douloureuse, et je paie, mais vous la paierez avec moi.

D'Héloé. — Moi?

Mme Baringhel. — Vous, oui, vous, car je vous emmène, ça vous diminuera aussi l'estomac, car

vous êtes dilaté, vous aussi, et puis vous me devez bien ça. Je vous ai rejoint en juillet, vous m'accompagnerez en septembre, donnant, donnant; maintenant, qu'est-ce que ce *Trou du Capucin?*

D'Héloé. — Vous verrez, une chaise en marbre blanc, de celles que nos grand'mères avaient dans leur garde-robe, mais scellée au-dessus d'une source chaude et d'où monte une perpétuelle vapeur.

Mme Baringhel. — Et cette vapeur-là ?

D'Héloé. — Oh ! d'un efficace. Neuf mois après, celles qui s'y sont assises, même cyclewomen enragées, sont sûres de leur affaire, régénération de l'espèce et repopulation de la France, *are you ready?*

Mme Baringhel. — Comment, c'est là l'effet, et ça s'appelle du capucin ! Un homme dans les ordres !

D'Héloé. — La robe magnifie tout, madame, la chasteté fait des miracles.

Mme Baringhel, *finement.* — Ne vous vantez donc pas.

LE 20 OCTOBRE DE Mme BARINGHEL

Un petit parloir dans le nouvel hôtel de Mme Baringhel, parloir oblong, au plafond excessivement élevé, boiseries Louis XVI. Chaque panneau est tendu de moire antique bleu de lin, brodée et rebrodée de cannetille d'acier, alternée de lacs d'amour vieux rose. Deux cheminées se faisant face, en marbre bleu turquin, hautes glaces biseautées ornées d'attributs Louis XVI; le parloir en galerie ouvre quatre hautes fenêtres sur les massifs rouillés d'un grand jardin. Parquet ciré sans tapis, sièges cannés et dorés, un feu de bois dans chacune des cheminées, toutes les fenêtres ouvertes; température exquise, aspect froid et luisant.

Mme des Ipnauses, Suzanne d'Héfleuron, Jean des Veuleries, Pierre de Morfels, Jacques d'Héloé et Mme Baringhel.

Tout ce monde prend le thé et grignote des sandwiches au caviar et quelques akoskis servis sur un guéridon tout en glaces! il est environ quatre heures, on cause théâtre et *Vie de Bohème*.

— Tout ce que vous voudrez, mais la soirée de chez Mme de Rouvres, Mimi chez la promise de Rodolphe, la grisette chez la grande dame,

ça me dépasse. — Erreur grave, madame, tout le théâtre de l'Ambigu est là dans l'œuf. C'est l'acte, le seul des cinq, un document précieux pour les mœurs du temps, mais, ma parole ! c'en est presque une estampe. — Comme vous dites vrai ! Cette scène de l'album et le groupe de Marcel et de Rodolphe autour de Mme de Rouvres, je me croyais, moi, à Nohant ! C'est toute la jeunesse de George Sand que cet album, et Nancy Martel y est délicieuse. — ...?? — Vous n'avez pas aimé Nancy Martel ? moi, je la trouve la femme du rôle. Cette distinction... — Vous dites ? — Cette distinction... de province, cette prétention et cette condescendance, ce cou de jolie girafe hautaine et ce grand air un peu bécasson, mais on n'est pas plus préfète de Compiègne... sous l'empire, plus cliché de femme comme il faut, comme elles l'étaient toutes alors, obsédées du profil de l'impératrice. J'ai connu, moi, une madame Fodor, la madame Fodor de la Polaca, la célèbre danse polonaise, en vogue en 1830... — Morfels, vous vous payez notre tête. — Pas plus que les sociétaires ne se paient celle du public ; vous connaissez les dessous de la reprise ? — Non. — Mounet-Sully voulait jouer Rodolphe. — Ce vieil Œdipe ! — Je n'invente rien ; ils avaient vu une reprise de çà, à je ne sais quel bénéfice, l'autre hiver à l'Odéon, et Mounet s'était dit : « Je serai ce jeune homme, je serai ce Rodolphe à la longue cheve-

lure et au verbe de flamme », mais il a dû y renoncer. Dès la première répétition, les bons petits camarades l'ont trop félicité sur son regain de jeunesse; il a vu clair dans le compliment. — Dommage, nous aurions eu de bonnes minutes. — Ça ne vous suffit donc pas de voir Féraudy en Théodore Massiac, Berr avec la tête de Casals... oui, Casals-Verlaine, et le masque de Becque compromis par l'oncle Million,.. Ah! ils vont bien à la Comédie-Française, ils se sont payé les têtes de toute la littérature. — Sans compter que Mimi rappelle Séverine à en troubler la duchesse d'Uzès. — Ah! vous avez remarqué, vous aussi, que Mlle Leconte?... — Il y a beau temps que je l'ai remarqué; déjà à l'Ambigu, dans le mélodrame. — Moi, je n'ai pas trouvé qu'au Gymnase... — Oui, ça avait disparu dans l'Abel Hermant, mais ça a repris dans le Mürger; d'ailleurs, charmante. — C'est une manie qu'ils ont dans la Maison; déjà, dans l'*Evasion*, Prudhon avait campé et silhouetté un Charcot père. — Et dire que, dans tous ces fantoches, il n'y a qu'une jolie tête. — Celle d'Albert Lambert fils, naturellement! mais comment donc, et quel ténor! non, quel talent! — Oh! tu peux dire ténor : c'est de l'opéra comique, on chante tout le temps.

Mme Baringhel, *jusqu'alors en aparté avec Jean des Veuleries*. — Opéra comique, bêchez, mordez, les costumes en sont exquis.

De Morfels. — Parbleu.

Mme des Ipnauses. — Moi, je suis de l'avis de Mme Baringhel. Ça correspond tout à fait à la folie que nous avons du bibelot : c'est une charmante reconstitution.

D'Héloé. — Ah ! si vous parlez bibelot, c'est toute autre chose. Vous seriez-vous remise aux lampes Carcel ?

Mme Baringhel, *à Jean des Veuleries.* — Un peu de ce pain noir au saumon de Norvège, c'est très léger, je vous assure. (*A Mme des Ipnauses.*) Défendons-nous, chère amie, d'Héloé devient insupportable avec ses prétentions, monsieur impose maintenant ses idées, il pontifie... vous damez le pion à Gaston Deschamps.

D'Héloé. — Vous, d'abord, chère amie, vous n'avez pas voix au chapitre. Quand on a été se loger en plein Marais en l'an 1897, pour faire la pige à l'hôtel Carnavalet et désespérer ses amis de la plaine Monceau, on ne juge pas une pièce, parce que reconstitution.

Mme Baringhel. — Vous me reprochez mon hôtel, maintenant, et c'est vous-même qui me les avez conseillés, et ce quartier et cet hôtel !

D'Héloé. — Il fallait bien vous occuper cet été ; vous ne saviez que faire.

Mme Baringhel. — Je ne savais que faire ?

D'Héloé. — Parfaitement, vous ne teniez pas en place, parce que la pluie et des lettres navrantes de toutes les villes d'eaux. Tous les ma-

tins, vous étiez chez moi ; alors, je vous ai cherché un dérivatif. Cet hôtel était à vendre ; je vous l'ai indiqué; et puis, il fallait bien vous sortir de vos ameublements de chez Maple et de votre sauce anglaise. Elle commençait à tourner, la sauce; finis, les mobiliers laqués blanc et les étoffes verjus. On commençait à grincer des dents, chez vous, et j'ai eu pitié de vos connaissances.

Mme Baringhel, *consternée*. — C'est une indignité.

D'Héloé. — En doutez-vous ? Mais cela ne valait-il pas mieux que d'aller à Plombières, d'autant plus que vous m'y emmeniez. J'ai esquivé le Trou du Capucin, et vous êtes logée comme une vraie pairesse, puisque c'est toujours Londres qui vous obsède... Très malins, ces bons Anglais, ils nous ont placé tous leurs petits meubles à compartiments et leurs sièges raides et incommodes; mais ils n'achètent, eux, que du bon dix-septième et dix-huitième siècle français ; ils ont dévalisé Trianon et Versailles; on ne trouve plus un Riesener sur la place de Paris, mais, en revanche, tous les Cressent sont à Londres. Or, chère amie, je vous en ai trouvé quelques-uns. De quoi vous plaignez-vous?

Suzanne d'Héfleuron. — Oui, chère amie, de quoi te plains-tu ? D'Héloé a raison pour une fois.

D'Héloé. — Merci.

JEAN DES VEULERIES. — Alors déménager, ça vaut une saison d'eaux, vraiment?

D'HÉLOÉ. — A qui le dites-vous? Excellent pour l'estomac, un déménagement. ça occupe; être occupé, tout est là.

Mme DES IPNAUSES. — C'est que c'est vrai.

Mme BARINGHEL. — Et puis, il y a aussi le massage.

JEAN DES VEULERIES. — Vous vous êtes fait masser l'estomac?

Mme BARINGHEL. — Tous les matins, pendant un mois, par un masseur de vélodrome.

Toutes et tous. — De vélo...

Mme BARINGHEL. — Drome. Tous les masseurs médicaux étaient absents, et ma masseuse me chatouillait.

JEAN DES VEULERIES. — Vous chatouillait?... Et ce bicycliste?

Mme BARINGHEL. — Oh! une ardeur et une pression!... Il ne vous effleurait pas, lui! Aussi, j'ai gagné huit centimètres de taille... Gagné. c'est-à-dire je les ai perdus. J'avais une outre dans l'estomac. D'Héloé aussi s'est fait masser : il nous fallait bien rendre tous nos coquillages, les coquillages de notre séjour, en juillet, au pays des moustiques.

D'HÉLOÉ. — Et des *calinières*... Un peu de reconnaissance, donc; ne vous démentez pas.

JEAN DES VEULERIES. — Et vous avez tous deux une mine charmante, le teint clair et la taille

souple, tous les deux amincis et à point; on vous croirait retour de Saint-Morris, c'est étonnant.

Mme Baringhel. — Et nous n'avons pas bougé de l'été.

Jean des Veuleries, *rêveur*. — Je sais, je sais. Alors, résumons-nous; recette : un mois d'intimité avec déménageurs et masseur cycliste, guérison radicale des fatigues d'estomac.

Mme Baringhel, *nerveuse*. — Vous exagérez peut-être.

D'Héloé. — Mais non, mais non. Chose très importante aussi, des Veuleries, ne plus aller aux premières, éviter soigneusement le Tout-Paris soiriste, aussi soigneusement que les truffes, les sauces et le mélange des vins et vous verrez la santé que ça vous fera! C'est si nerveux souvent, les troubles de l'estomac.

Mme des Ipnauses. — Plus de premières, c'est dur.

— Croyez-vous? vous n'avez jamais réfléchi, j'en suis sûr, au sort de ces pauvres critiques qui se carrent triomphalement dans les avant-scènes gratuites et trouvent du talent aux actrices et de la personnalité aux auteurs, selon le menu de la table qu'ils quittent ou du souper qui les attend. — Bien de mauvais goût, votre tirade, cher Morfels; vous appuyez comme un éléphant. — Je croyais d'Héloé un pilier de premières.

D'Héloé, *en riant.* — Moi, il n'y a que trois sortes de premières pour moi, celle des Variétés, celle de la Renaissance et celle du Vaudeville.

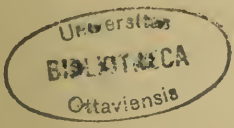
— Et trois actrices n'est-pas? Granier, Réjane et Sarah. Ça n'a pas dû beaucoup vous manquer, les premières de ces derniers temps? — Mais il y a eu quelques reprises. — Oui, plutôt. — Et il y en aura encore. — Dont le besoin se fait sentir. — *Thermidor* après *Hoche.* — Après *Service secret*, la *Dame aux Camélias.* On quittera tôt Paris cet hiver, vous verrez cela. — Pourquoi, si ce beau temps-là dure? Il y a en ce moment un parc de Saint-Cloud tout en or que je vous recommande. — Halte-là, d'Héloé, assez de Saint-Cloud comme ça. — Inouï, je vous assure, c'est un Turner. — C'est bon, allez à Londres alors, et fichez-nous la paix. — Et Montmartre !... — Montmartre, peuh, c'est toujours Montmartre. — Vous paraissez froid, vous l'inventiez il y a deux ans; déjà finie, la passionnette? — Ce n'était pas un bail. — On dit Fordyce roulant à la Roulotte. — Le chemineau anglais *Paris sur la route*, oui, je sais, et de jolis costumes de Métivet; mais il y a Ferny avant. — Et? — Ferny, Fursy, moi, je les ai trop entendus. Si, au moins, ils changeaient les airs de leurs chansons, sinon le texte; mais ces paroles d'enterrement sur l'air des *Noms de Dieu de princes,* depuis vingt ans qu'on les en-

tend, ces sous-Mac-Nab et ces sous Jules-Jouy... — Ah ! ce ne sont pas les *poêles mobiles,* mais bien les poèmes immobiles, que leurs toujours trois dernières chansons; et puis, quand on a lu Franc-Nohain, ça ne tient plus, leurs calembredaines. — Je croyais que Trianon les avait tous pris et je voulais illuminer; mais non, il en reste encore. — Vous grinchez, mon cher. — Encore, s'ils s'étaient installés à Montrouge ou aux Buttes-Chaumont, on aurait un prétexte : nous connaissons si peu Paris, nous autres Parisiens. — Et quelle idée géniale, Paris par les chansonniers, le Bœdecker en chansons. — Ça c'est une idée. — A lancer dans un journal !

Mme DES IPNAUSES, *à de Morfels.* — C'est en Sicile que vous allez cet hiver ?

Mme BARINGHEL, *à des Veuleries.* — Un peu de cette grillade aux foies de canards; ça ne pèse pas, je vous l'affirme.

D'HÉLOÉ. — Ça rétablit même l'estomac ; vous n'en manquez pas !


Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

LES ABANDONS DE MME BARINGHEL

Au Marais, dans son nouvel hôtel. Petit salon en rotonde, l'air d'un puits, tant il est haut de plafond ; trois portes-fenêtres donnent sur le jardin reflétées dans trois hautes glaces, boiseries du temps peintes en bleu céladon, corniches or vert, où courent des branches de myrte, encadrant un plafond d'un rose atténué embrumé de vapeurs soufre.

Meubles en bois laqué vert pâle, tapisseries fond blanc dites de la savonnerie, où s'écrasent des guirlandes de pivoines et de chrysanthèmes énormes, modèle connu de Trianon.

Dans la cheminée, un grand feu de bois de pommier; rideaux de pékin rose pâle; devant les fenêtres, trois petits paravents de satin blanc brodés d'astragales et de guirlandes de lilas blanc et mauve, montures dorées.

Guéridons d'acajou orné de beaux cuivres avec galeries ajourées, groupes de biscuits de Sèvres, quelques Saxe, des éventails dans une table-vitrine, une gerbe énorme de chrysanthèmes verts dans un grand vase cendré de Lachenal, posé sur un socle de marbre rouge royal.

Assise sur une banquette Empire (un anachronisme), Mme Baringhel et quelques coussins.

Flic et Floc, les deux bulls favoris, gros tous les deux comme une poignée de mains, dorment, à ses pieds, dans une corbeille de jonc doré garnie de soie blanche; Flic est coiffé d'un béguin parce qu'il a sa névralgie.

Quelques livres voisinent sur une petite table en laque blanche peinte d'un semis d'œillets, à portée de Mme Baringhel; c'est le dernier livre de Loti, les *Déracinés* de Barrès, la *Canne de jaspe* de Henri de Régnier, et les *Roseaux pensants* du cher comte.... les *Roseaux* sont à peine coupés.

Mme Baringhel, en longue robe d'intérieur de brocart bleu ramagé de fougères d'argent, sur la tête une fanchon de malines, lit négligemment les *Poèmes*, de Gabriel de Lautrec; dehors, la détresse des quinconces couleur de rouille, des pelouses jaunies et du jardin délabré par l'automme; un jet d'eau jase dans une vasque.

Mme Baringhel, *lisant à demi-voix comme pour se bercer elle-même.* — « Watteau, c'est l'âme futile et charmante, guère plus vibrante, mais aussi finement émue que celle des arbres et du soir. Les personnages en manteau de soie, à marcher silencieux dans le crépuscule, sont parvenus aux contrées étranges où le cœur s'apaise et s'atténue ; un sentiment les effleure et passe, mais ce sentiment est exquis, la tristesse ne dure pas plus que la joie. » *(Feuilletant quelques pages.)* « Watteau, c'est le joueur de flûte dans le site sombre et vert... » Ce Watteau est bien

des choses à la fois ; le voilà maintenant joueur de flûte. Comme c'est bien un livre pour d'Héloé, ça ne veut rien dire et ça vous fait penser ; c'est un tas de tableaux qu'on a déjà vus. (*Reprenant sa lecture.*) « La flûte dit, en modes légers et moqueurs, les tristesses de quelqu'un qui n'y croit pas. Le décor est bien le même : les arbres immobiles qui forment le fond ne seront jamais balancés. On voit leurs têtes fuyantes reflétées, au clair des eaux, renversées, en la patrie des chimériques nuages qui courent sous terre et disparaissent à quelque rive de gazon. Les peupliers s'arrondissent en clairières pour une conversation, et pour que la troupe habituelle, vêtue de soies frivoles, puisse venir s'asseoir. Écoutez, on vient là-bas. » (*Prêtant l'oreille à un bruit de timbre.*) Quelqu'un.

Elle se regarde à la dérobée dans un miroir dissimulé entre les coussins, se passe rapidement sur les joues un chiffon de flanelle rose imprégnée de poudre, un peu de raisin sur les lèvres et prend une attitude encore plus alanguie.
Le valet de pied, puis Mme des Ipnauses.

Mme des Ipnauses. — Quelle enfilade d'appartements ! Je me croyais aux Archives. J'ai traversé combien de salons ?

Mme Baringhel. — Mais cinq, pas plus. Vous êtes entrés par la salle de billard, Jean ?

Le valet de pied. — Par la salle de billard, madame.

Mme des Ipnauses. — Ça a de l'allure, mais, moi, je mourrais d'ennui là-dedans. Ça ne va pas mieux?

Mme Baringhel. — Guère, je suis à la mort, je vais décéder, parole !

Mme des Ipnauses. — Oh ! non, plus de fausse joie : depuis dix ans que vous annoncez votre mort, exécutez-vous, ou n'en parlez plus. Vous n'avez pas changé de bourreau ? je vous assure que Dervairy n'y entend rien. On ne fait pas soigner une influenza par un chirurgien.

Mme Baringhel. — Mais ce n'est pas l'influenza, ma chère, ce sont des douleurs, mes affreuses douleurs. Je ne suis jamais sûre de rien avec elles ; je me crois guérie, je vais sortir. Au moment de monter en voiture, tout se déclanche, me voilà reprise, et le pis, c'est que ça voyage.

Mme des Ipnauses. — Eh bien, faites comme elles, voyagez, partez; vous qui avez toujours le pied levé, qu'est-ce qui vous retient à Paris ?

Mme Baringhel. — Mais ce fol automne ! Il pleut à verse dans le Midi ; ici, nous avons du soleil.

Mme des Ipnauses. — Du soleil, vous y mettez du vôtre.

Mme Baringhel. — Et puis j'aurais trop de regrets ; songez que je n'ai rien vu. Voilà plus de quinze jours que je n'ai mis le pied dehors.

Mme des Ipnauses. — Pauvre mignonne !

Mme Baringhel. — Ma dernière sortie ç'a été la première de *Tristan*.

Mme des Ipnauses. — C'est là que les premières douleurs vous ont prise. Aussi, quelle imprudence !

Tristan de Léonois, Tristan le Preux est mort !

Mme Baringhel. — N'abîmez donc pas Silvestre ; quand on a écrit la *Chanson des Heures*, le *Pays des Nymphes*...

Mme des Ipnauses. — Et la *Gloire du Souvenir*.

Mme Baringhel. — Oh ! ne soyez donc pas rosse !

Mme des Ipnauses. — Vous êtes malade, je ne vous connaissais pas cette indulgence, très malade même ; soignez-vous, ma chère. Comment supportez-vous d'Héloé dans cet état d'âme charitable !

Mme Baringhel. — D'Héloé ? Je ne l'ai pas vu depuis la Toussaint.

Mme des Ipnauses. — Comment, lui aussi ?

Mme Baringhel. — Oui, tout le monde m'abandonne; c'est un suiveur, il s'est mis au pas. Je suis bien malheureuse, chère amie.

Mme des Ipnauses. — Il n'est pas à Paris ?

Mme Baringhel. — Ah ! ça, non. Il doit être en Normandie, à moins qu'il ne soit à Chartres ou peut-être à Strasbourg. Il éprouvait le besoin de voir des cathédrales.

Mme des Ipnauses. — Des cathédr...?

Mme Baringhel. — Oui, à cause du roman de Huysmans. Il y a tant de snobisme au fond de d'Héloé. Le jour de la Toussaint, il a voulu entendre des cloches : il est parti pour Rouen, Saint-Ouen, la cathédrale, les ruines de Saint-Wandrille ont suivi, puis l'église de Caudebec, celle de Barfleur, tout un parcours archéologique : de là, Lisieux, Bayeux et Caen... Quelle misère! Nous voyez-vous, nous, pélerinant à Billancourt pour découvrir le corps de l'Arménienne décapitée de Barrès ?... Ah ! les gens qui orientent leur vie sur la boussole de la littérature !

Mme des Ipnauses. — Vous êtes dans vos mauvaises, je vois cela.

Mme Baringhel. — Le fait est que je m'ennuie à pleurer, ma chère.

Mme des Ipnauses. — La cadre ne vous suffit donc plus, et ce merveilleux hôtel à meubler ; savez-vous que cette pièce est délicieuse ! Lâcheur si vous voulez, mais ce d'Héloé est précieux, il a un goût ! et ce salon est peut-être ce que j'ai vu de mieux de tout votre hôtel.

Mme Baringhel. — Eh ! M. d'Héloé n'y est pour rien ; ce salon est de moi, ma chère, oui, de moi, de moi seule... et de Jansen.

Mme des Ipnauses. — De Jansen de la rue Royale ?

Mme Baringhel. — Vous l'avez dit, mais il faut savoir choisir, car rien n'est ancien ici. Le vieux

meuble, je le laisse à d'Héloé, ça l'amuse de brocanter, de courir les antiquaires ; Jansen m'a tout fait d'après le Garde-Meuble. Les boiseries, je les ai trouvées dans l'hôtel ; mais les tapisseries, les petits paravents (admirez cette étoffe), c'est du Grand Trianon, comme le guéridon. Tout cela, c'est Jansen qui me l'a fourni ; l'harmonie de la pièce, bleu céladon et vieux rose, c'est une idée à moi, mais la mise au point est de lui. Vous voyez qu'on peut se passer de M. d'Héloé et que le beau Jacques n'est pas si nécessaire.

Mme des Ipnauses. — Et vous le regrettez d'autant plus.

Mme Baringhel. — Naturellement. On ne regrette que le superflu.

Mme des Ipnauses. — Et la marquise, ça ne va pas, le ménage !

Mme Baringhel. — Mais si, seulement, Madame d'Héloé est Anglaise, elle est restée très indépendante et elle passe ses hivers au Caire : ils s'adorent, d'ailleurs : on aime toujours les absents.

Mme des Ipnauses. — Les absents, ce sont même là les seuls amants qu'on supporte. Ah ! le déchirement des adieux et la joie inondante des retours !

Mme Baringhel. — Inondante ! Vous en connaissez ? l'espèce s'en fait rare. *(On entend sonner le timbre d'entrée.)* Ah ! voilà ma ména-

gerie de cinq heures et les lampes qu'on apporte.

Entrent deux valets de chambre porteurs de lampes à grands abat-jour de vélin ornés d'estampes de Debucourt. Une ombre à peine visible, du dehors, a fermé les persiennes. Un des valets tire les rideaux de pékin fleur de pêcher, puis ils sortent.

Mme des Ipnauses. — Votre ménagerie ! Je vous croyais dans l'abandon ?

Mme Baringhel. — Oh ! ils comptent si peu, tout le Chicago de la rue de la Trémoïlle, toute la petite classe de la plaine Monceau, et notre conversation, qui devenait si intéressante !... Ça, c'est la vie...

Entrent, avec un gazouillis de volière, Suzanne d'Héfleuron, Chasteley, miss Nelson, Mme de Santander, lady Grafford, Dolorès Mayréna, les deux petites Vrismicouic et lord Algernon Hotheley.

Mme des Ipnauses. — Mais c'est tout le thé de la rue Royale !

Mme Baringhel, *se soulevant.* — Je vous l'avais dit !

Tout ce monde à la fois: « Comment va, chère ? — Mais elle a une mine superbe ! — Toujours mourante ? — On en mangerait. — Si jé étais onne dgentleman, moa, jé sérais votre courtisain. — Oh ! milady ! — Ne vous gênez pas ! — Et

d'Héloé, avez-vous de ses nouvelles ? — Alors, ses douleurs vont mieux ?

Mme Baringhel. — Un peu de thé, n'est-ce pas, ou du Porto, ou du sherry, ce que vous voudrez, demandez à Jean.

Les aparté se forment dans la conversation générale.

— Alors, ce spectacle du Nouveau-Cirque ? — Les chevaux plongeurs, deux cow-boys dans une cuvette ; quand on a vu Buffalo... — Et les *Petites Folles* ? — Oui, Marcelle Lender, jolie, mais pas dans son cadre, elle manque aux Variétés.

Deux hommes. — Les Variétés, à propos, vous savez, crevant, les coulisses, ah ! nous pouvons nous fouiller. — Elles n'en mouraient pas toutes, mais toutes étaient frappées. (*Fredonnant.*) Les femmes, les femmes, il n'y a que ça, tant que la terre tournera, tant que Samuel gouvernera.

Groupe de jeunes femmes. — Et Oscar, avez-vous des nouvelles d'Oscar ? — Oui, mon frère l'a vu cet été à Naples ; il est installé avec lord Douglas dans une villa de Pausilippe ; ils s'occupent de photographies. — Oh ! moa, j'adore les instantanais.

Pierre de Morfels. — Réussissez-vous bien es développements, miss ?

Mme des Ipnauses, *à Mme Baringhel.* — Mais c'est une chronique des mauvaises mœurs que vos cinq heures, ma chère !

Mme Baringhel. — Naturellement, tout Londres est chez moi.

Les conversations continuent, lambeaux de phrases.

— Et Lavallière ? — Avez-vous vu le groom mauve de la *Muse de Montmartre* ? — Il y a mieux, Ginette et Manon. — Qui ça, Manon et Ginette ? — Deux figurantes de l'Olympia ; on va remonter *Rêve de Noël* pour elles, deux perles, deux Liane, deux amours. — Cette pôvre demoiselle Demay, elle ne fait aucun effet aux Variétés. — Jolie pourtant, oh ! moa, j'aime Gallois. — Un peu opéra comique, elle pontifie, la belle Germaine ; et puis le *Requiem* de Meilhac, moi, ça me jette un froid. — Aoh ! une ôtre très jolie femme, très excitante, très apéritive, comment vous dites ? c'est une actrice que j'ai vue à l'Odéonne, un travesti dans le Chérubinne, aoh ! oune véritable amour, une Lucy Gréard. — Non, Lucy Gérard. — Aoh ! yes, Lucy Gérard, very lovely, oune very nice boy, aoh ! je voudrais faire la connaissance avec.

Pierre de Morfels, à *Chasteley*. — Elles ne sont pas Russes, pourtant, pour vouloir ainsi cimenter l'alliance.

Chasteley. — Non, mais elles sont dans le train : c'est Londres qui marche.

Mme BARINGHEL A CARTHAGE

Dans la plaine de Tunis, sur l'emplacement même de Carthage, à quelques mètres de la cathédrale des Pères-Blancs, Mme Baringhel, lord et lady Quray, lord Edouard Fingal, la marquise de Spolete et d'Héloé. Il pleut à verse, tout ce monde est engoncé dans des caoutchoucs, enveloppé de plaids et chaussé de snowboots; on ne distingue absolument rien, si ce n'est quelques vergues et quelques mâts formant hachures dans la direction de la Goulette; le Zaghouan, le Bou-Kornin, toutes les montagnes célèbres ont disparu dans la Brume, c'est un spectacle de désolation.

Lord et lady de Quray de passage à Tunis qu'ils visitent en se rendant à Sofia; lord Algernon vient d'y être nommé consul et fait son tour de Méditerranée avant de se rendre à son poste où il entre en fonctions dans les premiers jours de mars; l'homme, géant, très blond, haut en couleur, très effacé et très correct, la femme très grande, trop grande presque, mais très belle, de la beauté classique d'une Junon, une des professionnelles beautés citées pendant dix ans à Londres; lady de Quray a bien trente-cinq ans.

Lord Edouard Fingal, dix-huit ans, beau comme un dieu grec, des cheveux d'un noir de jais, bouclant naturellement, avec des yeux gris vert dans un visage de médaille syracusaine; produit évident d'un vigoureux croisement de races, d'origine irlandaise pourtant; fait loucher les Arabes et la marquise de Spolete.

La marquise de Spolete, Sicilienne, vingt-huit ans, en paraît quarante; petite, mince, sèche, mélange déconcevant de langueur et d'imprévue vivacité, tête étroite et longue au menton accusé, éclairée par de splendides yeux pâles, des yeux d'un bleu comme mourant de désir; rejoint le marquis de Spolete, acquéreur d'immenses terrains entre Nabeul et Enfidaville; évidemment ruiné vient se refaire en Tunisie.

Mme Baringhel, plus nerveuse et surexcitée que jamais, un peu fanée par la traversée, un peu hâlée surtout, mais toujours jolie.

D'Héloé, casquette russe en velours gris côtelé, immense caoutchouc mastic, plaid vert myrte et vert olive, plus anglais encore que lord Edouard Fingal, mais beaucoup moins beau.

Tous ces seigneurs braquent en vain jumelles et parapluies sous l'averse qui redouble.

Mme Baringhel. — Qu'est-ce que nous sommes venus faire ici?

D'Héloé. — Je me le demande.

Marquise de Spolete. — Mais admirer des ruines, chère amie, songez, l'antique Carthage, la rivale de Rome, ce sol est plein de souvenirs, et tout le passé qu'il évoque!

Mme Baringhel. — Les souvenirs! Je ne suis

pas encore à l'âge des souvenirs; puis, dans cet ordre d'idées, il n'y a que les miens qui m'intéressent. (*A d'Héloé.*) Elle commence à m'agacer moi, la Sicilienne, elle parle comme un guide Conty, pas même un Bœdecker; nous a-t-elle assez ennuyés, en voiture, avec son histoire de Caton d'Utique... Utique, rivale de Carthage !

D'Héloé. — Carthage, rivale de Rome !

Mme Baringhel. — Rome, rivale d'Utique ! ça se décline, c'est une femme pour musées, nous avions bien besoin de nous en embarrasser ! Avoir échappé aux courtiers-vautours pour tomber sur ce vieux cicerone.

D'Héloé. — Vieux ! vous êtes dure.

Mme Baringhel. — Avec ce teint de citron séché, vous avez des indulgences.

D'Héloé. — Que voulez-vous ? en voyage...

Mme Baringhel. — D'autant plus qu'elle en sait beaucoup trop pour une femme de notre monde, et c'est d'un mauvais goût, cet étalage de connaissances.

D'Héloé. — Ça vous humilie, hein ?

Mme Baringhel. — Son érudition d'institutrice, moi ? Vous êtes fou, mais écoutez-la parler; on n'est jamais assez difficile sur ses relations d'hôtel, quand cette femme-là serait une espionne.

La marquise de Spolete à lord et à lady de Quray, attentifs. — Le petit village, là-haut, ces koubas et ces villas arabes ?

LORD DE QURAY. — Oh ! yes, Bou-Saïd.

MARQUISE DE SPOLETE. — C'était la ville haute, celle où s'étageaient les immenses terrasses des palais de Carthage, l'emplacement même du quartier des riches, l'endroit où Flaubert, dans son beau roman de *Salammbô*...

D'HÉLOÉ. — Ça y est.

MARQUISE DE SPOLETE. — A fait rêver, les soirs de lune, l'ardente virginité de la fille d'Hamilcar.

Mme BARINGHEL. — Et lady de Quray ne bronche pas.

D'HÉLOÉ. — La phrase est dans le guide, c'est une vieille connaissance.

MARQUISE DE SPOLETE. — Vous vous rappelez la belle description du lever de soleil sur Carthage, dans le roman : la mer moirée et laquée d'argent avec le profil des montagnes du golfe et les chevaux consacrés au soleil, hennissant vers l'aurore et frappant de leurs sabots dorés le parapet du temple.

Mme BARINGHEL. — Elle sait le roman par cœur.

MARQUISE DE SPOLETE. — Vous avez vu les citernes? toutes les données scientifiques portent à croire que le temple de Moloch s'élevait tout auprès.

Mme BARINGHEL. — Moloch fécondateur, elle va leur montrer le temple de la déesse, maintenant.

D'HÉLOÉ. — Voyons, ne vous agitez pas.

Mme BARINGHEL. — Le malheur est que le jeune

Fingal reste insensible à toutes les avances. En voilà un, je crois, auquel la dame ne serait pas fâchée de dire : « Moloch, tu me brûles », mais *Love's labour lost*, très shakespearien, le jeune lord ! Il se méfie de la Sicile.

D'Héloé. — Taisez-vous, elle va vous entendre.

Marquise de Spolete. — Et quelle disgrâce que cette pluie ! Si la chance avait voulu que vous vinssiez ici quinze jours plus tôt, vous auriez vu, mais à croire pouvoir les toucher avec la main, le Bou-Kornin et le Zaghouan. La lumière de ce pays est si merveilleuse, vous vous rappelez, le Zaghouan, la montagne des sources, dont le célèbre aqueduc de Spendius et de Mathô apportait les eaux à Carthage.

Lady de Quray. — Mathô, aho, oui, je me rappelle ; c'était M. Sellier qui avait créé le rôle dans la *Salammbô*, de Reyer ; il était très bien, ce garçon-là, et la Caron donc, dans la *Salammbô*, divine.

Lord de Quray. — Divine, en effet. Moâ, je adore ses longs bras. Les longs bras, cela est très chaste.

Mme Baringhel. — Ecrivez donc des chefs-d'œuvre. (*Du ton d'un enfant qui récite une leçon.*) Vous oubliez le Bou-Kornin, ma chère, la montagne en croissant, tant chantée par Flaubert, la fameuse montagne de plomb où l'auteur a placé le défilé de la Hache. Sans ce brouillard, vous la verriez, la gorge où l'armée des mercenaires

pressentit sa destinée tragique devant les lions crucifiés des deux côtés de la route ! Voyons, un petit effort de mémoire, chère amie, et dites-nous la belle page du crucifiement des lions. Cette Carthage ! Nous ne nous souvenons que de celle de Salammbô, d'Hamilcar et d'Hannon : mais il y a celle des Scipion, de Massinissa et, plus tard, de Marius, les deux ruines se pleurant ensemble. Mais qui parle jamais de celle-là ! Quel pneumatique, qu'une œuvre de génie ! *Salammbô* a fait le vide dans l'histoire, car il y a eu une Carthage romaine et même une Carthage chrétienne dont on ne souffle mot, celle de saint Augustin, d'Apulée et de Tertullien, le Nice et le Monte-Carlo des sénateurs et des chevaliers de la décadence ; car ils allaient, eux aussi, prendre leurs quartiers d'hiver dans de meilleurs climats : « Viens dans une autre patrie ! » Et il ne pleuvait pas alors, à Carthage ! Quand on pense que tous les sièges de cette ville-là ont été des odyssées de la Soif ; Carthage, la ville sans eau ! Qu'est-ce qui s'en douterait ? voilà dix jours que nous sommes à Tunis, et que la pluie ne cesse pas ! Dire que les mercenaires faillirent la réduire en coupant l'aqueduc, et que les Romains, pour s'en emparer, durent l'envelopper d'un mur d'enceinte ! Que les temps sont changés ! Voyez-vous ces ondées au troisième chapitre de Flaubert ! Plus de Grec Spendius et de rusés stratagèmes ; Mathô ne s'introduit plus dans la con-

duite d'eau, et Carthage en deuil n'a plus à sacrifier ses enfants à Moloch. Voilà tous les effets du roman coupés : petite pluie abat grand vent. (*Bas à d'Héloé.*) Vous voyez qu'on sait ses auteurs; lui ai-je assez coupé ses effets, à la marquise ?

Lord Edouard Fingal, *qui n'a pas cessé de prendre des notes.* — D'où savez-vous toutes ces choses, madame ?

Mme Baringhel. — Mais dans mon guide, tout simplement; je vous l'indiquerai.

D'Héloé. — Vous êtes cruelle !

Mme Baringhel. — Oui, l'ennui me rend assez féroce (*à haute voix*); et, maintenant, vous ne trouvez pas que nous sommes assez mouillés ? Très imposants, tous ces souvenirs, mais, comme paysage, ça vaut la plaine d'Argenteuil. Moi, je rentre à l'hôtel; assez grelotté sous la pluie.

Lady de Quray. — Ah! mais, n'y a-t-il pas à visiter l'église ?

Marquise de Spolete. — La cathédrale, vous voulez dire ?

Lady de Quray. — Oui, la cathédrale est un musée très curieux, est-il vrai ?

Mme Baringhel. — La collection des pieds et des mains des soi-disant statues célèbres, tout le résidu des familles; bien du plaisir, je la connais, la cathédrale de Carthage et le petit couplet sur Mgr Lavigerie. (*Reprenant son ton de petite fille.*) Le cardinal Lavigerie, un nom qu'on re-

trouve partout en Algérie et en Tunisie, le grrrand cardinal, vénéré des Arabes, qui le considèrent comme un marabout, regretté des Français dont il avait assuré, ici, la prépondérance par sa haute intelligence politique et religieuse et sa profonde compréhension du caractère indigène, un point, c'est tout. Je laisse à la marquise de Spolete le soin de vous en faire les honneurs, elle possède le pays mieux que moi, et, en sa qualité d'Italienne, vous dira en détail toute l'histoire de la colonisation française; je suis un peu lasse, vous permettez que j'aille vous attendre à l'auberge, je ferai atteler; mais vous me laissez M. d'Héloé n'est-ce pas?

Ces dames, en chœur. — Comment, chère, fatiguée! — Êtes-vous assez couverte, voulez-vous mon plaid? Serez-vous bien dans cette auberge? — Merci, merci, ne vous préoccupez pas de moi.

Dix minutes après, dans la salle de l'hôtel de Carthage, Mme Baringhel et d'Héloé, assis en tête à tête devant des punchs tunisiens (lisez grog très étendu d'eau); la pluie tombe encore avec plus de violence.

D'Héloé, *après un long silence.* — Et dire qu'il y a trois ans nous cueillions ici des asphodèles et du trèfle incarnat de Tripoli que nous envoyions le lendemain par le courrier de France aux amis restés à Paris!

Mme Baringhel. — Et sous le plus beau ciel du monde! Quelle mélancolie! C'était au début de nos hostilités, comme vous me connaissiez peu encore, cher ami. Vous me faisiez la cour, oh! ne vous défendez pas, vous ne me jugiez ni plus mal ni mieux que les autres... « Cette petite femme-là doit marcher », vous étiez-vous dit, parce que bien chaussée et de jolis dessous.

D'Héloé. — Ah! si l'on peut dire!

Mme Baringhel. — Mais voilà, je ne marche pas, et sur un flirt inutile, nous avons bâti une amitié sérieuse... Il est vrai que depuis vous avez tant marché, vous, pour votre compte...

D'Héloé. — Mais, chère amie, je ne vous permets pas...

Mme Baringhel. — Allons donc, vous n'allez pas me faire croire que vous êtes du Cercle des pieds nickelés. Qu'êtes-vous venu faire en Tunisie?

D'Héloé. — Mais des documents pour mon livre.

Mme Baringhel. — Ah! oui, le fameux livre : *Figues de Barbarie*... J'aimerais mieux, moi, *Odeurs de Tunis*, car elle odore assez au milieu de ses lacs, la marécageuse ville des beys, et c'est pour documenter ce livre que depuis dix jours, dix fois vingt-quatre heures, nous moisissons ici; vous me plantez là tous les soirs pour courir les cafés et les bains maures.

D'Héloé. — D'abord, le soir, les bains maures

sont fermés à Tunis; et puis, je ne puis pourtant vous mener dans les mauvais lieux.

Mme Baringhel. — Vous m'y traîniez bien pendant votre dernier voyage... Ah! je comprends, c'était un cadre à votre flirt, vous escomptiez le trouble et la suggestion des spectacles, vous me meniez là comme un voyeur.

D'Héloé. — Vous me prêtez des sentiments...

Mme Baringhel. — Bien naturels, oh! je connais les hommes, moins que vous, certainement, mais assez pour les mépriser à leur juste valeur, et la pluie redouble... Dire qu'à Paris on donnait hier la *Ville morte* et avant-hier le *Nouveau Jeu* de Lavedan.

D'Héloé. — Oui, mais il y a aussi l'influenza, l'affaire Dreyfus, l'incident Zola et les lettres infectieuses.

Mme Baringhel. — Oui, c'est vrai, nous avons échappé aux lettres anonymes qui le premier janvier ont inondé Paris ; vous soupçonnez qui ?

D'Héloé. — Mais le post-scriptum de Chasteley ne laisse aucun doute. *Il pleut de la m.....*, a-t-il écrit, ça ne peut venir que de Bob ou de Gavrochetinette.

Mme Baringhel. — Odeurs de Tunis, odeurs de Paris; j'aurais aimé pourtant entendre la prose d'Annunzio.

D'Héloé. — La Sicilienne ne vous suffit donc pas ?

Mme Baringhel. — Rien ne me suffit, mon

ami; les choses me manquent ou bien m'excèdent. Mais que peuvent-ils bien faire dans ce musée? Pourvu qu'on n'y ait pas retenu lady de Quray; ils auraient au moins une statue intacte, ah! bon, les voici qui sortent.

C'est Junon tout entière à son socle attachée.

Quelle majesté! Ça m'ennuierait, moi, une femme si grande, c'est tout un monde à parcourir; mais lord Fingal est vraiment beau, c'est le dieu même de la jeunesse; mais d'où sort-il? A-t-il de la fortune? Pourquoi voyage-t-il? Pour son agrément ou celui des autres?

D'Héloé. — Mais vous devenez pernicieuse...

Mme Baringhel. — Oh! ces Anglais, tout est possible avec eux, et puis, un homme si beau... Enfin, que fait-il dans ce ménage, pupille de monsieur ou amant de madame? Moi, il me fait l'effet de Dorian Grey.

D'Héloé. — Et vous osez dire que vous êtes réfractaire à Tunis!

COMMENT ELLES VOYAGENT

LE 15 FÉVRIER DE MME BARINGHEL

Neuf heures et demie du soir, à Sousse, dans les terrains vagues qui avoisinent la gare; ténèbres et flaques de boue. Mme Baringhel et d'Héloé, très makintosh, errent à tâtons, sous la pluie; une charrette poussée par un nègre les suit, leurs bagages sont empilés dessus; derrière la charrette, Harry, le valet de chambre de d'Héloé, et Maria, la femme de chambre de Mme Baringhel. Au loin, derrière les remparts, le tohubohu de fifres et de derboukas du Rhamadan; un garçon de cuisine de l'hôtel du Sahel précède la lamentable caravane.

— Je suis trempée jusqu'aux genoux; vous en avez eu, une lumineuse idée, de prendre cette diligence. — Mais vous craignez la mer, chère amie. — Je crains encore plus la boue. Comment, votre ville n'est pas plus éclairée? — Le gaz, il est promis pour l'année prochaine; il y a du pétrole dans la ville arabe. — Tout pour les

Arabes, et ce tapage ! je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, et comment allons-nous passer celle-ci? — Mais très bien, vous verrez ; en coupé, on dort toujours, et puis, ce n'est pas banal, en l'an 1898, un nuit passée en diligence. — Bon ! encore une flaque d'eau, je prends la mort dans ce marécage ; est-ce encore loin ? — Tout près, madame, après le cimetière, quand nous serons sortis. — Comment, nous sommes dans un cimetière, mais c'est fou à vous, d'Héloé, dans un cimetière arabe, à minuit. — Je vous ferai observer, chère amie, que le courrier part à dix heures et qu'il est juste neuf heures et demie. (*Silence ; tout à coup, des hurlements lugubres.*) — Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que cela ? — Aie pas peur, madame, c'est les chiens des Arabes ; ils promènent toute la nuit en liberté sur les terrasses, parce que l'Arabe, il est très voleur. — Très voleur, Maria, ayez l'œil aux bagages ; alors, l'endroit n'est pas sûr ? — Pas sûr du tout, madame ; ici, l'Arabe, il assomme avec sa matraque ; mauvais pour les roumis à dix heures du soir. — Vous entendez, mon cher, un vrai coupe-gorge. Ah ! vous êtes bien coupable ; où sommes-nous, mon ami ? — Mais à la gare, ne pleurez plus ! Sauvés, mon Dieu, sauvés !

C'est devant un petit jardinet une baraque de planches, bureau sommaire et plus sommaire salle d'attente, où deux Arabes en guenilles pèsent des malles et des colis divers ; public de

Maltais bottés jusqu'au ventre et d'indigènes encapuchonnés. Sous la pluie, haute comme deux étages, une fantômale diligence pas encore attelée. Elle a bien cinquante ans d'usage, des ferrailles pendent de dessous sa caisse jaunâtre comme des entrailles crevées; une bande d'Arabes entourent immédiatement les arrivants, s'emparent, avec des cris, de leurs bagages. Mme Baringhel est atterrée.

— Mais c'est le Courrier de Lyon, nous allons monter là-dedans ? — Sans doute. — Vous voulez nous faire assassiner. — *D'Héloé aux Arabes :* — Barra, barra, baleck, gare les coups de canne, allons, chassez-moi ces vermines. (*Des Maltais interviennent et arrachent les bagages des mains des indigènes; d'Héloé les fait peser et enregistrer. Mme Baringhel, à sa femme de chambre :*) — Ma pauvre Maria, où sommes-nous ? — Le fait est que nous sommes loin, madame. — Ah ! que ne t'ai-je écoutée, ah !... D'Héloé, vous m'assurez qu'il n'y a pas de danger. — Mais aucun ; d'ailleurs, les conducteurs sont armés. — Comment, ce sont ces gens-là qui vont nous conduire, ces faces de bandits. — Allons donc, l'un est Basque et l'autre Maltais, je me suis déjà informé. — Et ils sont armés ? — Jusques aux dents ; chacun a deux revolvers. — Mais, alors, c'est très dangereux. — Non, mais en somme, c'est le courrier. — Vous êtes gai. — Mais on ne l'a encore jamais attaquée, cette diligence. Pourquoi voulez-vous que... — Il y a commencement à tout.

— Naturellement, tout arrive : je crois qu'il est temps de nous embarquer. — Mon Dieu, mon Dieu, et nous arriverons à quelle heure, demain, à Sfax ? — Midi, madame. — Alors, ça fait ? — Quatorze heures, peut-être quinze, madame, car les routes sont défoncées. — Alors, nous pouvons verser ? — Mais non, mais non, il y a cinq chevaux ; allons, montez. — Et verrons-nous au moins les arènes d'El-Djem ? — Oui, nous y passerons à six heures du matin, je me suis informé ; voyons, ça ne vous console pas de voir en pleine brousse un cirque romain plus beau que le Colisée ? — Oh ! toute une nuit en diligence pour voir des arènes ruinées, comme j'ai eu tort de vous écouter : bonsoir, Maria.

Mme Baringhel se décide à monter. Dans le coupé, d'Héloé et Mme Baringhel.

— Êtes-vous bien, avez-vous les couvertures ? — Oui, pas mal, arrangez-moi seulement l'oreiller ; vous avez mon flacon, non pas celui de sel anglais, l'autre ; merci. Ah ! voulez-vous m'envelopper les pieds avec la fourrure ? — Vous devriez vous déchausser. — Comment, vous permettez ? — Certainement ; voulez-vous que je vous aide ? — Ah ! quand vous voulez, vous savez tout faire. — Je vous avais bien dit que vous seriez à merveille ; avouez que c'est gentil tout plein, ce voyage en coupé ; il me semble que je vous enlève. — Un voyage de noces ; mai nous

ne partons pas. Qu'est-ce qu'ils attendent? — Mais on arrime les bagages et les Arabes s'installent sous la bâche. — En effet, mais ils vont nous tomber sur la tête; quel fracas, j'ai les oreilles cassées. — Un peu de patience. — Comme ils piétinent là-dessus, combien sont-ils sur notre tête? — Mais trois indigènes, les deux conducteurs, ça fait cinq. Ah! on hisse la vieille femme. — Quelle vieille femme? — Mais la vieille Fathma, ce paquet d'étoffe tout à l'heure accroupi à l'entrée du bureau, le vieux ménage indigène qui réclamait tant pour un soldi. Dieu! que c'est pénible! regardez-la monter. Un, deux, bon! Elle perd une babouche, ah! elle la rattrappe, mais manque le marchepied; enfin, c'est fait, et sans poulie. — Ça fait sept alors, là-haut sur notre tête, et tout ce monde-là est plein de puces, n'est-ce pas? — Oui, mais elles ne traverseront pas les planches : allons, nous partons; riez un peu, soyez gaie :

La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Et tous pays;
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent,
Les voilà partis.

Mme Baringhel, *avec soupir*. — C'est beau, la jeunesse.

Dix minutes de trot; tout à coup, brusque arrêt : la diligence est entourée d'une nuée de fantômes en burnous. Un des conducteurs dégringole du siège et s'évanouit dans la nuit. Cris, tumulte; on est au pied des remparts de Sousse, auprès d'une tour éventrée; la mer striée d'écume mugit, l'endroit est assez sinistre.

— Ah Jésus Maria! on arrête la diligence. — Mais non, on apporte les dépêches et le courrier; voyez, on hisse les sacs. — Jamais nous n'arriverons vivants; moi, mon cher, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. — Quelle imaginative vous faites! vous auriez été un romancier de génie, c'est une carrière manquée. — Raillez, goguenardez, on pourrait trembler à moins : le décor est lugubre. — Mais nous sommes aux portes, attendez au moins que nous soyons en pleine campagne; là, vous pourrez vous suggestionner; bon! un arabe qui tombe! — Non, du haut de la diligence? — Presque, l'imbécile a voulu sauter. — Et? — Il ne peut se relever; en voilà un autre qui lui tire la jambe : voyez ce pied nu d'Arabe, cette jambe de coq, ce tibia de momie! S'il n'a pas la cuisse cassée! — Et personne ne l'aide, ce pauvre homme! aidez-le, descendez, d'Héloé; conducteur! descendez. (*Mme Baringhel, très émue, frappe aux vitres.*) — Bah! un Arabe, ça ne compte pas: pouvait pas demeurer tranquille? qu'il se débrouille, peut bien crever là, c'te charogne,

des bicots, y en a toujours assez. — D'Héloé, cet homme est indigne et vous aussi, j'ai le cœur soulevé. — Le fatalisme oriental, ma chère amie, nous sommes dans l'Islam ; d'ailleurs, voilà notre homme remonté, ç'a été dur, mais ça y est ; nous partons, conducteur? — Oui, monsieur. — Maintenant, chère amie, il faudrait s'arranger pour dormir ; bonne nuit, et jusqu'à El-Djem, huit heures sont bien vite passées.

Deux heures après, en pleine brousse, dans une plaine, oh! combien morne plaine.

— D'Héloé, d'Héloé? (*D'Héloé se réveille en sursaut.*) — Qu'est-ce encore? — Cette fois, nous le sommes, mon ami, on dételle les chevaux, la diligence est bel et bien arrêtée. Ah! qu'allons-nous devenir? — Mais c'est le relais, chère amie : il y en a quatre d'ici El-Djem et trois d'El-Djem à Sfax; il va falloir nous y habituer! celui-ci est le premier. — Quatre alertes comme ça, en pleine nuit, me voilà fraîche! Je ne pourrai fermer l'œil. Oh! ce voyage en diligence, quelle infernale idée. — Moins infernale que vous, je vous assure ; vous avez le diable en vous déchaîné. On repart... Bonsoir! Bonne nuit! Il faut dormir. — D'Héloé, vous devenez grossier. — Mais oui, mais oui... Bonne nuit! Bonsoir! (*D'Héloé s'enveloppe dans ses couvertures; il s'endort.*)

Une heure après.

— D'Héloé, monsieur d'Héloé ? — D'Héloé, *bâillant :* Qu'est-ce encore ? — Voyons, secouez-vous, j'en ai assez moi, de vous regarder dormir. — D'Héloé, *résigné :* Qu'y a-t-il ? — Vous avez manqué un spectacle féerique, mon cher, nous venons de traverser une forêt d'amandiers. — Pas possible ! c'était joli ? — Si c'était joli ! ils étaient en fleurs, jugez, le clair de lune là-dessus... un décor en filigrane, un rêve argenté. — Alors, vous êtes contente ? — Très contente. — Eh bien, remerciez-moi et laissez-moi reprendre mon somme ; je tombe de fatigue, moi. — D'Héloé, d'Héloé ! (*Mais M. d'Héloé ne veut rien entendre ; il s'endort.*)

Deux heures après.

— D'Héloé, mon ami. — Bon, voilà. — Dites-moi, cela me travaille depuis Tunis et je ne fais qu'y songer. — Vous dites ? — Oui, que pensez-vous de la situation du jeune Fingal dans le ménage de Quray ; c'est l'amant de Madame, n'est-ce pas ? — Dame, je ne le vois pas de Monsieur, à moins qu'il ne soit l'amant de personne ; ces choses-là se sont vues. — C'est bien improbable ; n'empêche qu'ils nous ont lâchés. — Vous étiez si aimable pour eux. — Moi, les Anglais m'énervent, et vous ? — Quelquefois ; moins que les Français, pourtant. — Est-ce vrai que dans les bains maures, quand on veut courir des... dan-

gers... — Vous dites? — Oui, quand on veut... vous me comprenez, il suffit de parler anglais? — Anglais? — Et alors, immédiatement toutes les audaces... — C'est pour cela que vous m'avez éveillé? vous ne manquez pas d'estomac; bonsoir.

Six heures du matin, dans la plaine d'El-Djem; la masse énorme des arènes se profile en noir sur un ciel rose pâle, lavé par la pluie; des nuées d'un or blême, plates et longues, tels de fantastiques et gigantesques lézards, s'étalent à l'horizon, qui, d'abord rose, tourne du bleu turquoise au zénith.

— D'Héloé, d'Héloé, El-Djem! nous sommes à El-Djem! — Ah! et c'est bien? — Regardez, c'est splendide! — En effet, mâtin, quelle allure, ça n'est pas dans une musette, ce décor antique. Ces Romains, quelle civilisation! Dire que ça a deux mille ans, ces ruines, et c'est encore debout, ça a à peine bougé. — Fermez le vasistas, mon cher, il fait un froid de canard; en effet ça fait rêver. — On voit encore les *cella* pour les belluaires. — Ah! non, de grâce, pas d'érudition, les mosaïques de Sousse m'ont assez embêtée. — Vous avez la bouche amère au réveil, belle amie. — Au réveil, parlez pour vous : vous n'avez pas cessé de ronfler. — Vous ne descendez pas faire un tour dans ces ruines? Nous avons le temps, on relaie ici vingt minutes. — Me désempêtrer de ces couvertures, moi, bouger? Des-

cendre dans cette boue ! plus souvent. Allez, vous, allez, vous me raconterez... (*D'Héloé descend, Mme Baringhel, tapant contre la cloison du coupé.*) — Maria, avez-vous dormi? — Assez bien, madame, merci, et Madame, comment a-t-elle passé la nuit? — Oh ! une nuit atroce, ma pauvre Maria; je suis mourante, je vais décéder. — Madame a besoin de moi? je descends. — Non, ne bougez pas, vous prendriez froid, ma pauvre Maria; au prochain relais, vous nous apporterez le déjeuner. (*A d'Héloé, qui remonte dans le coupé.*) Eh bien? — C'est très beau, très imposant. Ah ! nous sommes peu de chose à travers l'espace et la durée. Dire qu'une ville immense avec ses places, ses bains, ses temples et ses arcs de triomphe, toute une civilisation raffinée, tout un peuple a vécu, a remué là des idées, des ambitions et des actes, et qu'il n'en reste rien, rien que des gourbis arabes au pied d'une ruine dans le désert. — Vous n'allez pas me faire un cours de philosophie, hein? Vous avez le réveil triste, mon petit d'Héloé. (*Silence de d'Héloé.*) Et vous n'allez plus dormir, j'espère; allons, soyez brillant, et racontez-moi les journaux d'hier ; que se passe-t-il à la cour d'assises... mais résumez, mon cher, résumez...

Et la diligence de Sfax, au trot de ses cinq chevaux, repart à travers la brousse hérissée de cactus et d'alfa d'un vert glauque.

Mme BARINGHEL CHEZ LES TEURS

Je fus prise par un corsaire
Et fus vendue au grand Seigneur
Mais je lui tins toujours rigueur
Et tirai mon honneur d'affaire.
(Lettres à Emilie de Dumouslier.)

A Madame la comtesse des Ipnauses,
rue du Cirque, Paris.

Ce 28 février 98.

A Tripoli, nous sommes à Tripoli, ma chère, et j'en suis déjà revenue. Quelle désillusion! D'ailleurs, tout ce voyage dans le Sud tunisien est la duperie la plus affreuse; d'Héloé m'a mystifiée et jamais je ne lui pardonnerai de m'avoir traînée ici, dans la boue et sous la pluie, à des sept cents lieues de Paris, le soir de la première de *Catherine* ou de *Paméla, marchande de frivolités.*

Paméla ! Il me semble que j'aurais adoré cette pièce; mais qu'est-ce que Réjane va faire de son ventre dans les robes fourreau du Directoire ? Elle bedonnait déjà pas mal en décembre, dans la reprise de *Saphô*, et, depuis, cela a dû croître et embellir... Mais nous sommes loin de Tripoli.

Tripoli, c'est encore une invention de poète, une machine de théâtre, car, sans la *Princesse lointaine*, les vers de Rostand et les costumes de Sarah, je n'y serais jamais venue; ah ! cette Sarah est bien coupable... Avez-vous vu d'Annunzio ? Voilà ce que Suzanne d'Héfleuron m'en écrit : elle a dîné tout près de lui, chez cette grosse Aufrelon de Berville, car il a bien fallu que notre couveuse artificielle découvrît notre galantuomo à la veille du grand succès que d'Héloé, d'avance, prédit devoir être un four; mais revenons à Suzanne. Voici ce qu'elle m'écrit de l'*Enfant de volupté :* « *Il est mal, mal, fausse élégance, gestes étriqués, tout petit, un calicot ! mais il paraît que je n'y entends rien et qu'il dégage le même charme que Pranzini, disent ceux ou celles qui prétendent s'y connaître.* » Dire que j'aurai manqué cet homme au charme mystérieux ! mais je manque tout cette année, même cette lettre qui doit être d'un décousu... mais j'ai la tête rompue par le vacarme effroyable que l'on fait ici toute la nuit : c'est un sabbat, c'est Rhamadan, et, sous pré-

texte qu'ils jeûnent toute la journée, oui, toute la journée sans boire, sans fumer, sans manger et le reste (que deviendrait ici ce pauvre Chasteley qui, paraît-il ne s'anime qu'après le déjeuner avec la digestion entre deux et quatre heures, comme feu Meilhac?) oui, sous ce prétexte, ils se gavent dès cinq heures du soir de nourritures immondes en tapant sur des derboukas, des peaux d'onagres et des tambours de bronze, un badaboum à faire danser Polaire, une vraie musique de nègres. car Tripoli est avant tout la ville des noirs. Jamais je n'en ai tant vu, on en a mis partout.

C'est ici que Toché aurait dû vivre, le pauvre! J'en ai un comme femme de chambre; c'est un autre qui nous cuisine les terribles olla podridas qui nous sustentent; notre hôtel, l'hôtel Minerva! (quelle auberge!) est rempli de ces bois d'ébène; ils courent, jambes nues, drapés dans des foutas, le long des balustrades du petit patio qui est assez joli, cela je l'avoue, mais malgré leurs grosses faces camuses et leurs dents blanches, ils sont d'une pudeur extraordinaire : Hassan, qui est le camérier attaché à ma personne, ose à peine pénétrer dans ma chambre; il reste sur le seuil en roulant des gros yeux timides, et sans sa peau si noire, je le verrais rougir... et comme si ce n'était pas déjà trop, M. d'Héloé, invoquant je ne sais quelle danger, a trouvé le moyen de nous faire escorter par un

des kawas noirs du consul. Nous ne sortons plus que flanqués de ce nègre consulaire; les populations, impressionnées, se prosternent sur notre passage, mais le pittoresque en souffre. A tous ces respects de la foule, j'aurais préféré quelque audace; M. d'Héloé parle de dangers, mais c'est justement ce qui m'affole, le danger n'existe pas. C'est un mythe, une invention des romanciers de voyages pour exciter les curiosités et se faire valoir, mais des dangers, je ne demande que ça, mais où sont-ils? On s'embarque sur des mers lointaines, on entreprend traversées sur traversées, on parcourt le désert en diligence avec, autour de soi, les souvenirs tragiques de la mission Flatters et du marquis de Morès, on rêve pirates, brigands et Touaregs et l'on attrape le mal de mer et des puces; voilà le bilan de mon voyage, ma chère, toutes les transes, toutes les fatigues et rien n'arrive, rien.

A Tunis, où nous sommes restés dix jours sous la pluie, *princesse infortunée égarée dans des marécages sans issue*, comme dirait Mæterlinck, la nuée des Maures entreprenants, qui tourbillonnaient tout le jour autour de nous dans les souks, n'en voulaient qu'à ma bourse; leurs assiduités ont cessé contre un chèque du Crédit Lyonnais... oui, quinze cents francs de tapis; je suis sûre qu'ils vont me paraître hideux à Paris. A Sousse, ville barbaresque où nous

tombions le soir du Rhamadan, le premier soir et dans quelle ville en fête ! il n'y avait pas de Karagheuss, mais j'ai vu des mosaïques, des mosaïques après celles du Bardo ! M. d'Héloé est fou d'un de ces débris, trouvaille du 4e tirailleurs, le régiment Picquart-Esterhazy, car on ne peut faire un pas, même en Tunisie, sans marcher dans cette affaire... Il est vrai que cette mosaïque représente l'*Enlèvement de Ganymède*. A propos, je sais pourquoi voyage lord Fingal ! Savez-vous ce que va faire ce jeune lord en Egypte ? Des fouilles, chers amis, des fouilles sur l'emplacement d'Antinoë. Antinoë, la ville funéraire qu'Adrien éleva autour du cercueil adoré et que l'on retrouvera, lord Fingal en est persuadé, M. Guimet est, lui aussi, hanté de cette idée..., lord Fingal à Antinoë comme ça lui ressemble !

> Les siècles écoulés ont gardé ta mémoire
> Ephèbe, et sous ton front ombragé de lotus
> Ton corps pétri de fange et d'immortelle gloire
> Fait rêver dans la nuit tes frères inconnus !

Pardonnez-moi cette petite citation, elle m'a paru de circonstance. Mais continuons l'odyssée de mes déceptions. De Sousse à Sfax, quatorze heures de diligence, en pleine nuit, dans la brousse ; paysage funèbre, diligence-fantôme, le courrier de Lyon dans le désert, conducteurs de mauvaise mine, armés jusqu'aux dents, des gens on aurait dit prêts à tout ; eh bien ! rien, rien que

la monotonie des cinq relais. Il est vrai qu'au premier j'ai cru qu'on nous arrêtait, et j'ai eu au cœur un sursaut délicieux ; ah ! ce moment-là a eu bien du charme ; mais au second relais, ce n'était déjà plus ça ; on se fait à tout. A Sfax, j'ai dormi dans une chambre ignoble, une chambre sans fenêtre ou presque, ouvrant sur une affreuse petite cour ; de là, ni les cris, ni les plaintes n'auraient pu s'entendre : la *Chambre murée*, d'Octave Mirbeau, et ma femme de chambre couchait au troisième, et d'Héloé était logé hors de l'hôtel, comme toujours ; c'était terrible. Eh bien, jamais je n'ai dormi si tranquille. De Sfax à Tripoli, nous étions à bord d'un touache, l'entrepont bondé d'Arabes, de disciplinaires, ces bandits de l'armée et d'aventuriers de toutes sortes. J'étais la seule femme à bord, le point de mire de tous les yeux, de toutes les convoitises, la proie indiquée de toutes les fantaisies. A minuit, un craquement sinistre, des pas précipités et des cris : une nuée de fantômes avaient envahi le *Tell* : des chaloupes nous entouraient ; irruption d'Arabes, puis de Siciliens robustes. Un naufrage ou des pirates ? Non, des portefaix de Gabès, venus pour décharger des marchandises ; toutes les désillusions enfin, toutes, jusqu'à ce Tripoli boueux et sordide, Tripoli noyé de pluie, Tripoli où des mains brutales, me hissant hors de la chaloupe, m'ont fait trébucher dans la boue, Tripoli, où comme une ancienne

captive, j'ai abordé sur les genoux, Tripoli où j'ai visité les antiques prisons des esclaves chrétiennes, escortée d'un kawas consulaire. D'ailleurs, ma chère. ces prisons sont devenues maintenant des écoles de sœurs. Il n'y a plus d'Orient, il n'y a plus d'Arabes : il y a bien le décor, mais on en voit la toile usée jusqu'à la corde, et, sans le soleil de là-bas, il vaudrait ceux de l'Odéon, le décor de Tripoli de Barbarie. De l'Odéon, c'est tout vous dire. C'était bien mieux à la Renaissance.

Enfin, ma chère, jugez à quel point tout ici est surfait, exagéré et recrépi : il y a un Pacha à Tripoli, car la ville est turque (turque, quelle saveur de fruit exotique ce mot turc vous a dans la bouche !); entre nous, leurs soldats sont fort beaux, mais si déguenillés; il y en a qui portent un mouchoir déployé sur leur ventre par décence, oui, par décence, tant ils sont à loques et à trous. Donc, il y a un Pacha et je me faisais une fête de le voir, quand j'apprends que ce musulman est vieux et, de plus, monogame, monogame ! un Turc !

Il faut venir à Tripoli pour panteler sur une désillusion pareille, avoir rêvé d'un Pacha à trois queues et tomber sur un vieux monolithe... Ne venez jamais en Tripoli.

Et d'Héloé, me direz-vous ? d'Héloé me rend malade, d'Héloé ne cesse pas de délirer sur le type indigène, la couleur des costumes, le mi-

roitement des sables, le mystère des rues et la silhouette des palmiers; c'est une fontaine d'enthousiasme. Il pâme sous le soleil, il pâme sous la pluie; la forme des cruches l'enivre, les pieds nus des Arabes l'enchantent, c'est le dithyrambe fait homme; ce qu'il m'énerve! Je ne sais vraiment où il puise cette faculté d'enthousiasme, mais je lui soupçonne des sources ignorées, car, tous les soirs, il me plante là pour courir les cafés et les bains maures et autres endroits occultes où sa pudeur lui interdit de m'emmener... la pudeur de d'Héloé! Et moi, je me morfonds à l'hôtel entre Maria et Harry pendant que Monsieur va cueillir, je ne sais où, des documents de mauvaises mœurs; vous voyez que c'est gai! Oh! ce voyage. On ne m'y reprendra plus.

Encore, en Tunisie, à la rigueur cela pouvait se comprendre à cause des officiers et des autorités françaises, une Parisienne dans les cafés maures, on aurait pu en jaser; mais en Tripoli, je vous demande un peu, chez les Turcs! Ainsi, Chasteley, vous vous en souvenez, Chasteley qui nous a tant poussés à ce voyage, nous avait parlé de cafés maures en dehors de la ville, presque aux portes où les soirs de Rhamadan de jeunes Arabes, beaux comme des dieux, dansaient et tournoyaient une fleur à l'oreille, jusquà l'évanouissement, l'épuisement suprême, pour venir tomber, à moitié morts, alanguis sur les genoux des spectateurs, et je me faisais

une fête de ce spectacle bien oriental. Eh bien, M. d'Héloé a délaré que ça n'existait plus, que je ne sais quel arrêt du gouvernement ou de la police turque... enfin, des histoires ! Ce qui ne l'empêche pas de filer tous les soirs avec un nommé Isaac, ex-légionnaire et médaillé du Tonkin, qui ne me dit rien qui vaille, et de ne rentrer qu'à minuit.

. . . . . .

. . . . . .

Oh ! ce que j'enrage ! Enfin, le comble ! Ici c'est Rhamadan et Karagheuss tous les soirs y sévit, et quel Karagheuss ! celui de Constantinople, le plus terrible de tous. Il y a même trois et quatre Karagheuss dans le quartier des casernes, et d'Héloé devait m'y conduire, c'était chose convenue, arrêtée entre nous. Eh bien ! le lendemain de notre arrivée, sa tournée d'inspection faite, d'Héloé m'a déclaré qu'il était au regret, mais qu'il ne pouvait me conduire là, que l'indécence était effroyable et que, pour les Arabes et les Turcs de l'assistance, la présence d'une femme était inadmissible... Pour des Turcs, voyez-vous cela ! que ma venue y ferait scandale et que pour le consulat, dont on nous savait les amis, vis-à-vis même des représentants des puissances (oui, ma chère, des puissances, il a dit le mot), il était convenable qu'on ne me vît pas là ; oui, ma chère, il a osé invo-

quer cela, les consulats d'Allemagne et d'Italie, la Triplice, quoi ! bon, et j'allais oublier le consul d'Angleterre ; bref, il s'est absolument refusé à me mener à Karagheuss.

Voyagez donc avec un homme du monde ! mais j'aimerais mieux cent fois être seule... Ah ! ce d'Héloé, comme je l'étranglerais si je n'avais besoin de lui... mais patience, j'ai mon projet, j'ai cru remarquer un froid entre lui et son Isaac, il a dû se passer quelque chose, car c'est tout juste s'il ne l'a pas congédié ; ce juif capable de tout est tout à fait l'homme qu'il me faut pour l'expédition que je médite ; si je réussis, je vous l'écrirai.

Votre amie,

MARIE-ANNE.

P.-S. — Ce d'Héloé, grâce à lui, à Sfax, j'ai failli manger de la pieuvre frite, oui, ma chère, de la pieuvre, quelle horreur ! Les Arabes en sont très friands, mais il est vrai qu'en revanche on nous sert ici des fenouils absolument délicieux, et, à Tunis, j'ai fait connaissance avec les asperges indigènes, un étrange légume tout mince et tout flexible, l'air de pousse de houblon, mais d'une ravigotante amertume, une saveur bien spéciale presque apéritive ; il y a donc des compensations.

A Monsieur le comte Albert de Chasteley,
rue de la Pompe, Passy.

Ce 11 février.

Mon cher ami,

Vous n'aviez pas menti; mieux, vous n'avez pas exagéré; Tripoli est une merveille, merci. Je n'y ai pas vu danser, les yeux mouillés de kolh et tirés sur les tempes, les danseurs arabes que vous m'aviez prédits, la police turque est intervenue entre votre départ et notre arrivée; mais l'oasis est une féerie, la ville une imagination des *Mille et une Nuits*, et, malgré sa saleté et même malgré la pluie que nous avons trouvée au débarqué, j'aime et j'adore Tripoli, j'aime ses soldats en haillons, j'aime ses dames turques à peine voilées, j'aime ses convois de chameaux et ses nomades du désert; le consul nous a fait un accueil charmant et tout se passerait à souhait sans Mme Baringhel.

Je ne sais ce qui lui est arrivé, mais je ne reconnais plus notre bonne amie; il faut que l'Orient lui ait tourné la tête ou que Barbouchi, dans les souks, lui ait servi quelque café maléficié... *Elle* n'a plus le sens moral.

A quoi donc s'attendait-elle en venant en Tunisie ? Je n'ose même pas le soupçonner. Elle ne rêve que brigands, arrestations à main armée,

abordages et pirates; elle est trépidante, énervante, énervée et dans la surexcitation fébrile d'une femme à qui rien n'arrive, qui s'attend à tout.

Oh! l'imagination des femmes, plus rapide encore que celle de l'Arabe qu'on dit être galopante! Je crois, parole d'honneur, que notre pauvre amie avait rêvé d'un enlèvement au sérail; je lui savais, certes, de la curiosité, mais pas celle-là. C'est tout juste si j'ai pu l'empêcher de venir aux bains maures et aux heures des hommes, car aux heures des femmes, je ne connais pas de jour où elle y ait manqué... Déjà, à Tunis, où son passage avait quelque peu remué l'opinion il y a quatre ans, elle a été bien étourdie dans les souks, et de la Résidence on m'avait officieusement prévenu d'éviter de la conduire dans les cafés maures... les indigènes nous méprisent déjà tant à cause de la liberté de nos femmes et de l'abomination de leur visage non voilé; vous savez comme moi qu'ils les considèrent comme des chiennes et les tiennent juste dans la piètre estime que nous avons, nous, des pierreuses : mais allez donc convaincre de ces vérités un cerveau de Parisienne férue de l'Orient comme d'un conte de fée! Jusqu'à Sfax, Mme Baringhel a pris son mal en patience, en ma patience surtout, mais, à Tripoli!... à Tripoli, elle s'est cru tout permis, vos récits l'avaient montée. A Tripoli, où justement

l'Européen est tout ce qu'il y a de plus surveillé, Tripoli où chaque consulat est presque responsable des faits et gestes de ses nationaux, ne s'était-elle pas mis en tête d'aller voir Karagheuss... le Karagheuss de Tripoli, ce formidable bretteur qui passe au fil de l'épée le mufti, les passants, le juif, sa femme, les chameaux et son père! Et devant quelle assistance? Vous pensez si je m'y suis refusé.

Eh bien! elle a trouvé le moyen d'y aller (oui, mon cher, elle a soudoyé un misérable, mais vous le connaissez, Isaac, votre Isaac, votre guide recommandé; comment avez-vous pu m'indiquer cette ignoble fripouille, il ne paie pas de mine d'ailleurs, et, sans votre lettre... au bout de deux jours il était chassé... une familiarité!) donc, elle a circonvenu, avec quelle facilité, cet immonde Isaac, et, profitant de ce que j'étais sorti, par un certain respect humain pourtant, elle s'est déguisée en homme, et, revêtant mon grand pardessus de voyage, une de mes casquettes sur la tête, elle est partie en guerre avec l'ex-légionnaire et est allée à Karagheuss, puisque Karagheuss était son idée.

Que s'est-il passé? Toujours est-il que son stratagème a été découvert, son identité reconnue, que sa présence au Karagheuss a fait scandale, que son déguisement, loin d'atténuer les choses, les a extraordinairement aggravées; qu'on lui a prêté le désir des pires aventures,

des plus étranges curiosités. Elle m'est revenue à l'hôtel à dix heures huée et escortée par une foule furieuse ! Ces Turcs, ils semblaient tous hors d'eux d'avoir été trompés. Il faut dire aussi qu'ainsi costumée notre bonne amie était tout à fait charmante, toute une révélation ; Mme Baringhel porte le travesti à ravir, Lavallière-Mallet ! Bref, je sors de chez le consul qui m'a fait appeler ; nous sommes la fable de la ville, et nous partons à trois heures, abreuvés de toutes les hontes ; heureusement que notre amie avait attendu la veille de notre départ pour mettre à exécution son projet. Ah ! cet Isaac, si je le tenais ! Du reste, mon cher, vous êtes l'imprudence même, d'une inconséquence, d'une légèreté ! Qu'est-ce que ce spahi de Gabès qui doit entrer dans vos écuries à l'expiration de son congé ? Jugez vous-même : en rade de Gabès, pendant la traversée, je descends à terre, un télégramme à envoyer... l'unique rue que vous savez, des sables, des palmiers et des Italiens pour me renseigner ; j'avise un grand spahi indigène, celui-là saura au moins deux mots de français, me dis-je ; je l'aborde donc et lui demande la poste ; alors, mon Arabe avec un large sourire : « Oh ! moi, parler français, moi être allé à Paris, toi Parisien, la poste, il est là ; viens, moi t'y conduire, moi avoir des amis là-bas, moi connaître un Parisien, un comte, moi aller chez lui à Paris dans ton pays, fini congé,

M. Albert de Chasteley, moi entrer chez lui comme coucher. » J'ai compris cocher, mais avouez que c'est déplorable.

Je vous pardonne quand même les ennuis que je vous dois, car le pays est vraiment beau, mais, dorénavant, soyez plus prudent.

Sans rancune, votre

D'Héloé.

Mme BARINGHEL

AU MUSÉE DE NAPLES

Onze heures du matin, dans le vestibule du musée, entre les consuls romains trouvés à Herculanum et la colossale Uranie qui ornait le théâtre de Pompée à Rome; trôlées d'Anglaises à Bœdeker et couples de gros Allemands en blouse de voyage, M. le professeur et Mme la professeuse. Entrent d'Héloé et Mme Baringhel : tenue ultra-soignée pour protester contre le laisser-aller des Outre-Manche et des Outre-Rhin, tous deux fleuris de réséda et de fraisia des marchands de fleurs de la rue Chïaïa. Mme Baringhel tient à la main un paquet de lettres qu'elle décachète et lit tout en marchant : ils viennent tous deux de la poste restante.

Mme Baringhel. — Tiens, la petite Morialus se marie. Qu'est-ce que va devenir sa mère?...

D'Héloé. — Elle continuera...

Mme Baringhel. — A prendre les amants de sa

fille, mais le mari n'entendra peut-être pas de cette oreille-là.

D'Héloé. — Oh ! un homme qui épouse la petite Morialus... qui épouse-t-elle ?

Mme Baringhel. — Lisez, Corisand écrit si mal, on ne sait jamais.

D'Héloé.—Saint-Aiglon, ah ! celui qui commet dans la revue des *Trois Globes!* pfutt, un littérateur, encore un monsieur qui compromet les aigles, les voici du coup passés oiseaux de mer. C'est tout votre courrier ?

Mme Baringhel. — Non, voici une lettre qui vous intéresse, on y parle de vous ; nous sommes invités à dîner à Paris pour le 20 avril.

D'Héloé. — Voici qui fixe notre retour. Chez qui ?

Mme Baringhel. — Mais chez Yolande. Tenez, écoutez (*Elle lit.*) « Voyons, voyons, chère amie... Merci bien... Ah ! j'y suis. (*Lisant très vite.*) Je n'ai pu vous écrire à Naples : j'ai une vie mondaine si agitée, si remplie que je suis comme une toupie volante. Nous avons, comme vous, un mauvais temps, et ce qui est pluie pour vous, nous est neige à Paris. Cette rigueur tombe sur les bourgeons de lilas et les premières feuilles d'un faux printemps. »

D'Héloé. — Un bulletin barométrique.

Mme Baringhel. — Attendez, attendez... Ah ! voilà : « Saint-Yriex m'a donné un beau masseur suédois dont je suis presque amoureuse, et qui

me fait un bien énorme. J'ai vu les Saint-Yriex il y a quelques jours; ils viendront dîner chez moi le mercredi 20 avril; j'ai mis le dîner à cette date lointaine pour être sûre de vous avoir tous deux : Saint-Yriex vous adore. »

D'Héloé. — Naturellement.

Mme Baringhel. — Taisez-vous donc : « Nous ferons un dîner de gens amusants et indépendants. »

D'Héloé. — L'exposition de la Plume, quoi ! C'est tout?

Mme Baringhel, *feuilletant huit pages de lettre.* — Non, non, attendez. (*Elle lit.*) « Je suis dans l'enthousiasme du *Nouveau Jeu.* C'est délicieux. »

D'Héloé. — Je vous crois.

Mme Baringhel. — « On ne saurait avoir trop de reconnaissance aux auteurs qui ont encore la gaieté de l'esprit; c'est le triomphe du naturel et de la finesse pimentés d'une drôlerie de mots tout à fait imprévus. Granier est exquise, exquise, exquise; elle est couchée dans un lit magnifique et y fait des bonds d'écureuil au récit étourdissant que lui fait son amant du flagrant délit où il a pris sa femme. Elle crie : « Vive Félix ! » avec un enthousiasme et un entrain qui ont eu, dit-on, de l'écho à la Présidence... Il paraît que le nouvel Opéra-Comique est tout à fait manqué. »

D'Héloé. — On devait s'y attendre.

Mme Baringhel, *continuant.* — « On n'a pensé qu'à l'incendie. »

D'Héloé. — Mieux vaut tard que jamais.

Mme Baringhel, *continuant.* — « Les couloirs et les escaliers sont énormes, mais il n'y a plus ni salle, ni scène; la scène est grande comme celle de la Renaissance, on pourra à peine y placer vingt choristes; la salle a la dimension de celle du Gymnase; je crois qu'on n'aura pas d'autre moyen que d'y remettre le feu. »

D'Héloé. — C'est un sport comme un autre. Elle a encore combien de pages, votre lettre?

Mme Baringhel. — Trois. Taisez-vous, c'est très intéressant, continuons : « J'ai été au *Journal,* dans une très jolie salle, entendre un drame terrible de Mme Gillou, *Flore ou l'Enfant du pavé;* l'*Enfant de la forêt* devient de la Saint-Jean à côté des péripéties du *passé de cet enfant;* le préfet de police y est un criminel, le gardien de la paix un assassin, et le pseudo-coupable un jeune homme innocent... On dit que le mariage de Lorgeril va empêcher son élection à l'Académie. Que cette Académie est donc immorale; la baronne est à Monte-Carlo, hôtel de Paris, jusqu'au 20 mars, Mlle Reichenberg nous a fait ses adieux, elle rentre, dit-on, à la Pouponnière. »

D'Héloé. — Pas mal.

Mme Baringhel, *toute à sa lecture.* — « J'ai trouvé une estampe extravagante et folle, je la

crois de Rowlandson ; je vous l'enverrai dès que j'aurai de vous une adresse sûre ; n'avez-vous pas envie de quelque chose de Paris? Depuis cette grande absence, vous avez dû amasser des désirs, dites-les moi. »

D'Héloé. — L'imprudente.

Mme Baringhel, *continuant.* — « Je saurai bien les contenter, non... je serai bien contente de vous offrir vos petites fantaisies. M. d'Héloé peut aussi parler, on satisfera ses caprices. »

D'Héloé. — Elle s'avance.

Mme Baringhel. — « En vous attendant, nous allons à des mariages riches ; c'est encore le moyen le plus court pour un homme de s'approprier le bien d'autrui. Otero est de retour à Paris, Portalis fait un procès à Maurice Barrès. »

D'Héloé, *qui regarde sa montre.* — Et ?

Mme Baringhel, *s'arrêtant.* — Et...

D'Héloé. — Je vous ferai observer que nous avons pris rendez-vous à onze heures avec Marcius de Borre.

Mme Baringhel, *comme réveillée en sursaut.* — Ce cher Marcius ; c'est vrai.

D'Héloé. — Et il est onze heures et demie.

Mme Baringhel. — Mais aussi, vous me faites lire ma correspondance. Et où cela, le rendez-vous?

D'Héloé.—Dans la galerie des Chefs-d'Œuvre.

Mme Baringhel. — Mais nous y sommes.

D'Héloé. — Non, nous lui tournons le dos.

Mme Baringhel. — Ah! oui, cette salle où il y a une *Electre* qui ressemble tant à Mme de G..., *Electre conseillant à Oreste le meurtre de leur mère.*

D'Héloé.—Charmantes pour le marquis d'A..., vos petites réflexions.

Mme Baringhel. — La galerie des Chefs-d'Œuvre, des quatres petites statues couchées de Pergame et de cette Junon qu'on dit de Praxitèle.

D'Héloé. — C'est une Minerve.

Mme Baringhel. — Vous l'avez choisie à cause de l'*Antinoüs*.

D'Héloé. — Vous savez bien que je n'aime qu'Hadrien.

Mme Baringhel. — Hadrien et Platon, les bustes, simulateur que vous êtes! mais voici de Borre, il ne fait qu'arriver, ce n'était pas la peine de me faire une scène.

Marcius de Borre, *sculpteur de passage à Naples, le complet de serge bleue et le canotier à ruban noir des touristes pratiques.* — Ah! vous voilà! — Vous nous prenez pour des statues; vous nous faites poser. — Moi, il y a une heure que je croque le marmot. — Où ça? — Mais dans la salle des bronzes; vous ne m'avez pas donné rendez-vous aux dieux lares? je viens d'y découvrir un amour porteur de canard, oh! mais, à tomber à genoux. — Aux dieux lares, non, vous nous avez dit aux Chefs-d'Œuvre. — Aux Chefs-

d'Œuvre, moi ! jamais je ne mets les pieds dans cette galerie, je ne peux pas voir la Callipyge. — La Callipyge, vous êtes le seul homme de cet avis, et vous nous conduisez? — Mais je suis à vos ordres. — Non, c'est nous qui vous attendons. Qu'avez-vous fait hier? — Oh ! pas grand chose, je suis retourné à l'Aquarium. — Intéressant, hein! moi, j'y ai retrouvé toute ma famille. — Vous dites ? — Oui, il y a des poissons qui ont de terribles physionomies, des poissons tout en tête, avec des rangées de dents dans des gueules immenses, des yeux à fleur de tête et des narines flairantes, des têtes méchantes et stupides. J'ai deux vieilles tantes en province de ce profil-là, et d'autres allongées tout en museau, des figures de dévotes; je vous assure qu'on retrouve là des gens qu'on connaît. — En effet, c'est surprenant combien il y a de personnes qui ressemblent à des poissons. — N'est-ce pas ? — Je ne vous dirai pas, moi, que j'y ai retrouvé ma famille; mais ça m'a fait songer à des soirs de première. Il y a là un tas de monstres barbus qui rappellent évidemment quelques critiques. — Comme je suis de votre avis; d'abord il est certain que X... ressemble à un turbot. — Et vous, qu'avez-vous fait. Commencez-vous à vous faire à Naples ? — Moi, vous savez que je ne suis pas habituée à cette exploitation organisée du forestier; payer tout le triple et le quadruple de la valeur, parce que j'ai un chapeau de Paris et des

souliers de Londres, cette idée m'exaspère. — Oui, mais avouez que le pays est beau, ce golfe et cette ligne de montagnes du Vésuve à Sorrente; vous avez été aux Camaldules? — Oui, vous nous l'aviez dit, aux Camaldules et à San Martino. — Et San Martino vous a plu? Avouez que c'est superbe. — Oui, mais j'ai trop vu de mosaïques en Sicile ; cette chapelle de marbre et de lapis après Palerme, *Monreale* et les nougats de la *Palatine*, c'est trop pour une femme seule. Quand j'étais enfant, il y avait une complainte d'Epinal sur une certaine *Dame Tartine dans un palais de beurre frais*. — Je sais.

Les murailles étaient de pralines
Et les parquets de croquets.

— Parfaitement! eh bien, les églises d'Italie me font toujours, à moi, un peu l'effet de ce palais-là, nougats, pistaches et amandes, ornements variés de pralines et croquets, saucisson d'Arles coupé par tranches. — Et le *Presepe?* — La Crèche? oh! cela, charmant, le jouet d'enfant idéal, et quelles perspectives! et quel paysage! la Vierge et Joseph sous cette colonnade en ruine et les attitudes des rois mages. — N'est-ce pas? Et cette descente d'anges presque mythologiques au-dessus de la sainte famille; et le détail de la *Trattoria* et des marchands de poissons! — Et le luxe des costumes, cette antiquité rococo et théâtrale, est-ce assez italien, et comme

ça enfonce les santons de Marseille. — Ah ! je suis enchanté, vous trouvez donc, enfin, quelque chose de bien ; le cloître aussi a du caractère. — Oui, mais il était plein d'Anglais, et je ne puis m'y faire ; ceux qu'on rencontre en Italie sont d'une laideur si particulière que je finis par les croire exilés par décret esthétique ; ce sont sûrement tous les refusés de Londres et d'Edimbourg qu'on nous expédie de là-bas. — Ne soyez pas cruelle pour Oscar, il habitait encore il y a deux mois le Pausilippe.

Mme Baringhel, en arrêt devant un petit Silène en bronze en train de caresser son outre.

— Ce pauvre Oscar, ah ! si ce Silène ne ressemble pas à Sarcey ! A propos, vous savez que les d'Enervons sont à l'hôtel du Vésuve ? — Non. — Si, M. d'Héloé les a rencontrés hier. — Hum ! brrr, il va falloir manœuvrer pour les éviter, et ferme alors, car madame n'est pas collante, non ! — D'Héloé, vous ne leur avez pas dit où nous sommes, au moins ? — Vous leur avez écrit vous-même ce matin pour venir à San-Carlo ce soir.

Marcius de Borre. — Alors, vous m'excusez si je vous fausse compagnie ? — Oh ! vous ne ferez pas ça, mon *petit Borre*, vous n'allez pas nous lâcher ? — Parfaitement si, si vous croyez que je suis venu à Naples pour retrouver des Parisiens.

Mme Baringhel. — Mais, avec tout cela, vous

ne nous faites rien voir, mon petit Marcius, vous bavardez, vous bavardez; voyons, vous savez pourquoi je suis venue ici... le Musée secret... A propos, j'ai reçu une lettre de Mme de Saint-Phalle, très amusante, pleine de potins ; elle nous invite à dîner pour le 20 du mois prochain; il faut que je vous la montre. (*Mme Baringhel sort sa lettre et le trio continue à visiter le Musée.*)

AMENDE HONORABLE

Dix heures du matin, à la promenade du Château, à Nice. Sur la terrasse bâtie au-dessus du Château-d'Eau et d'où le regard embrasse le splendide panorama du Mont-Boron, de Cimiez et des montagnes du Var, avec toute la baie des Anges s'étendant au loin jusqu'à l'Estérel. L'Estérel apparaît vaporeux au-dessus du cap d'Antibes : les pins et les chênes verts exhalent des senteurs âpres, balsamiques, enivrantes ; des fragances d'œillets et d'iris vanillent à souhait une atmosphère de soie, la brise du large elle-même embaume.

A perte de vue, c'est le miroitement d'acier bleui du golfe sous l'irradiation du soleil ; les toits de tuiles du vieux Nice s'entassent, pittoresques et rougeâtres, autour du clocher de Sainte-Réparate ; des grands trous d'ombre, d'où montent des voix, des cris de vendeurs, tout une rumeur heureuse, indiquent la place des rues entre les toits, rues tortueuses, étroites et fraîches, où grouille et vit une population demeurée italienne ; après, c'est la grande travée blanche et cailloutée du Paillon, sous l'enjambement de ses deux ponts et le pavoisement ensoleillé de ses les-

sives ; après, malheureusement, c'est le Nice des hôtels, mais la ligne des montagnes est si belle, leur amphithéâtre se développe si majestueux de l'Estérel au Mont-Boron que d'Iléloé, Mme Baringhel et la baronne Thécla Scotti qui les accompagne en ont comme l'âme rajeunie, réchauffée, en même temps que rafraîchie et toute dénuée de malveillance. Ces dames, gantées et chaussées de chevreau blanc, sont mises à la dernière mode des maisons X. Y. Z., de l'avenue Masséna (ne faisons pas de réclame).

Mme Baringhel. — Alors, vous en convenez ? Nice a l'heur de vous plaire ; l'avez-vous assez décriée en juillet dernier ? Monsieur n'y est pas demeuré même vingt-quatre heures, et pendant trois semaines son fiel n'a pas tari. C'étaient les imprécations de Camille, les malédictions de M. de Saint-Vallier, bref, tout le répertoire, à propos de Nice et de ses pauvres Niçois : il n'y en avait que pour Monte-Carlo, Monte-Carlo Eden, Monte-Carlo, le paradis du monde, Monte-Carlo, oasis de fleurs et de verdure entre le ciel et l'eau, à croire qu'il touchait dix louis par mot à la roulette ; et voilà la troisième semaine que nous vivons ici, à l'hôtel ! Ah ! vous n'êtes pas capricieux, mon cher ! A quelle bonne fortune devons-nous ce revirement subit, à quelle heureuse rencontre, à quelle jolie inconnue, car Monsieur est ainsi, il a toutes les indulgences pour les pays où il trouve chaussure à son pied, je dis pied par euphémisme. Est-ce vous,

baronne, qui l'avez séduit ? il était comme un crin avant que nous ayons lié connaissance. Non, ce n'est pas vous, d'Héloé n'est amoureux que le soir; il prétend que l'habitude tue le désir et n'a jamais pu supporter la nuit les femmes avec lesquelles il vit la journée. Ah ! c'est un drôle de corps, notre ami, baronne, un compagnon charmant, mais un flirt pitoyable. Voyons, quelle est la belle dame qui vous a mené à résipiscence ? Est-ce la blonde Américaine de l'hôtel des Baumettes ou la comtesse hongroise de Westminster ? ce ne peut être la dame de Beaulieu, c'est une amie de plus de dix ans et vous n'êtes retourné que deux fois à Cannes... A propos, faites-moi penser à vous raconter l'histoire de la duchesse, elle a fait scandale cet hiver... Et vous savez qu'il est réellement amoureux, il ne va même plus jouer à Monte-Carlo, Monsieur a ses petites théories là-dessus.

Voyons, exposez-nous un peu votre système de chances, la chance pécuniaire et la chance sentimentale se détruisant l'une l'autre et les gains de jeu supprimant totalement la passade et l'aventure de la vie du trop heureux joueur, et d'Héloé tient avant tout à la passade, c'est un fantaisiste. Mais vous êtes muet comme une carpe, vous ne soufflez mot, mon cher.

D'Héloé. — Vous parlez comme un sermon, je vous écoute... et j'admire le paysage.

Mme Baringhel. — Le paysage seulement.

Arborez donc, pour accompagner Monsieur, des petits Belbeuf de huit cents francs !

Baronne Smotti. — De chez Stepfern, ce petit carreau rose et blanc !

Mme Baringhel. —Non de chez Macquart, de la rue Paradis.

Baronne Smotti. —Là où il y a de si jolies ruches ? Il paraît qu'il y est de vingt mille dans le pouf Cobourg.

Mme Baringhel. —Oh ! ils y sont tous ici, toute l'avenue Masséna écope. Vous savez à quels prix ont été vendues les robes ?... Cinq louis l'une dans l'autre et les chaussures trois francs ; il y en avait cinquante-huit paires.

Baronne Smotti. — El deux cent cinquante chapeaux ; je connais la légende.

Mme Baringhel. — Et Gast, de Monte-Carlo, y perd quatre cent mille francs.

Baronne Smotti. — Le Gast des saphirs étoilés ?

Mme Baringhel. — Oui, celui qui a un si joli bracelet de saphirs blancs et de perles. Voyez-vous cela en barrette, sur un corsage de tulle noir, ma chère ? un rayon de lune sur un étang, j'en suis folle ; mais, quand on a laissé six mille francs en trois jours à la Principauté, il faut être raisonnable.

Baronne Smotti. — Et le procès Zola qui recommence !

Mme Baringhel. — Vous êtes sinistre. Ça nous promet un joli printemps.

Baronne Smotti. — Mais restez, vous êtes maîtresse de vos mouvements, vous, vous ne trouverez pas ce soleil-là à Paris.

Mme Baringhel. — A qui le dites-vous ? vous prêchez une convertie ; mais il faut que nous y soyons le 19, pour ce dîner costumé de la duchesse Martinpré des Landes... Ah ! cette soirée du 20, ce que je me mords les pouces de l'avoir acceptée ; c'est M. d'Héloé qui l'a voulu.

D'Héloé, *brusquement arraché à ses contemplations du paysage.* — Moi, je n'ai jamais fait que vos volontés au monde, mais vous ne m'avez jamais laissé le temps d'en exécuter une. Vous n'avez pas envie de venir dîner ce soir à Villefranche ? l'escadre y arrive aujourd'hui.

Mme Baringhel. — Il commence à faire bien chaud pour excursionner, et puis cette route de la Corniche, très belle, mais ce que je l'ai dans l'œil !

Baronne Smotti. — Oh ! Villefranche, en partant à cinq heures et demie, il faut une demi-heure pour y monter, et cette heure-là c'est l'heure exquise.

Mme Baringhel. — Paroles de Verlaine, musique de Reynaldo, l'Hahn de toutes nos âmes... nous aurions dû aller à Monte-Carlo entendre Isidore de Lara dans ses œuvres.

D'Héloé. —A propos, vous savez qui j'ai rencontré hier chez Clément Massier, près du Grand-Hôtel ?... Bob Walter !

Baronne Smotti. — Et vous aviez croisé la veille la *Queen* dans sa petite voiture à âne blanc : il est vraiment temps de partir.

Mme Baringhel. — C'est le défilé des horreurs qui commence. Ce Nice, quel musée Tussaud ! Vous savez qu'on annonce l'arrivée de l'ex-princesse, de Mme Rigo Ward ; elle a sous-loué la villa de la princesse de Cobourg. Ce que la baronne de Vanswieten est heureuse ! C'est la moitié de la location sauvée.

D'Héloé. — Clara Ward ici, dans ce musée de souverains, c'est une rentrée dans le monde officiel d'Europe.

Baronne Smotti. — Non, une rentrée en Belgique, nous sommes de Flandre, quoique de Cobourg, et le prince de Chimay est belge.

Mme Baringhel. — Extraordinaire, pourtant, que ce vieux roi n'ait pas payé les notes de sa Louise ; c'est plus d'un million qu'y perd le commerce niçois.

D'Héloé. — Bah ! aux prix où ils vendent tout, avenue Masséna, ils se rattraperont ; les étalages y sont vraiment plus jolis qu'à Paris. (*Ici la conversation devient générale.*) Le fait est qu'on est tenté dans ce Nice, passage des Princes et à Monte-Carlo donc, hôtel garni des Rois. — Mettons même maison de passe. La série des conférences. — Le *Satanisme chez la femme*. — Le *Don Juanisme à Monaco* et le *Péladanisme en art*, la série n'est pas de vous, mon cher, il faut

renouveler vos clichés ; vous ne trouvez pas que M. d'Héloé baisse ? — Moi ? —Oui, vous, d'abord vous portez de trop grosses boutonnières. Ces œillets jaunes entêtent et, à la longue, c'est l'anémie cérébrale, la fâcheuse anémie que vous aimez tant constater chez autrui. Vous n'avez même pas été vous inscrire à Riviera, chez le Président. — *Faure*, *for ever*. Comme j'aurais voulu assister à l'entrevue avec la *Queen*. — Tableau d'histoire ; moi, je préfère les épisodiques, j'aurais mieux aimé voir la tête du monsieur par qui la princesse de Transylvanie s'est fait offrir un chapeau chez Mazotish. — Un chapeau, la princesse de Transylvanie ? — Comment ! vous ne connaissez pas l'histoire : on en a parlé tout un soir dans Nice. Vous savez combien la princesse Emma est jolie. capiteuse, élégante et pas du tout anglaise? Eh bien, son sport favori est de se faire suivre? Comme elle est toute jeune mariée et peu répandue encore aux étalages de photographies, elle abuse de son incognito pour allumer les jeunes Russes friands d'aventures et les Américains suiveurs. Tous les jours, vous pouvez la voir faire les cent pas avenue Masséna, au *shopping* de cinq heures, et comme elle est jeune, mise à peindre et d'une souplesse d'anguille, elle a toujours dans ses jupes un flaireur. Il y a une huitaine, serrée de près par une haute casquette de yacht, elle s'arrête devant Mazotish, et, malicieuse, feint de s'hypnotiser sur les cha-

peaux en montre : « Est-ce que ce chapeau vous plaît » lui est-il doucement chuchoté dans la nuque. Et comme la princesse sourit, le monsieur offre l'objet tentateur ; on entre chez Mazotish, la princesse essaie, le monsieur s'exécute : une bagatelle de dix louis, un de ces amours tout en jacinthes bleues pâles avec aigrette d'œillets roses comme en porte la petite de Rutof, et quand la vendeuse demande où envoyer l'objet : — Princesse de Transylvanie, château de Mont-Boron, déclare impassible la petite-fille du roi. — Charmant. — Quel malheur que l'autre n'ait pas pris cette méthode. — Pauvre Louise ! mais aurait-elle trouvé trois cent cinquante suiveurs ? Oh ! elles vont bien, les princesses, princesses de Provence, princesses d'Italie, c'est la côte d'Azur qui veut cela. — *Oh ! ma charmante écoute ici, l'amant qui chante et pleure aussi.* — Musique d'Isidore, au moins ? — Non, c'est la chanson de Fabio Fabiani, dans *Marie Tudor*, la ballade du favori à la reine ; du Victor Hugo chère amie. — Oh ! mon petit d'Héloé, vous qui savez tout, renseignez-moi ; est-ce que l'*Elisabeth d'Angleterre*, de Giacometti, est antérieure, à la *Marie Tudor*, d'Hugo ? — Oh ! il faut demander cela à Sarcey, c'est de la haute critique ; vous pouvez lui télégraphier ; il est à Monte-Carlo, où il préface les *28 jours de Clairette*, tout à fait du grand art.

Baronne Smotti. — C'est étonnant, c'est ici la

plus belle promenade de Nice, et il n'y a jamais personne. — Naturellement, on y a une vue splendide. Si vous croyez que tous ces gens-là s'occupent du paysage! ils ont bien d'autres chats à fouetter. (*Entre ses dents.*) Quels cochons ! — Vous dites ? — Je songe aux architectes de la jetée-promenade. Dire qu'elle a déjà brûlé et qu'ils l'ont rebâtie!

Baronne Smotti. — Car ici-bas tout n'est qu'opéra-comique.

Mme Baringhel. — Mais il est temps d'aller aux Ponchettes, j'ai trois envois de fleurs à faire aujourd'hui ; je vous offrirai une boutonnière d'œillets gris ardoise ; vous venez avec nous, d'Héloé, je me sens déjà une faim ! (*Et ils descendent lentement par les allées tournantes, ombragées de chênes verts et de pins.*)

LES EFFAREMENTS

DE Mme BARINGHEL

A Fleury, entre Meudon et Châtillon, à la fois très près et très loin de Paris, dans une grande propriété entourée de murs. Vieille demeure du commencement du siècle à un seul étage et sans ailes au corps de logis : très vaste et très beau jardin, dont les allées et la pelouse proches de la maison sont seules entretenues; le reste du petit parc est retourné à l'état sauvage et se perd dans de profonds ombrages et des taillis inextricables.

Devant le perron de la demeure, exhaussé de huit marches, un grand velum de soie bleue eau de savon est tendu sur quatre poteaux peints en jaune; à terre, de très beaux tapis d'Orient et là-dessus des sièges en bambous, une table dressée, et un goûter servi.

Mme Baringhel, nonchalamment affalée sur un rocking-chair, laisse miss Queekyson faire les honneurs du lunch à la duchesse d'Hamunster et à lady Krey; plus loin, causant dans le jardin et faisant les cent pas dans l'herbe d'une pelouse,

Mme Monroë, de l'ambassade des Etats-Unis, et le marquis de Komérage.

Ces dames ont toutes les robes de nuances atténuées, jaune citron, vert Nil ou rose soufre imposées par la mode, toutes les tricornes de feutre noir lancé au Grand Steeple d'Auteuil par la duchesse de Malborough. La toilette de miss Queckyson, d'un bleu de turquoise malade, se complique d'un dessus de dentelle noire à larges rosaces, et celle de la duchesse d'Hamunster d'une tunique de guipure invraisemblable.

Mme Monroë promène un collet de drap blanc, épais comme du cuir et tout soutaché de galons en forme de nœuds Louis XVI. M. de Komérage est, lui, du dernier *sweet*, en complet gris ardoise tirant sur l'iris.

Mme Baringhel, en longue robe à volants de mousseline paille, a, seule, arboré sur sa tête un immense paillasson, forme dite Paméla, garni de velours noir.

Sur la table, de l'orangeade dans des brocs de cristal, des vins d'Espagne couchés dans des paniers de sparterie, des cerises et des fraises rafraîchies dans la glace, des bananes de Tunis, des calissons d'Aix et des sandwiches au caviar.

Toute la façade de la demeure est garnie de roses ophirie, un véritable feu d'artifice de pétales couleur de soufre. Sur la pelouse les queues ocellées de deux paons familiers, et à l'entrée d'une allée trois aras monstrueux et splendides, trois flammes vivantes sur des perchoirs.

Mme Baringhel a les yeux très cernés dans une face endolorie et pâle.

Mme Baringhel. — Et les duchesses étaient assises par terre ?

Miss Queekyson.—Parfaitement. Trois étaient par terre et deux sur la table. Willy buvait tout le temps dans le verre de Boby, et tout à coup on s'est aperçu que la duchesse Paul avait disparu avec le duc Jean.

Mme Baringhel. — Non !

Miss Queekyson. — Si, et vous savez si la duchesse Jean est jalouse! Elle est devenue cramoisie sous sa poudre, une framboise dans du sucre ; et on a vu le moment où ça allait se gâter.

Lady Krey. — Pauvre petite, elle ne peut compter que sur son mari! Elle est si laide!

Duchesse d'Hamunster. — Les Français n'ont pas de parole. Dans mon pays, quand on épouse une dot de vingt millions, on bat la femme et on peut la cravacher, parfois ; mais on lui fait tous les ans un enfant. Quand on a le nom du duc Jean et qu'on a apporté à sa femme deux millions de dettes comme cadeau de noces, on se doit à son nom et l'on ne court pas en ville, tant que la fortune de la maison n'est pas assurée au moins par trois naissances. Il manque à son sang, ce monsieur.

Miss Queekyson. — Ce pauvre *Powderpuff*, mais il s'est exécuté : il y a à Mottebrul un petit duc Jean.

Lady Krey. — *Powderpuff :* on appelle le duc *Powderpuff ?*

Miss Queekyson. — Mais oui : houpette à

poudre de riz ; nous l'avons surnommé ainsi à New-York quand il y est venu pour son mariage. Il était si rose, si joli, un vrai duc en porcelaine de Saxe. Gare la casse, disions-nous en riant. Mais finies, les alliances avec votre aristocratie ; l'affaire Rigo d'abord et maintenant les frasques du petit duc : nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. Vous ne les verrez plus, nos millions.

Mme Baringhel. — Vous épouserez en Espagne.

Duchesse d'Hamunster. — Pourquoi pas ; ils sont courageux comme des lions.

Mme Baringhel. — Vous en convenez.

Duchesse d'Hamunster. — Ils mettront un peu de noblesse dans la race. Avec eux, nous acquerrons le geste qu'il faut pour semer l'argent.

Mme Baringhel. — Oui, vous aurez l'orgueil, la morgue et la grandesse ; mais vous n'aurez pas l'esprit français.

Lady Krey. — Il s'en va bien, l'esprit français.

Mme Baringhel. — Soit, je ne dis pas, mais il y a de beaux restes.

Duchesse d'Hamunster. — Et puis, le beau plaisir d'être affrontée par un impertinent. Vous savez comment *Powderpuff* appelle la chambre à coucher de la duchesse? Je vous le donne en cent, mesdames..., la chapelle expiatoire.

Mme Baringhel. — J'eusse mieux aimé la chambre d'exécution.

Duchesse d'Hamunster. — Pourquoi pas le bureau de la caissière, voyez guichet, c'eut été mieux dans son rôle de mari actionnaire, ce cher duc !

Marquis de Komérage, *intervenant.* — Le duc Jean. C'est à propos du dîner à Ritz-Hôtel, le dîner des duchesses.

Mme Baringhel. — Vous y étiez, ç'a été si effarant ?

Marquis de Komérage. — Oh! on a beaucoup exagéré, on a été un peu gai au dessert.

Miss Queekyson. — On n'a pas attendu au dessert, çà a commencé aux asperges.

Duchesse d'Hamunster. — Et quelles asperges ! A la sauce Cayenne, une innovation du duc Robert.

Mme Baringhel. — Du duc Robert, ah ! vous m'en direz tant. Alors, ç'a été.

Marquis de Komérage. — Un peu *teuf-teuf*, mais d'une vitesse permise, douze kilometres à l'heure.

Mme Baringhel. — Et es duchesses se sont assises par terre ?

Marquis de Komérage. — Pas toutes, trois seulement.

Miss Queekyson, *avec l'accent du triomphe.* — Qu'est-ce que je disais, vous ne vouliez pas me croire ! Trois par terre et deux sur la table, et la livrée de l'hôtel en stupeur et en joie, les maîtres d'hôtel aux portes et se demandant avec quelles

demoiselles les ducs faisaient la fête ce soir-là.

Mme Baringhel. — Mais savez-vous, Komérage, que tout cela est déplorable !

Marquis de Komérage. — Oui, il y a eu le mot du sommelier Henri, de chez Chevillard, qu'ils ont maintenant au Ritz : « Voilà des petites que nous reverrons. » Mais c'est du Forain tout pur, un mot fait à plaisir; car, moi, qui y étais, je vous jure qu'elles se sont amusées surtout comme des pensionnaires : le premier dîner au restaurant, songez ! C'était leur cas, les pauvres enfants. Oui, je vous l'accorde, elles se sont conduites comme des petites folles, mais en échappées de couvent.

Duchesse d'Hamunster. — Des échappées de couvent qui vont visiter les chambres en compagnie de jeunes gens, appareillés par couple, chacun avec sa chacune, mais c'est le couvent de la fille du Régent !

Marquis de Komérage. — Ah ! la fugue de la petite duchesse Paul avec le duc Jean, encore un joli mensonge : ils étaient allés prendre l'air dans le jardin, la duchesse avait eu la curiosité de fumer une cigarette.

Lady Krey. — Et le duc Jean lui a offert un cigare, vous en avez de bonnes, Komérage ! Je vous aime tout à fait quand vous défendez les gens.

Miss Queekyson. — Aussi jugez de la sortie qu'a faite la duchesse, née *Pigand-beef*, de la

maison *Saltmeet and C°*, à la rentrée du couple, quand elle a appris que la duchesse Paul lui fumait ses cigares ; c'est une maison très sérieuse, la maison *Saltmeet*, et Georgina a de qui tenir. On n'y fait crédit à personne.

Marquis de Komérage.—Surtout d'un cigare... Ah ! vous êtes toutes pleines de bienveillance, et quelles belles âmes vous êtes ! Déchirez-vous assez nos petites duchesses ! Elles sont nées Françaises, voilà leur tort ; vous aviez plus d'indulgence pour la princesse ; elle était des vôtres, la belle Clara Charm.

Duchesse d'Hamunster. — Et ne l'est plus, grâce à vous et à vos pareils, mon cher Komérage ; car c'est vous et les vôtres qui l'avez préparée au tzigane.

Marquis de Komérage. — Et les soupers de chez Durand valaient bien les dîners de Ritz-Hôtel, n'est-ce pas ? Quelle erreur est la vôtre, mesdames : la princesse n'avait que des invités, et de tous les mondes, et c'est en pique-nique qu'on dîne à Ritz... entre jeunes ménages du même tas, et puis, d'ailleurs, autre méprise, je ne suis, moi, ni peintre, ni Belge.

Mme Monroé, *cessant d'être muette.* — Et...

Marquis de Komérage. — La princesse a épousé en Brabant et non en France, que je sache, et personne n'ignore quel pinceau du Mexique l'a conduite à l'archet de Bohême. Tout s'est passé à l'étranger, en somme.

Miss Queekyson. — Cosmopolite amour.

Marquis de Komérage. — Amour surtout de Néopolis. C'est la colonie étrangère qui exporte et importe ses façons d'agir et ses manières de faire, ses amours en *teuf-teuf* et ses marchandages par téléphone sous le ciel un peu vieillot et même un peu fané, mais si délicieusement, de notre beau pays de France! Nous sommes littéralement envahis. Paris est aujourd'hui une ville américaine, et vous ne triomphez pas qu'à Cuba, mesdames; l'Espagne se défend encore, mais la France est votre vraie conquête, et une conquête de déjà plusieurs années, de vingt-cinq ans au moins, puisque vous n'en voulez plus et la dénigrez déjà.

Un froid.

Mme Baringhel, *après un assez long silence*, — ces cerises ne vous disent rien, mesdames. Un peu d'orangeade, miss Queekyson? duchesse, un doigt de vin d'Espagne? Milady, reprenez de ce caviar, je l'ai reçu ce matin de Russie. Marquis, goûtez-moi un peu ces fruits rafraîchis.

Une heure après, toutes ces dames parties, madame Baringhel seule avec le marquis de Komérage.

Mme Baringhel. — Vous leur avez bien dit leur fait à ces dames du pairage.

MARQUIS DE KOMÉRAGE. — Du perruchage ! Trop d'aplomb. Elles finiraient par vous marcher sur le corps. Les baronnes allemandes d'un côté, les duchesses américaines de l'autre : ce sont les alliés qui reviennent, l'invasion d'outre-mer après celle d'Outre-Rhin. Pauvre France !

Mme BARINGHEL. — Pauvre France !

MARQUIS DE KOMÉRAGE. — Quel déchaînement contre ces jeunes femmes ! Au fond, c'est la haine du Français qui les tient ; mais aussi quel besoin d'avoir chez vous cette brochette d'oiseaux des îles. Vous avez là trois aras superbes, et miss Queekyson, si jolie que fût sa robe, n'a pas l'azur flambant de votre perroquet, le second, là, dans l'allée. Est-il assez palette de Besnard ! Il est vrai que Mme Monroë a le profil du troisième ; elle est d'ailleurs la seule qui n'ait pas dit de sottise, étant muette de naissance, ou je l'ai cru, du moins... Vous avez toujours eu la manie des étrangères, vous avez contracté ça en voyage, comme la lèpre russe et le prurigo napolitain. C'est une démangeaison chez vous d'entendre médire de la France par des rastaquouères d'ambassade. Une chose m'étonne, c'est que je n'aie pas rencontré chez vous de diplomate italien.

Mme BARINGHEL. — Vous oubliez, mon cher Komérage, que tous les amis qui me restent sont à Londres.

MARQUIS DE KOMÉRAGE. — Qui vous restent ?...

Mme BARINGHEL. — Oui, le peu qui me reste,

car je suis brouillée avec la moitié de Paris... J'étais pourtant en voyage, mais en rentrant il a fallu me décider. Il fallait être pour ou contre ; il y en a qui m'ont apporté le procès et qui ont exigé que je le lise, et comme ça m'ennuyait, on m'a taxée, les uns d'indifférence, les autres de sottise... Intellectuelle ou patriote, il faut choisir, on ne peut sortir de là. Ou on est vendue, ou on est une sotte, entretenue par le mont Sinaï ou bête à chanter dans les chœurs, et comme je n'ai voulu me brouiller avec personne, je suis en froid avec tous.

Marquis de Komérage. — Absolument comme moi, avec les artistes en plus.

Mme Baringhel. — A cause de Rodin.

Marquis de Komérage. — Vous l'avez dit, à cause de Rodin. Triste pays où l'on ne peut plus avoir d'opinion ! C'est le déchaînement de toutes les haines, la guerre au couteau, le guet-apens et l'embuscade.

Mme Baringhel. — Et le triomphe des automobiles ; je me suis réfugiée ici parce qu'on n'en voit pas, les chemins sont trop mauvais ; pas de bicyclistes et pas de casquettes russes. Voyez, aucune vue, ce qui supprime la Tour Eiffel. On pourrait se croire à cent lieues de Paris, et pas de journaux... Voyez ce que je lis...

Elle tire de derrière son coussin de dos l'*Exemple de Ninon de Lenclos*, de Jean de Tinan, et le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

MARQUIS DE KOMÉRAGE. — Hier et demain ; je vous enverrai les *Mémoires du Sergent Bourgogne*. Vous les avez lus?... Il faut les lire, puisque vous êtes napoléonienne.

Mme BARINGHEL, *montrant le jardin*. — Napoléonienne! Il le faut bien, dans ce cadre.

MARQUIS DE KOMÉRAGE.—En effet, très Ecouen. M. d'Héloé est à Londres ?

Mme BARINGHEL. — Oui, il revient demain... Nous dînons à Bellevue, n'est-ce pas? J'ai demandé le landau pour six heures; nous prendrons par la forêt. Maintenant, pour ne pas parler de l'affaire Zola, racontez-moi cette affaire Rodin.

A Madame de Martel.

LES ENNUIS DE MME BARINGHEL

Chez Mme Baringhel, dans sa propriété de Fleury. Petit salon Empire, vieilles boiseries du temps demeurées telles quelles avec des trompe-l'œil en glaces encastrées dans les portes : mobilier sommaire recouvert de soie groseille brochée de lyres et de lauriers d'or, le dessin Empire qu'on trouve chez tous les tapissiers. Mme Baringhel ne s'est pas mise en frais. Sur un guéridon à galerie de cuivre, d'assez jolis biscuits de la fin de la Révolution ; sur un fût de colonne, un très beau buste de Bonaparte à Brienne. Le petit salon est dallé de marbre ; des fausses portes de glaces, encadrées dans les boiseries, en face de chaque fenêtre, prolongent la perspective du parc. Il pleut une pluie fine et tiède qui lustre et rajeunit la verdure des massifs et des pelouses.

Sur un somno d'acajou incrusté de beaux cuivres et tendu de satin blanc uni, Mme Baringhel est allongée, maussade ; un tas de livres traînent, à demi coupés, parmi les coussins : la *Femme et le Pantin*, de Pierre Louys ; la *Gloire*, de Georges Bonnamour ; les *Derniers Lys*, de d'Esparbès, et les *Nuits de quinze ans*, de M. Francis de Croisset,

préface par Octave Mirbeau. Hors d'un grand vase gris cendré et comme neigeux de Lachenal, un jaillissement de glaïeuls blancs et de dahlias simples d'un jaune soufre très pâle.

Auprès de Mme Baringhel, Marcius de Borre le sculpteur, et d'Héloé, retour de Londres.

Mme Baringhel. — Cette pluie !

D'Héloé. — Hier, vous vous plaigniez de la chaleur!

Mme Baringhel. — S'exiler de Paris pour moisir sous ces arbres ! Vous trouvez ça gai, vous, ce marécage ?

D'Héloé. — C'est pourtant un peu mieux que l'avenue du Bois, où il n'y a plus une feuille ; et puis elle abat la poussière, cette pluie. Voyez dans quelle jolie buée elle noie le fond du parc, c'est frais comme tout, ces verdures lavées, et ces allées, comme elles s'enfoncent bien dans le clair-obscur humide et flou des dessous de bois! Vous n'aimez pas ces frondaisons bleues ? (*Silence hostile de Mme Baringhel.*) Et vous boudez maintenant. Faut-il vous citer du Baudelaire ?

> Qu'importe que tu sois sage ?
> Sois belle ! et sois triste ! les pleurs
> Ajoutent un charme au visage,
> Comme le fleuve au paysage ;
> L'orage rajeunit les fleurs.

Mme Baringhel *se levant, agacée.* — Vous êtes stupide ; vous devriez entrer à l'Odéon, mon cher : vous feriez recette aux Samedis po-

pulaires. Vous dites beaucoup mieux que M. de Max.

D'Héloé. — Le physique en moins. Pourtant, vous me flattez.

Mme Baringhel, *arrangeant les fleurs.* — N'en croyez rien, il est devenu parfaitement ridicule. Demandez à Marcius de Borre, oui, demandez-lui son opinion sur la soirée Rollinat.

D'Héloé. — Ah ! oui, la fameuse soirée où... On m'avait déjà dit... Est-ce que vraiment ?

Marcius de Borre. — Le fait est que... oui, il avait une culotte à pont malheureuse.

Mme Baringhel, *se rasseyant.* — Et un ventilateur dans le pont de cette culotte, c'était un scandale. Cela se soulevait, s'avançait, s'abaissait, se gonflait : on aurait dit le remous de ventre d'une chienne en gésine ; cela m'a tout à fait rappelé Mirza, la dernière fois qu'elle a mis bas. Il est vrai qu'il disait *le Vent*... A un moment il s'est tordu et cambré, le torse à la renverse sur le piano à queue de l'accompagnateur ; c'était de la plastique imitative. Oh ! oui, qu'il l'avait le vent dans ses voiles.

D'Héloé. — Je vois cela d'ici : le vent sous le pont.

Mme Baringhel. — Le mot a déjà été fait, mon cher.

D'Héloé. — Mais comme j'étais à Londres, j'ai pu l'ignorer, n'est-ce pas ?

Mme Baringhel, *impertinente.* — A beau mentir

qui vient de loin. Puisque vous aimez tant la pluie, que n'êtes-vous donc resté dans ce Londres ? Vous avez dû être servi à souhait.

D'Héloé. — A souhait, vous l'avez dit, et je voudrais y être encore. Le voilà, le pays idéal pour les artistes et les délicats ; parlez-moi des Anglais chez eux, ma chère ! Quel luxe raffiné, intelligent et bien pour soi, quelle perpétuelle joie de l'œil que leur ameublement et la décoration de leurs intérieurs ! Et ce respect de la liberté d'autrui inconnu en France, cette discrétion dans la demande et l'information ! Songez, une ville où l'on ne vous demande jamais d'où vous venez, pourquoi vous partez, où vous allez, quand vous reviendrez, etc. ; une société où l'on ne vous presse jamais de manger un plat qui vous déplaît, de boire un vin qui vous fait mal ou de goûter un fruit qui ne vous revient pas ; un monde (et c'est le monde anglais) où l'on a le respect de votre individualité, de vos goûts et de vos dégoûts, de vos appétits et de vos caprices, une ville où l'on n'est pas tenu de rendre compte de ses fatigues, de sa pâleur et de ses absences ; jamais, en Angleterre, on ne se permettrait de vous demander si vous avez une maîtresse et comment vous avez passé la nuit. Ah ! voilà qui vous change des potins de Paris et de la Sainte-Inquisition de notre belle jeunesse.

Mme Baringhel. — Oui, c'est le pays de tous les scrupules et de toutes les pudeurs ; un

homme ne s'y montre même pas avec sa maîtresse ; il serait compromis, le cher. Le fait est que la femme compte si peu, à Londres !

D'Héloé. — Elle envahit moins que chez nous et n'y dirige pas la politique et les arts ; elle n'est que décorative ; elle y est à sa place.

Mme Baringhel. — Un joli bibelot ou une fleur, mais un bibelot qu'on laisse à la maison, et une fleur que, fanée, l'on jette à la rue ou ailleurs.

D'Héloé. — Ailleurs est de trop ; la femme y va d'elle-même en France, et les Anglais le savent bien. Il faut les entendre parler de Paris : nous sommes pour eux le mauvais lieu de l'univers. A mon dernier voyage, au club, un Anglais fiancé parlait de son prochain voyage de noce ; divers pays étaient proposés, et comme je citais Paris : « Paris, m'était-il répondu, Paris avec une femme, pourquoi ?.. » C'est explicite, n'est-ce pas ?

Mme Baringhel. — Paris-Babylone. Paris mauvais lieu. Paris lupanar, vous exagérez, mon cher, et l'anglomanie vous aveugle. L'Anglais est partout au mauvais lieu quand il voyage ; souvenez-vous de Naples, n'est-ce pas, monsieur de Borre, et, comme partout où il est, l'Anglais est chez lui, je conclus que c'est lui, le lupanar.

D'Héloé. — Vous avez là-dessus des lumières dont je veux ignorer les sources.

Mme Baringhel. — Vous dites ?

D'Héloé. — Rien, qu'ils ont les plus beaux

soldats du monde, que leur armée, de parade peut-être, met en mouvement des bas-reliefs du Parthénon.

MARCIUS DE BORRE. — Habillés par l'English-Tailor.

D'HÉLOÉ. — Si vous voulez ; mais qu'Hyde-Park, de cinq à sept, offre les plus beaux spécimens d'humanité qu'on puisse rêver, que les yeux et la carnation des Irlandaises sont d'une qualité insoupçonnée en France, que tous les tableaux de Burne Jones s'expliquent devant certains regards et certains visages rencontrés à Londres.

Mme BARINGHEL. — Que Viviane et Merlin flirtent, le soir, dans les squares, que Patrocle et Achille y rôdent par les rues, et que les passants y traduisent librement les poésies de lord Douglas.

D'HÉLOÉ. — Si vous y tenez. C'est une légende ; mais elle est reçue, accréditée en France, ce qui n'empêche pas leurs femmes d'être belles comme des fleurs. Oui, c'est là qu'il faut aller, mon cher de Borre, si vous aimez comme moi la beauté d'une race. A Londres seulement vous vous rendrez compte du luxe d'une aristocratie, là seulement vous comprendez comment une société peut vivre et se mouvoir en beauté. Ainsi, cette vie de rivière...

Mme BARINGHEL, *se levant*. — Ah ! cela non vous me l'avez déjà faite, la vie de Tamise, les

house-boats et les yachts nickelés et vernissés, astiqués, et luisants, et tout fleuris de géraniums, d'amaryllis, de clématites entre des rives de verdure tendre et de villas princières, les orchestres installés à bord se répondant d'une embarcation à l'autre, les hommes en costume blanc, les femmes en batiste mauve, citron ou bleu pâle, vivantes orchidées, car vous l'avez même écrit... sablant le champagne sous les ciels délicatement gris et sur les eaux nostalgiquement vertes, illustrés par Whistler. Ah non, inutile de nous rééditer vos petites impressions de Londres. Ne vous laissez pas emballer, mon cher de Borre. D'abord, connaissez-vous quelque chose de plus laid qu'un house-boat ? Pour vous en convaincre, allez donc voir à l'île des Cygnes celui de Mme de Béhague, le *Lotus*. Il mouille en ce moment dans la Seine, je l'ai vu la dernière fois que je suis descendue à Paris par le bateau.

D'Héloé. — Parbleu, je comprends qu'elle ne vous ait rien dit, la maison d'eau de cette chère comtesse, en pleine Seine de faubourg, contre la berge dallée comme un quai, de l'île des Cygnes, devant le pont de Grenelle.

C'est en Tamise qu'il l'aurait fallu voir, au milieu des flèches d'eau, des nénuphars et des roseaux de là-bas, toute fleurie de glycines comme l'house-boat du duc de Connaught, de jolies femmes à sa terrasse et, pagayant autour

d'elles, toute une bande de joyeux minstrels, et les gambades et les contorsions et les larges sourires de vingt joueurs de banjo en habit de couleur jaune serin, vert pomme ou pensée, luttant de grimaces et d'adresse pour amuser les jolies ladies.

Mme Baringhel. — Divertissements de Point-du-Jour, un soir de 14 Juillet. (*Prenant dans les coussins le livre de Francis de Croisset.*) Voici des vers pour vous. mon cher : vous permettez que j'aille faire un tour à l'office ; il faut bien soigner la chère d'un homme gâté par le grand luxe anglais. (*Lui donnant le volume ouvert à la page 56.*) Vous aimerez tout à fait cette *Frôleuse*, elle est au niveau des sens d'un homme que Londres a su retenir. (*Elle sort.*)

D'Héloé, *prenant le livre.* — Voyons le madrigal : quelque insolence, n'en doutons pas. (*Lisant haut.*)

LA FROLEUSE

Tu es petite, rousse et grêle,
Tes yeux cernés sont excitants,
L'hystérie au vice s'y mêle
Et tu n'a pas encor quinze ans.

Ça promet.

L'aile rose de ta narine.
Toujours bat de frisson nerveux,
Tu n'as ni hanche, ni poitrine,
Tu fais couper court tes cheveux.

Pas mal, un peu Montmartrois, mais pas mal !

Des poses molles et savantes
Font ployer ton corps de gamin,
Quelles voluptés énervantes
Promet la rondeur de ta main.

Hum ! hum !

Sous tes cils roux ton œil pétille
D'un cynique et brutal désir ;
Ta langue entre tes dents frétille,
Petit animal de plaisir.
Je rirai quand tu seras nue
D'un certain rire polisson,
Car la nature saugrenue
T'a faite fillette et garçon.

Déjà lu dans Verhaeren, mais ça fait toujours plaisir. Cette pauvre et chère Nina ! La flèche du Parthe : elle ne me pardonne pas la fuite de son grand homme.

Marcius de Borre. — Comment, elle aussi ?

D'Héloé. — Naturellement, une intellectuelle ; il fallait bien être du dernier bateau ; seulement, cette fois, elle s'est trompée. Le bateau est un ponton et se manœuvre avec une gaffe.

Marcius de Borre. — Alors, cette aigreur, ces ripostes et ces prises à partie ?...

D'Héloé. — Oui, toute cette humeur agressive, de la rancune et du dépit : rancune de ce que je n'ai pas partagé ses opinions, dépit de s'être trompée. Elle recevait Rochefort autrefois à sa table, elle le ferait étriper à l'heure qu'il est ; elle raffolait de Drumont lors de la publication de la *France juive*, elle voterait sa mort aujour-

d'hui ; elle ne veut plus lire Gyp, qui était son auteur favori et a brûlé hier tous ses Déroulède. Mais cela lui passera, femme souvent varie ; c'est déjà très beau de l'avoir empêchée de suivre les débats. Estimons-nous heureux, mon cher, on n'a pas cité votre pauvre Mme Baringhel parmi les dames de la défense.

Marcius de Borre. — C'eût été dur en effet. Et vous, que pensez-vous de Zola ?

D'Héloé. — Oh ! moi, sans haine, je déplore. D'ailleurs, il s'explique, c'est un Italien.

Mme BARINGHEL AU FORT DES NEIGES

« Au Port de Bahia », « Au Départ des Antilles », « Au Bateau d'Honfleur », j'aime d'un amour un peu puéril ces petits restaurants exotiques et leurs enseignes chantantes, leurs titres nostalgiques comme une invitation au voyage : j'y retrouve dans ces petits restaurants étroits et proprets, aux plafonds bas et aux boxes obscurs, où de grosses mains d'anciens matelots, maintenant assagis, vous servent d'étranges salades de tourteaux et de poivrons confits, j'y retrouve le charme angoissé et le malaise un peu opprimant d'un départ, un départ pour très loin, au-delà des Océans, pour des pays neufs et pour une vie neuve, là-bas, très loin, aux colonies ! Les colonies ! ce sont bien, en effet, leurs profonds ciels bleus et leurs rivages de chaleur qu'évoquent dans mon esprit ces enseignes chantantes de maritimes gargotes, « Au Port de Bahia », « Aux Antilles », « Au Départ ».

(Tiré des *Buveurs d'âmes*.)

Hôtel de Calcutta, sur le grand quai, au Havre. Dans la petite salle à manger des voyageurs : séries de petites tables très propres, des serviettes damassées de rouge en éventail dans les

verres, couverts de ruolz; au fond de la salle, deux dressoirs ornés de glaces, encombrés de flacons de pickles et de sauces anglaises. La salle est éclairée par une seule baie window donnant sur le Grand Quai, elle est violemment ornée de géraniums rouges et de petits orangers en caisse.

Autour de deux petites tables réunies en une seule, d'Héloé et M. et Mme de Morfels ; il est midi, un maître d'hôtel achève de poser sur la table des raviers, de grosses crevettes roses et des tomates au vinaigre; brouhaha de paquebots, de poulies, de cris de sirènes, le tout dominé par le ramage assourdissant des aras et des perruches des marchands d'oiseaux avoisinant l'hôtel.

D'Héloé. — Vous la connaissez, ça l'a prise comme une colique. Nous étions installés à Fleury jusqu'au 20 et elle a voulu revoir les courses de Deauville; nous n'étions pas aux Cyclamens depuis trois jours qu'elle a voulu venir ici pour l'arrivée de l'escadre. Nous inaugurerons la grande semaine par les fêtes de la *Bourgogne,* en pleine bousculade populaire, et elle prétend avoir l'horreur des foules. Bref, nous qui avions cette année inventé la banlieue et raffolions du charme vieillot de Meudon et de Bellevue, anciens domaines et ombrages profonds, nous sommes dans le hourvari d'une fête maritime, et, qui pis est, officielle. C'est tout juste si nous n'irons pas au bal, mais l'illogisme, c'est la logique même du caractère des femmes.

Mme de Morfels. — Si vous étiez poli !

D'Héloé. — Entre nous la politesse, est-ce bien nécessaire ?

De Morfels. — Dans ce cadre surtout, hein? il est bien, votre hôtel de matelots.

Mme de Morfels. — Pour du caractère, il a du caractère.

D'Héloé. — Si vous croyez que je n'aimerais pas mieux Frascati. Pas moyen de fermer l'œil dans ce maudit hôtel; les entendez-vous les perroquets? Pigez-moi ce vacarme de perruches? on se croirait chez Mme Amant de Perdriavet, un soir de première d'Anatole.

Mme de Morfels. — Vous ne me ferez pourtant pas croire que les volières jacassent la nuit.

D'Héloé. — Oui, mais les paquebots toute la nuit en partance, le bateau de Southampton qui stationne vis-à-vis et la lumière des phares, des lampes électriques, les cris des sirènes! J'ai tous les feux tournants des bassins sur mon lit; pas de persiennes aux fenêtres de ma chambre, et les voilures des bateaux marchands, qui passent au clair de lune; juste devant ma croisée, c'est cauchemardisant. Leur ombre navigue sur mon mur, et tous les portefaix du quai, dès l'aube, pour les arrivées des bateaux de Caen, de Trouville et d'Honfleur!... Mais, quand du bateau elle a vu l'hôtel de Calcutta et cette façade de vieille ardoise, elle n'a voulu rien entendre. C'est là qu'elle a voulu descendre ou mourir;

elle s'était découvert l'âme de Pierre Loti dans un Havre de vieille estampe ! C'est de la suggestion ou de l'hystérie ? mais ce milieu grouillant, bruyant, puant, l'enchante. Vous avez vu les ordures de ce quai et ces monceaux de détritus de caisses vides. Elle qui hurlerait pour un grain de poussière sur le perron de Fleury, elle se croit ici dans un beau Havre de Grâce du temps de la Régence, à l'époque des Ango de Dieppe et des Indes galantes ; l'hôtel de Calcutta ! Calcutta ! tout le régime de Law est pour elle dans ce mot, et, parole d'honneur, elle se croit à la fois et Lally Tollendal, la marquise de Dupleix et princesse de Bombay et de Pondichéry.

De Morfels. — La force de l'imagination.

D'Héloé. — Et le plaisir de contrarier autrui. Mais la voici ; vous allez ouïr le dithyrambe.

Mme de Morfels. — Avec lord Fingal ?

D'Héloé. — Et son matelot.

Mme de Morfels. — Lord Fingal a un matelot ?

D'Héloé. — Non, je m'explique mal. Le matelot est à nous, c'est un ancien marin qui nous a fait faire hier le tour du port et dont elle ne peut plus se passer : le coquin a de beaux yeux et du bagout ; nous l'avons attaché à notre personne : très Altesse, notre chère amie ! D'ailleurs, ne vous l'ai-je pas déjà dit, elle a l'âme de Pierre Loti depuis que nous sommes au Havre... Lord Fingal, nous l'avons trouvé à l'hôtel.

Mme DE MORFELS. — Hôtel de Calcutta ? Sans que vous l'ayez prévenu ?

D'HÉLOÉ. — J'ai dit trouvé, chut ! les voici.

Entre en coup de vent Mme Baringhel, lord Fingal et Jean-Marie Le Gonidek, ancien timonier à bord du « Formidable », actuellement attaché au port du Havre.

Mme BARINGHEL. — Ah ! comme c'est gentil à vous d'être venus ! je ne vous présente pas, n'est-ce pas ? Lord Fingal, retour d'Antinoë, Antinoë, les fouilles, le musée Guimet, la petite danseuse ; Mme de Morfels, M. de Morfels. Est-il assez amusant, hein, mon hôtel du Missisipi ? Je vous le ferai visiter après déjeuner, vous verrez la vue que j'ai de ma chambre ; je ne rate pas un bateau qui entre, je ne manque pas un bateau qui sort. Mais qu'attendons-nous pour nous mettre à table ?

D'HÉLOÉ. — Mais vous, chère amie ; vous avez invité M. et Mme de Morfels pour onze heures et demie et il est une heure moins le quart.

Mme DE MORFELS. — Nous ne sommes arrivés qu'à midi.

D'HÉLOÉ. — Ne l'excusez donc pas, ça ne fait que trois quarts d'heure de retard ; mais c'est une habitude.

Mme BARINGHEL. — C'est la faute à Jean-Marie, il m'a fait visiter la Grosse-Tonne.

JEAN-MARIE, *intervenant.* — Monsieur, c'est madame qui a voulu.

D'HÉLOÉ. — Oui, je sais, vous aviez lu le *Pall Mall* d'hier. Encore un qui a une déplorable influence sur vous et dont je vous conseille de suivre les renseignements à la lettre; il vous conduira loin si vous l'écoutez, votre M. Raitif.

Mme BARINGHEL. — Mais, c'est très Rétif ici, ces vieilles rues de la Gaffe, des Galions.

D'HÉLOÉ, *tout bas.* — Et d'Albanie aussi, n'est-ce pas?

Mme BARINGHEL. — Ce bassin du roi.

D'HÉLOÉ. — Par un Y.

Mme BARINGHEL. — Ce pont Notre-Dame.

D'HÉLOÉ. — Et ce quartier Saint-François, plein de Bretons pouilleux.

Mme BARINGHEL. — Vous êtes absolument dénué d'âme, vous, mon cher, et je suis sûre que Mme de Morfels est de mon avis. N'est-ce pas qu'ils vous chantent, à vous, ces vieux quartiers et ces quais populeux, et cet hôtel de la Marine tout à côté avec ces entablements de pierre poussiéreux de trois siècles; mais c'est, en paniers de gros de Tours jonquille et la taille amincie comme un corset de guêpe, que nous devrions être ici. Notre piqué blanc jure avec ce décor... Où sont les belles madames du siècle dernier promenant leur ennui joli sur les quais du vieux Havre.

D'HÉLOÉ, *récitant.* — « Tandis qu'un négril-

lon, retroussant haut leur robe, les abritait d'un large parasol. »

Mme DE MORFELS, *de même*. — « Ou qu'un vieux matelot à mine de pirate, leur offrait un perroquet des îles ou quelque babouin affublé de soieries et de plumes d'autruche. »

Mme BARINGHEL, *ahurie*. — Comment! vous aussi ?

Mme DE MORFELS, *souriant*. — Mais oui, nous avons quelque lecture et aussi quelques souvenirs. Vous n'êtes pas seule à posséder vos vieilles estampes.

D'HÉLOÉ, *bas à Mme de Morfels*. — Et dire que ce sont les yeux de ce marin qui éveillent en elle tant de souvenirs! C'est dans ses prunelles qu'elle voit le Havre.

Mme DE MORFELS. — Le voyage dans les yeux... Mais, avec tout ça, nous ne mangeons pas.

TOUS A LA FOIS. — Oui, à table, à table. — Hé! maître d'hôtel, servez. — Attaquez ces crevettes roses. — Sont-elles belles! — Voyons, mangez, mon cher Fingal.

Mme BARINGHEL, *bas, à d'Héloé*. — Oh! j'oubliais, j'ai invité Jean-Marie à déjeuner; je n'avais pas songé aux de Morfelds. Voyez-vous un inconvénient à ce que ce garçon mange à notre table?

D'HÉLOÉ. — Aucun, si vous le placez entre vous et lord Fingal. C'est une inconvenance de

plus, et voilà tout; nous ne les comptons pas, n'est-ce pas, Morfels? (*A Jean-Marie.*) Allons, asseyez-vous, mon garçon. (*A Mme de Morfels.*) Il ne vous gêne pas?

Mme DE MORFELS. — Mais non, je lui trouve une bonne figure drôle.

Mme BARINGHEL. — Vous savez qu'il nous a fait visiter le voilier qui a coupé en deux la *Bourgogne.*

LORD FINGAL. — Dans la darse Bellot, une heure et demie de barque.

D'HÉLOÉ. — Le *Cromartyshire*, vraiment?

LORD FINGAL. — Non, il s'appelait le *Pennmarch.*

JEAN-MARIE, *la bouche pleine.* — C'était pas le même bateau, mais c'était de la même Compagnie, de Glasgow.

D'HÉLOÉ. — C'est tout comme, et une heure et demie de barque, naturellement. (*Bas aux Morfels.*) Voilà comme elle est, on l'exploite.

Mme DE MORFELS. — Mais c'est la joie de la vie d'être exploité sans le savoir.

D'HÉLOÉ. — Oui, c'est l'extase, la divine extase, regardez-la, elle rayonne.

Mme BARINGHEL. — Vous savez qu'il nous conduit tantôt au fort des Neiges?

Mme DE MORFELS. — Où ça, le fort des Neiges?

JEAN-MARIE, *la bouche pleine.* — Oh! dame! c'est pas tout près, c'est après le bassin à pétrole, après la deuxième darse.

LORD FINGAL. — Plus loin que ce matin ?

D'HÉLOÉ. — Naturellement, deux heures et demie de barque, au moins.

JEAN-MARIE, *se curant les dents avec la pointe de son couteau.* — Il faut bien à peu près ça, mais on a une ben belle vue, on est comme qui dirait sur Honfleur, et pis y a le parc aux huîtres avec la guinguette au père Bouleau ; on les pêchera devant vous, vous les mangerez toutes fraîches ; et pis y a les chantiers de la Méditerranée, ousqu'on construit les bateaux de l'État. Ce que ça grouille ! c'est un spectacle ben curieux ; tous les étrangers y vont, et pis on revient par tous les bassins.

D'HÉLOÉ, *l'imitant.* — Et c'en est une, de promenade ! (*Bas aux Morfels.*) Nous l'avons déjà faite trois fois, sauf la visite au parc aux huîtres qui viennent d'Arcachon ; mais si vous croyez qu'elle regarde le paysage.

Mme DE MORFELS. — Mais c'est très dangereux alors, c'est une vraie passion.

D'HÉLOÉ. — Peuh ! ça lui durera jusqu'à l'arrivée de l'escadre ; et puis je compte un peu aussi sur le fort des Neiges : elle ne résistera pas à ce paysage d'herbes sèches et de vieux tessons.

Mme DE MORFELS. — Je ne la connaissais pas sous ce jour inflammable.

D'HÉLOÉ. — Elle a pris ça durant les traversées, dans notre dernier voyage.

Mme DE MORFELS. — C'est ainsi que se traduit chez elle le mal de mer ?

D'HÉLOÉ. — Oh! ça lui dure peu, c'est tout cérébral, tout se passe dans les méninges chez elle ; elle a une alcôve dans le cerveau : n'oublions pas qu'elle est avant tout une intellectuelle.

Et le déjeuner continue au milieu du tohu-bohu des paquebots, du hourvari des portefaix, et des gurullements des ânes, et des glapissements des porcs, et des beuglements des veaux qu'on débarque.

LA COUR A FONTAINEBLEAU

« Que je serais malheureux si j'avais des seins et étais nourrice! Ou si, un de ces musiciens militaires, je devais, sanglé dans un uniforme, souffler dans un trombone des Danaïdes, au jardin public. Ah! être une mouche dans une cuisine au carrelage arrosé, en province! Ou plutôt une éponge passive, un corail au fond de la mer... Ou une fleur de rideau dans le salon propret et nu d'une vieille fille à Quimper! »

(Jules Laforgue, inédit.)

A Fontainebleau, dans un des hôtels les plus *smart* de la rue Grande, tout à l'extrémité de la ville, passé la cour des Adieux du château. Dans le jardin de l'hôtel, sept heures du soir, avant le dîner.

Mme Baringhel et Mme de Morfels sont étendues dans des rocking-chairs à l'ombre d'un acacia, contre un treillage tout enguirlandé d'aristoloches; une table est dressée non loin d'elles, service de quatre couverts. Ces dames ont choisi la partie la plus fraîche et la plus retirée du jardin, l'endroit le plus ombreux et le plus

éloigné de la rue; derrière le treillage, ce sont les allées et venues de maîtres d'hôtel s'activant autour d'autres tables. Peu à peu, le jardin s'emplit de smokings et de toilettes claires; on descend pour dîner; clientèle exclusive de familles anglaises et américaines: la chaleur est accablante.

Mme Baringhel, en robe de tulle orange sur un dessous de taffetas bleu pâle à reflets changeants, corsage tout en capucines, une robe évidemment de l'année dernière, qu'elle n'avait encore osé arborer, mais qu'elle risque dans ce milieu étranger. Mme de Morfels, robe de batiste blanche avec broderies à jours sur dessous de taffetas réséda, beaucoup plus jolie et bien plus simple, deux magnifiques perles aux oreilles. Ces dames sont installées, avec, sur un pliant, à côté d'elles, un tas de brochures, de livraisons, de journaux et de volumes non coupés. Mme Baringhel s'évente violemment avec un éventail de bois des îles.

Mme Baringhel, *entre ses dents, les yeux sur deux familles américaines, qui viennent s'installer de l'autre côté du treillage.* — C'est un paquebot. (*Elle prend son flacon et le respire.*) D'Héloé aurait pu nous trouver un autre hôtel. (*A Mme de Morfels, en train de lire le « Gaulois ».*) Il est donc bien intéressant, ce journal?

Mme de Morfels, *le lui tendant.* — Pas plus qu'hier.

Mme Baringhel, *sans le prendre.* — Le retour du prince Henri, la semaine de Deauville et le roman de Mme de Pougy.

Mme DE MORFELS, *souriante.* — Vous l'avez dit.

Mme BARINGHEL. — Pas de nouvel accident d'automobile ?

Mme DE MORFELS. — Non.

Mme BARINGHEL. — Pas de nouveau déraillement sur la ligne de l'Ouest, pas de collision de transatlantiques, pas de nouvel enfant martyr ? (*Elle bâille.*)

Mme DE MORFELS. — Passez-moi donc le *Cri de Paris;* je ne veux plus vous écouter, la chaleur vous rend méchante comme une guêpe.

Mme BARINGHEL *lui passe la brochure, et, d'une voix boudeuse.* — Garçon, une mominette.

Mme DE MORFELS. — Qu'est-ce que cela ?

Mme BARINGHEL. — Laissez donc. (*Au maître d'hôtel accouru.*) Oui, de l'absinthe, du sucre et un peu d'orgeat, et de l'eau frappée surtout, pas d'eau de seltz.

Mme DE MORFELS, *effarée.* — Vous prenez de l'absinthe, maintenant ?

Mme BARINGHEL, *versant lentement son eau glacée sur son sucre.* — Il n'y a que ça qui me rafraîchit : c'est, d'ailleurs, excellent. Ne vous préoccupez pas de moi, lisez votre *Cri de Paris.*

Mme Baringhel s'absorbe dans la confection de sa mominette; Mme de Morfels dans sa lecture. Silence.

Mme DE MORFELS, *tout en lisant.* — Ah !

Mme Baringhel. — Quoi?

Mme de Morfelds. — Non, c'est trop drôle . la Cour à Fontainebleau, lisez.

Mme Baringhel. — La Cour ?

Mme de Morfels. — Oui, la Cour, l'Élysée, M. Faure.

Mme Baringhel. — M. Faure ici ! donnez, donnez. (*Elle lit tout haut* :) « A Fontainebleau. De grands préparatifs vont être faits, paraît-il, à Fontainebleau, pour recevoir le Président à l'automne. Le conservateur du Palais aurait été avisé, la semaine passée, d'avoir à tenir prêtes toutes choses pour le commencement d'octobre. Ce sera un déplacement officiel, au contraire du déplacement à Rambouillet, qui est d'un caractère intime et n'entraîne aucun déploiement d'étiquette. Pour la première fois, depuis qu'il occupe le pouvoir, M. Félix Faure recevra dans un château — un des plus beaux châteaux du monde. » Je vous crois, pour peu qu'il prenne pour lui le cabinet de l'Empereur, vous vous rappelez le merveilleux appartement en rotonde, tout tendu de moire verte retenue par de hautes lances d'or, et autour de la corniche, cette large garniture de brocart rose et argent que je voulais faire exécuter à Jansen ! Il ne s'ennuiera pas, le Président ; et Mme Faure, va-t-elle occuper la chambre de Marie-Antoinette, vous savez, la chambre en brocart blanc tout brodé de chenille, offerte par la ville de Lyon. Et qui recevra-t-il,

notre Président? Voyons un peu. (*Elle cherche dans la brochure.*)

Mme DE MORFELS. — Mais les ministres, les ambassadeurs, les souverains et les princes de passage, c'est écrit tout au long. (*Elle se lève et, passant derrière Mme Baringhel, la fait suivre du doigt sur la page.*) « Les invitations seront faites par séries et selon le protocole usité jadis sous l'Empire. Le déplacement, toutefois, ne sera qu'une sorte de répétition générale du grand déplacement que le Président fera, en 1900, à Fontainebleau, lors de l'Exposition universelle, lorsqu'il y aura pour hôtes l'empereur de Russie, le prince de Galles, le roi des Belges, le roi de Danemark, l'empereur d'Autriche et, dit-on, la reine Wilhelmine. »

Mme BARINGHEL. — Le musée des souverains ; mais voyons les séries : comme à Compiègne, trois séries distinctes. La première série : « Les ministres, les grands fonctionnaires, les présidents de chambres, les généraux. » Ah ! voyons la seconde : « La seconde série, dite la série artiste, comprendra des peintres, des écrivains, ou graveurs, deux sculpteurs : MM. Clairin, Roll, Detaille, Gervex, Bonnat, Boutée, Sully-Prudhomme (?), Poilpot (!), Hugues Le Roux »... naturellement, « Francisque Sarcey... Yvette Guilbert, Jean Lorrain, Octave Mirbeau. »

Mme DE MORFELS. — Non, vous inventez.

Mme BARINGHEL. — Pourquoi pas, après tout !

M. Faure n'est pas tenu de savoir. (*Lisant :*) « François Coppée, Edouard Drumont, Henri Rochefort, Mercié, Rodin, Falguière. »

Mme DE MORFELS. — En supprimant, n'est-ce pas, Rochefort et Drumont.

Mme BARINGHEL. — Peut-être, et Rodin aussi : voyons la série *smart,* la série des gens du monde, celle qu'on aura plaisir à mettre avec les ambassadeurs, les grands-ducs et les princes de passage à Paris.

Mme DE MORFELS. — C'est écrit.

Mme BARINGHEL. — Ou presque. Ce sont... naturellement, les familles Greffulhe, de l'Aigle, de Morny, le comte Potocki, la duchesse d'Uzès et ses automobiles, Mme de Trédern, etc., les camarades des grands cercles, quelques vieux amis. Chasses, dîners de gala, bals, comédie, ballet, cinématographe, concerts, promenades et tout ce qui s'ensuit. Mon Dieu! que sommes-nous venues faire ici? Avoir fui le Havre et la villa de la Côte pour retomber à Fontainebleau en plein hourvari présidentiel, ce d'Héloé est fou, parole d'honneur! Ah! je vais bien le recevoir. Mais justement le voici.

D'Héloé, de Morfels paraissent au fond du jardin ; ils s'acheminent vers les deux femmes; ils sont tous deux en pantalon de toile blanche et smoking.

Mme BARINGHEL. — Ah! vous arrivez bien, je

vous conseille. D'abord, d'où venez-vous? On ne vous a pas vus de la journée.

D'HÉLOÉ. — Je ne pouvais être ici et à Paris. Vous m'avez envoyé là-bas, boulevard Haussmann, pour discuter, chez Lubin, cet itinéraire en Tyrol Bavarois (*A Mme Morfels.*) Cette dernière fantaisie qui l'a prise d'aller pérégriner autour de Munich et de visiter les gâteaux de Savoie de Louis II.

Mme BARINGHEL *haussant les épaules.* — Il est fait, cet itinéraire ?

D'HÉLOÉ. — A peu près : je rapporte plusieurs projets ; c'est assez compliqué, cette tournée des châteaux du roi, mais enfin j'en suis sorti. Seulement, il faudrait être fixé sur votre retour : est-ce par Venise ou par les bords du Rhin ?

Mme BARINGHEL. — Nous causerons de ça à table. (*Lui tendant le « Cri de Paris ».*) Lisez cela, mon cher, et voyez dans quel guêpier vous nous avez conduites.

D'HÉLOÉ. — Moi! c'est vous qui avez voulu venir à Fontainebleau. Vous ne vouliez plus rester à Trouville à cause des courses et des bookmakers : il était si simple de rentrer à Fleury ; mais le voisinage de Paris vide vous horripilait.

Mme BARINGHEL. — Je vous crois, la solitude de l'été dans le rayon d'une ville morte ; mais lisez, lisez, nous voici avec la cour de M. Félix Faure, à Fontainebleau.

D'Héloé, *cherchant.* — Où cela? Oh! d'abord, le *Cri de Paris*, c'est le journal antigouvernemental, rien de moins sérieux que ce qu'il annonce. Je suis passé tantôt au ministère de l'intérieur serrer la main de La Frénoise, et il n'en a pas soufflé mot; et puis, si vous aviez bien lu, chère amie, vous auriez vu qu'il n'est question du Président ici qu'en octobre, et, en octobre, nous serons à Venise, ou à Milan, ou à Turin, à moins que nous soyons entre Mayence ou Coblentz, ou tout simplement à Fleury. Vous voyez donc que vous vous agitez dans le vide, et c'est un bien grand danger par cette chaleur. (*Offrant son bras à Mme de Morfels.*) Et vous, madame, qu'avez-vous fait aujourd'hui?

Mme de Morfels, *se laissant conduire à table.* — Oh! nous n'avons pas mis le pied dehors, comme bien vous le pensez; nous avons dormi jusqu'à quatre heures, et puis nous avons lu. A ce propos, que je vous remercie. Très amusant, le *Journal d'un grinchu;* comme la femme est bien campée et comme l'auteur a joliment tiré parti de la catastrophe du Bazar... Sotte, vaniteuse, égoïste, vénale, vide et manégée c'est bien l'idéale poupée de ce temps. — Alors, vous l'avez reconnue, la belle Mme de Maillane? — Si je les ai reconnues? Mais elles sont légion; on peut mettre cinquante noms. — Oui, c'est la dame qui peut dire avec raison que c'est une honte pour la France; elle y apporte son petit

contingent. Mais alors, vous l'avez lu en cachette de notre amie? — Je crois que sa haine s'amollit. — La chaleur. — Je vous ai apporté *Miquette*, du même auteur. Vous retrouverez là des idées bien à elles et bien drôles, et puis *Napoléon et les femmes*, de Frédéric Masson, c'est tout à fait un livre pour lire ici. — Merci, vous me les donnerez demain. — Je les ai fait porter dans votre chambre.

Mme Baringhel, *à table, à M. de Morfels.* — Alors, vous ne le quittez plus, ce canal? — Vous ne voulez pas que j'aille, par quarante degrés, à la vallée de la Sole; on étouffe, dans cette forêt. — A qui le dites-vous? — Et le canal est vraiment le seul endroit frais, vous savez, derrière les cascades. — Oui, il y a tous ces enfants nus qui se baignent, tous ces petits voyous auxquels on jette des sous, qu'ils vont ramasser dans la vase, vous trouvez ça ragoûtant, vous? Une fois m'a suffi à moi; deviendriez-vous comme lord Fingal? il n'en démarre pas, lui. — Vous exagérez, il peint la belle vasque aux dauphins. — Connu, il peint la vasque et louche sur la vase; pourquoi ne le voyons-nous pas ce soir? Ah! c'est vrai, il dîne au cercle militaire. (*A d'Héloé et à Mme de Morfels.*) Que complotez-vous là, tous les deux ensemble? c'est juste poli de faire bande à part. (*A d'Héloé.*) Vous, au moins, m'avez-vous rapporté mon sandrigham et mes sachets à l'œillet vert de Londres? — Tout cela

est chez vous, chère amie. A propos de Londres, vous savez qu'il y fait encore plus chaud qu'à Paris; oui, plus chaud que place de la Concorde : jugez ! Tout le lait y tourne et toutes les *barmaids* sont au désespoir; toutes les petites servantes éplorées, Maud et Lily n'ont plus de lait pour leur thé. — *No milk for their tea*, quelle abomination, *darling*. — Tout à fait celle prédite par les prophètes !

Et le dîner continue dans une atmosphère lourde d'odeur de saumon froid, de viande rôtie et de parfums de femmes et de fleurs... Autour des bougies garnies d'abat-jour roses, des vols de phalènes.

LA VIE DES LACS

Mme BARINGHEL A CHILLON

Sur le lac de Genève, dans la matinée, entre dix et onze. Mme Baringhel, d'Héloé, lord Fingal, le ménage de Morfels.

Toute la bande à pris le bateau de 9 h. 15, au quai du Mont-Blanc, et fait le tour du grand lac. Sur le pont, bondé de touristes, d'innombrables chapeaux canotiers, couvre-chefs uniformes de vieilles et de jeunes Anglaises, çà et là quelques chapeaux galette, couvre-chef adopté par les dames suissesses. Le Léman, d'un bleu d'eau savonneuse, d'un bleu si pâle qu'il en parait blanc sous le soleil, s'étend à l'infini entre des rives basses et semées de villas, pas de montagnes... le Jura, rive droite, les monts de la Savoie, rive gauche, ont disparu, comme évaporés de chaleur. La *Mouette* (c'est le nom du bateau) vient de quitter Nyon et traverse le lac dans la direction de Thonon. L'inévitable troupe italienne : trois chanteuses de Turin et deux guitaristes de Naples, viennent d'entonner pour la troisième fois : *Margarita*, *rata tarata*.

Mme Baringhel, costume tailleur en grosse toile rose, chemisette de soie écrue ; Mme de Morfels, même costume en toile à voile pain bis, chemisette de foulard mauve brodée de cyclamens roses. La *Mouette* est encore en vue de Nyon, dont les toits étincellent, ceux du château surtout, comme rehaussés d'or à la place des plombs et des gouttières, dans un aveuglant coup de soleil.

M. de Morfels, *à Mme Baringhel.* — Eh bien. vous réconciliez-vous avec Genève ? Avouez que ce château de Nyon a une sihouette. Ses toits pointus, ses quatre tourelles, son donjon à machicoulis, et quel éclairage, ce matin ! une aquarelle.

D'Héloé. — J'allais le dire. Oui, ça se compose un peu mieux qu'hier.

Lord Fingal. — Et ce bleu, ce bleu du lac... Jamais on n'a vu un lac d'un bleu pareil : ceux d'Ecosse sont verdâtres et même celui de Lucerne.

Mme Baringhel. *rageuse.* — Seulement, à Lucerne il y a des montagnes, et où sont-elles vos montagnes, à Genève ? Il y a bien la rue et le quai du Mont-Blanc, et un point c'est tout. (*Elle parle à M. de Morfels.*) L'avez-vous vu une seule fois, vous, le Mont-Blanc, depuis trois jours que nous sommes ici ? Parlez-moi du lac des Quatre-Cantons, à la bonne heure ! Il y a le Pilate, il y a le Righi. Quand je pense qu'Alexandre Dumas a pu comparer cela au golfe de Naples, et qu'un homme

de talent (car il en avait) a pu songer devant ces collines aux merveilleux horizons de Sorrente et de Capri ! On m'y reprendra de longtemps à voyager en Suisse ! (*A Mme de Morfels.*) Vous voyez des montagnes, vous ?

D'Héloé. — Mais, chère amie, les montagnes sont des femmes : elles ont leurs caprices, elles sont journalières. Etes-vous en beauté tous les jours ?

Mme Baringhel, *brusquement.* — Et vous, en forme toutes les nuits ?

(Tête de d'Héloé, Silence. Tout le monde rit).

Mme Baringhel.— C'est comme votre Coppet, dont vous parliez tant ; Coppet, le château de Necker et tant de souvenirs ! Vous la goûtez, vous, la mère de Staël ? C'est bien pour moi la figure la plus antipathique. Assommait-elle assez ce pauvre Benjamin Constant ! Sur cent lettres qu'il lui écrivait, il y en avait quatre-vingt-dix où il s'excusait de ne pouvoir venir. Tout à fait la correspondance de Gustave Flaubert à sa Muse... comment s'appelait-elle donc... Madame ?... Oh ! ces bas-bleus, tous les mêmes ! En voilà qui ne s'endorment pas sur le rôti et ne lâchent pas leur os quand elles le tiennent.

Lord Fingal. — Leur os ?

Mme Baringhel, *nerveuse.* — Oui, leur os, ou leur homme !

M. de Morfelds. — La fait est que cette pauvre Corinne était un peu rasoir.

Mme Baringhel. — C'est comme ce nom Corinne ! elle a trouvé le moyen de déshonore l'Italie... *Corinne au Cap Misène*, vous voyez le bout de l'écharpe ; je ne m'étonne plus qu'il pèse tant d'ennui sur ce paysage, c'est le souvenir de Mme de Staël.

D'Héloé. — Mais, chère amie...

Mme Baringhel. — Taisez-vous et ne me parlez plus d'un pays où des villages s'appellent Bellevue, Bellerive et Anière. Vous vous rappelez, hier, les stations du petit lac ! Anière, il y avait Anière, on aurait pu se croire en Seine ; et Hermance ! il y avait une station qui s'appelait Hermance.

Hermance
Chante ta romance.

Vous savez si je goûte justele cher comte! eh bien, je suis pourtant cette fois de son avis.

Oui, la Suisse
Fait trop sa cuisse.

Mme de Morfels. — Comte Robert de Montesquiou, *Voyage à travers le rêve et le souvenir*.

D'Héloé. — La Suisse est pour le rêve, la cuisse est le souvenir.

Une heure après, devant Ouchy, port de Lausanne, la troupe italienne entame pour la quatrième fois :

Margarita taratata.

M. DE MORFELS. — Nous aurions peut-être pu déjeuner ici !

LORD FINGAL. — Il y a, dit-on, une belle cathédrale.

Mme BARINGHEL. — Désaffectée. Elles vous chantent, à vous, ces grandes nefs gothiques transformées en écoles pour petits protestants, des bancs à la place de l'autel, plus de vitraux dans les ogives, et partant le vide et le froid d'une église sans culte ? Je crois toujours entrer dans une salle de justice. Quel décor pour la revision du procès Dreyfus avec M. Scheurer-Kestner dans la chaire du pasteur !

D'HÉLOÉ. — C'est assez ça ; alors, nous déjeunons à bord ?

Mme BARINGHEL. — Oui, descendons, ce sera autant de pris sur la traversée. Comme ça, nous ne verrons pas le paysage.

LORD FINGAL.— Pourtant, Thonon...

Mme BARINGHEL. — Oui, Thonon m'a moins déplu. Il y a un vieux bâtiment, toute une suite d'anciens logis et de jolies verdures, de peupliers au bord de l'eau ; la décor a de la grâce, on sent la rive française.

D'HÉLOÉ. — Et le voisinage d'Amphion.

M. DE MORFELS. — Et la villa Bessaraba et la princesse !

Mme DE MORFELS. — Vous savez que Arthur Meyer y est depuis hier.

Mme BARINGHEL. — Depuis toujours, il y vient

tous les ans. Vous avez lu la liste des cadeaux dans les feuilles ? Quelle poussiere !

Mme de Morfels. — Ah ! ce n'était pas de la petite réclame.

Mme Baringhel. — Et vous savez qu'ils ne sont princes qu'en Autriche, ils ne figurent pas sur le Gotha : noblesse du lac de Genève.

Ils descendent et s'installent dans la salle du restaurant.

Une heure après, entre Vevey et Montreux, toute la bande remontée sur le pont, la troupe italienne entame cette fois *Addio, Napoli bella.*

M. de Morfels. — Voyons, vous ne direz plus qu'il n'y a pas de montagnes. Celles-là sont assez belles.

Mme de Morfels. — Et le petit quinconce du bord de l'eau !

Lord Fingal. — Et la gorge du Chaudron, là-bas, ces hauteurs boisées.

M. de Morfels. — Elles sont assez escarpées, ces crêtes !

Mme Baringhel. — Oui, les rochers de Naye et la Dent de Jaman, inutile de me lire le Bædecker.

Lord Fingal. — Et tant de souvenirs, Rousseau...

Mme Baringhel. — Et Mme de Warens et Clarens, oh ! ne me la faites pas ! Vevey et ses vergers, Montreux et ses raisins ; les pommiers de Vevey, les vignes de Montreux, la Nouvelle Héloïse, Hé-

loïse et Saint-Preux, toute la fausse sentimentalité du dix-huitième. Vous n'allez pas me raconter Voltaire et Ferney, et les farces de ce vieux sapajou à la pauvre Mme Denis, qu'il couronnait de laurier à sa table tout en lui pouffant dans le dos ! Je possède comme vous mes mémoires ; mais c'est justement tous ces souvenirs de l'Encyclopédie qui font l'abomination de ce paysage. Ça ne vous a donc pas suffi, le soir où nous avons pèleriné à Genève, sur la promenade des Philosophes ?

D'Héloé, *fredonnant entre ses dents :*

Si j'ai violé ma mère,
C'est la faute à Voltaire.
Si j'ai pris son magot,
C'est la faute à Rousseau !

Mme Baringhel. — Parfaitement. Cela vous résume toute la Révolution.

D'Héloé. — La déclaration des droits d'un fils.

M. de Morfels. — L'inceste ou les droits de l'homme.

Mme de Morfels. — Vous allez bien : il vous inspire, le lac de Genève !

M. de Morfels. — Il n'y a que lord Fingal qui ne dit mot.

Mme Baringhel. — Oh ! à Londres, les droits de l'homme vont plus loin : « Aime ton prochain comme toi-même. »

LORD FINGAL. — Mais, madame...

(*Le bateau s'arrête, on crie : « Territet. »*)

M. DE MORFELS. — Territet, c'est ici que nous descendons. — Ici ? — Oui. — On prend dans le petit port une barque pour Chillon. — Ces barquettes, c'est tout ce qu'il y a de plus fragile, jamais je ne monterai là-dedans. — Vous voulez nous noyer. — Eh bien, nous irons à pied ; il y en a pour vingt minutes. — Mais le bateau repart à trois heures vingt, nous avons juste une heure à nous. — Allons, allons, descendons.

Deux heures après, à bord de la *Mouette*, en vue de Territet que le vapeur va quitter. Chillon et ses toits de tuiles rouges se détachent avec une précision et une douceur infinies sur un fond de verdure au pied des hauts escarpements des Alpes; les Diablerets, le Grand Mœveran, la Jungfrau et le Finsteraarhorn; les Alpes du Valais et celles de Savoie emplissent de leurs crêtes dentelées et de cimes neigeuses toute la vallée du Rhône, au-dessus de Villeneuve et des toits de Bouveret. Le lac est d'un bleu de saphir liquide, où l'ombre des montagnes projette de grandes moires d'un bleu d'ardoise ; l'arête des roches, les toits des tours, le donjon de Chillon, les flèches des sapins, le vif-argent des glaciers sont comme figés dans une lumière bleue et calme, et tous les détails en apparaissent comme peints sur velours.

M. DE FORFELDS. — Eh bien ?

Mme BARINGHEL. — Oui, c'est l'idéal chromo ; cette fois nous avons mis dans le mille : c'est

aussi beau que Fluelen, je suis vaincue, je l'avoue.

D'Héloé. — Fluelen avec Chillon en plus, c'est un peu mieux que la chapelle de Guillaume Tell au pied de l'Axenberg.

M. de Morfels. — *Tellsplatte*, bains et débarcadère, hôtel, pension, 512 mètres au-dessus du niveau de la mer, 6 francs par jour. — J'aime mieux le *National*. — Taisez-vous, ne dissipez pas mes souvenirs. Il me plaît de songer que Louis le Débonnaire fit enfermer ici l'abbé de Corvey. — *Qui soulevait ses fils contre lui*, n'oublions pas la phrase du guide, et dans un château *où il ne pouvait voir que le ciel, les Alpes et le Léman*. — C'était Chillon. — Vous l'avez dit. — Et quelles voûtes, quels piliers ! Étonnants, ces souterrains taillés à même le roc, et quelle fraîcheur délicieuse ! — Une vraie résidence d'été. — Avec l'ombre de Bonnivard. Pourquoi pas tout de suite la chambre de tortures. — Ah ! oh ! oh ! le lit taillé dans le roc, où les condamnés à mort passaient leur dernière nuit. — Et le pilier où on les pendait, avec, tout près, la petite porte donnant sur le lac pour y insinuer les cadavres, trois cents pieds de profondeur. — Brrrou ! les comtesses de Savoie ne devaient pas la couler douce dans ce Chillon du lac. — Pourtant, avec un tel horizon sous les yeux. — Et un homme qui vous plairait. — Je vous vois venir, beau masque, mais vous n'y resteriez pas une heure, dans le château de

Chillon, même pour y lire le procès Zola. — Vous oubliez que les châtelaines d'alors avaient des officiers de garde. — Et les hommes de la garnison. — Mais, mesdames, la *Grande Duchesse* ne se passe pas à Chillon. — Dieu ! que c'est joli, mais il s'éloigne. — Cette heure est inoubliable. Où passerons-nous la soirée ? Je ne retourne pas aux Eaux-Vives. — Ni moi, mais regardez-moi ce bleu du lac. — Oh ! bien plus beau que Fluelen. — Non, aussi beau, mais autre chose. — J'ai moins aimé le pilier avec autographes des grands hommes. — Le pilier *George Sand, Eugène Sue* et *Byron*. — *Byron* passe encore. il fallait bien signer le prisonnier *de Chillon*. — Vous l'avez lu ? — Pas plus que George Sand. — J'étais sur le point d'écrire le nom d'Edmond Rostand. —Et moi, celui de Jean Rameau. — C'était à faire, entre Hugo et Byron. — Comme noms de poètes ou de grands hommes ? — Et l'on dit que la vue des lacs adoucit les mœurs : encore une illusion qui tombe. Adieu, Chillon !

Tous, *en chœur*. — Adieu, Chillon !

MME BARINGHEL A PARTENKIRCHEN

A Partenkirchen, village perdu du Tyrol bavarois, hôtel de la Poste ; la façade de l'hôtel donne sur la grande et unique rue de l'endroit, les murs en sont peints d'attributs et de figures gothiques, comme il sied. Dans la rue, foule de montagnards et de montagnardes en costumes se rendant à l'église voisine; il y en a de pittoresques et pas mal de ridicules. De toutes les fenêtres de l'hôtel on voit les montagnes, qui sont splendides, déchiquetées, de formes effrayantes et fantasques ; les fenêtres de Mme Baringhel dominent tout le panorama. Il est neuf heures du matin. Mme Baringhel, en déshabillé de mousseline blanche sur dessous de faille citron, s'active et s'affole entre deux valises qu'elle saccage d'une main fébrile, sans pouvoir trouver ce qu'elle y cherche ; tous les ustensiles du nécessaire de toilette en argent ciselé sont étalés sur une toilette assez primitive, le plateau du déjeuner est posé à la diable sur le lit défait.

Par les croisées grandes ouvertes entrent des sons de cloches et du soleil.

UNE VOIX DEHORS. — Vous êtes visible?

Mme BARINGHEL. — Entrez.

D'Héloé s'encadre dans l'entrebâillement de la porte.

Mme BARINGHEL, *avec un mouvement de recul.* — Ah c'est vous! mais je n'y suis pas... Bah! à la guerre comme à la guerre, entrez après tout, aidez-moi à trouver mon flacon de corylopsis; impossible de mettre la main dessus. Je ne sais pas où Anna l'a fourré à Zurich; ah! si l'on me reprend jamais à voyager sans femme de chambre!

D'HÉLOÉ, *qui vient de trouver un flacon.* — Est-ce celui-ci? Je vois écrit verveine.

Mme BARINGHEL. — C'est lui-même. Mettez-le sur ma table, merci.

D'HÉLOÉ. — Vous m'aviez dit corylopsis.

Mme BARINGHEL. — Je n'ai plus la tête à moi; pardon, mon ami, on la perdrait à moins, avouez-le. Ces sept heures de voiture à travers la montagne, cette arrivée à la nuit dans cet hôtel hanté de hiboux et de chauves-souris.

D'HÉLOÉ. — ?

Mme BARINGHEL. — Mais oui, l'escalier est rempli d'oiseaux empaillés: après ces deux heures de montée au pas dans ces forêts crépusculaires, c'était impressionnant.

D'HÉLOÉ. — Soit, mais vous avez une mine superbe. Excellent pour la santé, ce genre

d'exercice ; cela fouette le sang. Vous voilà rajeunie : seize ans, parole !

Mme Baringhel, *souriant.* — Non ?

D'Héloé. — Et pas de poudre de riz ! Enfin, vous voilà remise. Vous avez bien dormi ?

Mme Baringhel, *s'installant à la toilette pour faire ses ongles.* — Je tombais de fatigue.

D'Héloé. — Et réconciliée avec les châteaux du roi de Bavière ?

Mme Baringhel, *se tournant brusquement.* — Réconciliée, moi, avec Linderof ! Vous ne voudriez pas. Nous avoir fait, cinq jours durant, voguer sur tous les lacs et chevaucher par toutes les gorges pour nous amener devant ce zinc doré et ces Gobelins au jus de framboise, et le bouquet de fleurs de porcelaine de la salle à manger, et le cabinet bleu, et le cabinet rose, et le cabinet mauve, ici broderies d'or, là broderies d'argent. C'est le château de Serpentin Vert.

D'Héloé, *riant.* — Mettons de Nigaudinos dans les *Pilules du Diable.*

Mme Baringhel, *toujours occupée à ses ongles, le dos tourné à d'Héloé.* — En effet, c'était calomnier cette pauvre Mme d'Aulnoy ; et les tables de lapis et le bureau de porcelaine de Saxe, et son boudoir de glaces ! Il avait un boudoir ! Ah ! ce pauvre Louis II était peut-être plein de bonnes intentions, mais le don d'assimilation n'est pas une vertu allemande... Avoir rêvé les mascarons

de Versailles et avoir fignolé ce macaroni bavarois.

D'Héloé. — Alors vous n'irez pas à Chiemsee ?

Mme Baringhel. — Ni à Chiemsee ni à Starnberg. Ce que j'ai vu me suffit... j'en ai ma claque, nous sommes à deux heures de Munich, je verrai donc Munich !... avec résignation... mais vous ne me ferez plus entrer vivante dans un seul château du roi.

D'Héloé. — Vous mangiez pourtant d'un bel appétit, hier, dans la maison du garde, car vous lui avez fait assez fête, à ce ragoût de cerf de Linderof ! Vous n'avez même pas la reconnaissance de l'estomac !

Mme Baringhel. — Mais...

D'Héloé. — Ni celle des yeux, car vous avez savouré d'assez beaux paysages : je vous ai vue à Nenschwanstein; j'y ai même craint un transport au cerveau ; vous avez déliré trois jours pleins devant le lac et les châteaux.

Mme Baringhel. — Permettez, devant l'architecture seulement.

D'Héloé. — Qui ne fait pas partie du paysage. Trouveriez-vous par hasard que ces montagnes manquent de boutiques comme cette chère Mme Homerlon ?

Mme Baringhel, *nerveuse*. — Si vous voulez que nous restions bons amis, pas un mot là-dessus, n'est-ce pas ?

D'Héloé. — Comment, cela se gâterait ! C'était

si chaud hier encore. (*Mouvement d'impatience de Mme Baringhel.*) Je sais bien que la chère femme porte peut-être un peu trop de bagues et nous sort souvent ses millions, mais c'est pour elle une si récente joie, il y a si peu de temps qu'elle les a ! C'est un début dans l'opulence, il faut encourager les débuts ; elle a des naïvetés d'enfant. A moi, elle me rafraîchit l'âme avec ses...

Mme Baringhel. — Séries de gaffes, moi pas.

D'Héloé. — Vous manquez d'indulgence... et elle est, cette chère amie ?

Mme Baringhel. — Vous le demandez, mais chez le bijoutier... Où pourrait-elle être ? Elle n'en manque pas un, elle en est à sa troisième bague depuis Genève, elle trouve le moyen de se monter un écrin... en Suisse... enfin !

D'Héloé. — Mais il n'y a pas de bijoutier ici !

Mme Baringhel. — Vous êtes fou, il y a des bijoutiers partout, en Allemagne. Je dis bijoutier, je veux dire antiquaire, orfèvre, c'est le pays... Vous ne vous rappelez pas son cri de joie, hier au soir, quand elle a vu cette devanture allumée, deux maisons avant l'hôtel ?

D'Héloé. — J'avais pris cela pour une charcuterie.

Mme Baringhel. — Parce que vous aviez faim, mais elle ne s'est pas trompée. Bref, elle y est en ce moment, elle a déguerpi dès l'aube ; nous allons la voir revenir, à midi, avec quelque

nouvel achat. Vous savez bien que tous les matins elle court les fournisseurs, c'est sa façon de visiter les montagnes... Je vous avoue que, ce matin, j'ai renâclé, j'ai refusé net de la suivre. D'ailleurs, elle se fait voler avec une inconscience!

D'Héloé. — Et lord Fingal l'accompagne?

Mme Baringhel. — Naturellement, je crois qu'il y trouve son compte, il doit avoir la remise des fournisseurs.

D'Héloé. — C'est très coquet ce que vous dites.

Mme Baringhel. — Voyons. Elle n'entend pas un mot d'allemand, et lui le parle comme un professeur de Zurich; vous croyez ses truchements gratuits? D'abord, il ne fait rien pour rien, le bel irlandais; je l'ai vu à l'œuvre et c'est lui qui nous a amené la dame. (*Mouvement de d'Héloé.*) Parfaitement, quand les Morfels nous ont lâchés, c'est lui qui... Or, vous ne croyez pas à un flirt possible, n'est-ce pas, quoique, à dire vrai, la grosse dame... mais vous n'êtes pas aveugle et avez remarqué comme moi... Or, lord Fingal est inépousable. Pour quel motif aruait-il donc emmené cette chère Homerlon dans le Tyrol bavarois? Oh! je connais là-dessus vos théories, par perversité. La misogynie bien connue de lord Fingal aurait trouvé très *smart* d'entraîner chez le roi vierge cette bonne grosse mère et de faire de Schwansee, le pays du

Cygne, le pays des oies!... Eh bien! rayez cela de vos papiers, mon cher, c'est infiniment moins compliqué que cela. Vous prêtez à votre ami Fingal une complexité et un dilettantisme que vous avez, vous, et que lui n'a pas. Lord Fingal nous a amené la belle maturité de Mme Homerlon parce qu'elle fait tous les frais du voyage.

D'Héloé, *qui s'est rapproché d'une des fenêtres et regarde dans la rue.* — Voilà une heureuse découverte, et nous voyageons, à vous entendre, avec un couple tout à fait recommandable: c'est Munich port de mer, que votre façon de juger le Tyrol bavarois... Pour de l'imagination, ah! vous n'en manquez pas... mais les voici justement dans la rue.

Mme Baringhel, *toujours à sa toilette.* — Qui?

D'Héloé, *à la fenêtre.* — Mais Mme Homerlon et lord Fingal, juste devant l'hôtel; ils causent avec un homme du pays, un Tyrolien à feutre vert et à...

Mme Baringhel. — Cuisses nues. Ils se rincent l'œil.

D'Héloé. — Et quel colosse! Non, ces jambes! On dirait des poteaux; je n'ai jamais vu ça. Non, venez voir. Lord Fingal fait tâter à Mme Homerlon les jarrets du gars... elle les tâte.

Mme Baringhel. — Un acompte! Vous me répugnez. Et le colosse?

D'Héloé. — Laisse faire, rit béatement.

Mme Baringhel. — Et répond *ja, ja.*

D'Héloé. — Il ne peut pourtant pas répondre *si, si*, nous ne sommes pas en Italie, que diable!... Bon, ils m'ont vu.

Mme Baringhel. — Et dans ma chambre, quel ennui! Vous êtes insupportable; il va falloir me montrer, maintenant.

La voix de lord Fingal, *du dehors*. — Hein, quelles jambes! C'est un cocher privé de Partenkirchen, il nous conduira tantôt à un lac très curieux, à une heure d'ici, après déjeuner; vous venez avec nous, n'est-ce pas?

Mme Baringhel, *à sa toilette*. — Jamais de la vie.

La voix de Mme Homerlon, *du dehors*. — Où est donc Mme Baringhel, est-elle un peu remise?

Mme Baringhel, *venant à la fenêtre*. — Merci, je vais mieux, mais j'avais besoin de repos. Ce matin, j'étais rompue, vous ne m'en voulez pas? Joli, le pays?

La conversation s'engage entre les deux femmes.

— Adorable. Nous sommes allés à la messe, lord Fingal et moi, c'est très curieux; des costumes! Vous auriez dû venir! — Je ne pouvais pas. Ça ne sentait pas un peu dans cette église? — Dame, ces montagnards ont l'odeur un peu forte, mais ils sont si convaincus. Ce qu'il y avait d'hommes, à l'office! — Ah! nous ne sommes plus en France, ça se voit. — Vous avez vu les vieilles femmes d'ici, leur bonnet à poil,

cette extraordinaire coiffure moitié colback, moitié manchon, tout en fourrures ! — Oui, très drôle, c'est le colback des soldats de Joseph II. — Et les jeunes filles avec leur bicorne de feutre noir à ganse et à glands d'or, un bouquet d'edelweiss passé dans la ganse ! — Oui, l'air tout à fait de bergères de trumeaux allemands, n'est-ce pas ? — Tout à fait, et quel rembourrage aux hanches ! mais les hommes sont beaux, vous avez vu ce gars ! — J'admire. — Il nous mène tantôt en voiture, vous venez ? — Je ne sais pas. — Encore souffrante ? — Bien lasse ; et ce bijoutier ? — Ah ! ne m'en parlez pas, fermé. — Comment, fermé ? ce n'est pas dimanche. — Mais c'est une fête de saint et c'est la messe et ils ferment tout ici pendant la messe, et elle dure des heures, ici, la messe ; il n'y a pas un magasin d'ouvert avant onze heures. Ah ! ils sont bons catholiques, dans le Tyrol bavarois. — Alors rien ? — Si, à la vitrine, j'ai guigné une bague, une grosse perle sertie entre trois lys d'argent, un vieux travail allemand qui m'a tiré l'œil. Nous irons à onze heures et demie. Ne manquez pas la sortie de l'église. — Je vais essayer ; — et vous allez maintenant ? Il n'est que dix heures ; on nous a parlé d'un calvaire tout près d'ici d'où l'on a une vue admirable, nous y allons. Une heure à nous, nous avons tout le temps. Il y a, paraît-il, un amusant chemin de croix. — Ah ! — Vous savez, un tas de

petites chapelles ouvertes, échelonnées au flanc d'une montagne comme au cimetière d'Ethal, et l'église est consacrée à saint Antoine de Padoue. Je veux lui faire une petite prière, c'est un saint que j'aime bien. — Qu'a-t-elle encore perdu ? Il vous exauce souvent ? — Toujours. — C'est de la chance. Adieu, à tout à l'heure. — A tout à l'heure ; portez-vous mieux, tâchez de venir nous rejoindre chez le bijoutier. — J'essaierai. — C'est un peu avant l'hôtel, trois maisons plus bas. — Oui, je sais. — Il s'appelle Simon. — Naturellement. — Donc, impossible de se tromper. Il a de très belles argenteries, vous qui en cherchez. — Adieu. — Adieu. — Nous avons commandé des écrevisses, des monstrueuses, comme celles d'hier ; nous songeons à vous, vous voyez. — C'est très gentil ; merci, merci. — Le déjeuner à midi, n'est-ce pas ?

La voix de Mme Homerlon s'éloigne et s'éteint. D'Héloé, toujours à la fenêtre. Mme Baringhel s'est de nouveau assise à sa toilette.

D'Héloé. — Voyons, elle a été charmante ; convenez que vous êtes injuste ; on n'est pas plus aimable, plus bonne femme, et serviable, obligeante !

Mme Baringhel, *en train de se poudrer les joues.* — Oui, elle ne nous a sorti ni ses immeubles de Paris, ni sa villa de Cannes, ni ses actions de Monte-Carlo ; elle n'a pas même soufflé mot

de ses fermes de Beauce, cela, j'en conviens, mais que nous réserve le déjeuner?... Je vous préviens que si elle nous fait encore l'inventaire de son mobilier, et nous cite, comme hier, à Slansee, le salon de vingt-cinq mille et la chambre à coucher de dix-huit de chez Jansen, factures payées comptant, si elle me dit même le prix d'une bague, je boucle ma malle et je prends le train.

D'Héloé. — Voyons, voyons, calmez-vous. Êtes-vous assez nerveuse! Nous sommes le 30 septembre à Partenkirchen, Tyrol bavarois, par quinze degrés au-dessus de zéro et dans le plus beau décor de neige et de montagnes. Savourez donc le paysage, humez tranquillement l'air pur, et songez qu'à Paris nos amis se débattent, et dans l'étuve, 38 degrés encore il y a trois jours, dans l'étuve et dans l'Affaire, l'éternelle Affaire. Ici personne ne vous en parle, personne ne vous en assomme, de l'Affaire, personne ne vous prend à parti, ni ne vous met en demeure d'avoir une opinion sur Picquart ou sur Dreyfus; ici, ni article diffamant, ni duel, ni coups de revolver, et pas un journal français depuis huit jours. Est-ce que tout cela ne compte pas?

Mme BARINGHEL A LA SUPERGA

A Jean de Bonnefon.

A la Superga, devant le splendide panorama du Mont-Cervin et du Mont-Rose. Les glaciers apparaissent très haut dans le ciel au-dessus d'une muraille de nuages ; à leurs pieds, Turin dans la brume marqué par des dômes bleuâtres et des tuyaux de cheminées d'usine où s'échevèlent de vagues fumées ; la dorure et la pourpre rouillée des premiers plans, tous les vallonnements des collines du Piémont massées autour de la Superga, font violemment chanter les bleus gris de paysage et l'argent violacé des Alpes... Le ciel, les montagnes et toute la plaine s'encadrent à souhait pour la joie des yeux entre les hautes colonnes et les balustrades de marbre du péristyle de l'église.

— Quel décor pour un Tiepolo ! Voyez-vous des nudités de femmes et quelques étoffes jetées le long de ces rampes avec cette toile de fond ! Vraiment ces Italiens n'ont eu qu'à regarder pour peindre. Mon petit d'Héloé, j'ai l'âme bleue et rose aujourd'hui. Ce paysage et la chute du

ministère..., il y a de belles heures dans la vie d'une femme.

Mme Baringhel, un peu théâtrale, dans une robe de drap rouge évidemment faite pour Trouville, s'accoude et prend des poses, convaincue d'être un assez joli Tiepolo elle-même dans ce décor grandiose et mélancolique d'automne italien. Tout à coup des cris, des ombrelles qui se lèvent.

— Comment, vous ici ?... Par quel hasard... ce n'est pas croyable... je vous croyais à Lucerne. — Depuis deux mois, vous ne voudriez pas ! Mais vous avez donc quitté Venise... et cet empereur, toujours amoureuse ? Est-il vraiment aussi bien que cela ? — Vous savez que ça se chante ! — Non, une désillusion... On ne doit jamais voir de près les hommes qu'on rêve. — Il vaut mieux rêver les hommes qu'on a vus. — Le cauchemar, alors ? — Comme si le regret était possible avec vous ! — Si vous rêvez les travaux d'Hercule ! — Monsieur d'Héloé, vous devenez impertinent. — Oh ! c'est tout ce dont il est capable. — Mais enfin, cela ne nous explique pas comment vous êtes ici. — Nous étions à Lugano. — Ah ! vous avez fait les lacs ? — Oui, celui de Garde et celui de Côme. — Les îles Borromées, il y a un beau livre là-dessus. — Et vous, vous venez de Venise ? — Ah ! bien oui... Nous revenons de Munich. — Vous y êtes retournés ? — Hélas ! mais vous savez, Munich

après Venise, ça ne tient pas. — Le fait est que la ville de Maximilien, après celle des Doges ! — Et les portraits de Kaulbach et les nymphes de Boecklin après les Véronèse et les Tintoret. — Oui, autant après de la haute venaison manger de la panade ! Ils manquent d'épices, ces bons Bavarois. — Et puis cette vie du soir qui n'existe pas en Allemagne, cette population qui se couche à dix heures, ces rues désertes, dès le couvre-feu, à moins d'aller s'enfermer dans leurs brasseries... Non, toute cette ville de pots de bière et de bonnets de nuit après la gaiété, les musiques et le mouvement des nuits bleues de la place Saint-Marc, et retomber dans ces berlines et ces cochers macabres après les heures de rêverie bercée et d'indolence heureuse des promenades en gondole ! Je n'ai pas pu. Nous avons pris le train. Milan nous a vus, Milan et son dôme, et même il ne nous a pas ravis. — Le dôme de Milan ! vous n'êtes pas montés dessus ? — Non. — Alors, n'en parlez pas, ma chère. Il faut toujours monter, quand on veut avoir une véritable opinion des gens. — Des gens ? — Je veux dire des choses, vous m'en faites dire de bonnes. Vous savez que c'est aussi beau qu'ici, et c'est assez merveilleux, hein, ce paysage ! — Mais la ville ? — Oh ! hideuse : ces rues à angle droit, toutes ces voies parallèles se coupant en perpendiculaires... On croit marcher dans un tombeau. — Un Munich italien ? —

Vous l'avez dit; encore Munich a des monuments — Oh! si peu. Vous aimez leur Résidence? — Oh! elle vaut bien leur Palais Madama. — Du Charles-Albert, c'est de la même époque. — Et le général Chanoine? — Hein! oui, à propos, il s'en est passé, depuis que nous nous sommes vus. — Si ces messieurs parlent politique! — Oh! nous sommes du même avis. — Et Rochefort est votre dieu, ce que j'ai aimé son *cabinet des horreurs*. — Vous n'êtes donc plus revisionniste? — Non, les Italiens m'ont convertie. — Enfin. — Ce n'a pas été sans mal. — N'est-ce pas, quand on voyage à l'étranger, on ne peut avoir qu'une opinion. — A qui le dites-vous? il y avait des jours où nous avions honte d'être Français. — Vous vous expliquez mal, chère amie, dites plutôt que nous avions honte de certains Français.

Et ces dames (car c'est cette chère Mme de Morfels que vient de retrouver Mme Baringhel), ces dames, commodément installées sur une des balustrades, les pieds dans le vide et joliment arc-boutées sur leur manche d'ombrelle, continuent leur futile et léger gazouillis de Parisiennes en rupture de cage, tandis que ces messieurs, de Morfels et d'Héloé. entament un sérieux *aparte*. — Gazouillis de ces dames:

— Et Mme Homerlon? Vous l'avez un peu semée, hein? — Oui, j'ai eu tous les torts, mais je n'en pouvais plus. — C'est une si bonne

femme! — Bonne femme, bonne femme... une Madame qui se fait servir son premier déjeuner par sa femme de chambre à genoux et qui exige que la pauvre créature demeure ainsi prosternée devant son traversin, pendant qu'elle grignote ses brioches! Vous trouvez ça d'une belle âme, vous, cette humiliation inutile des gens employés à votre service? Je sais bien que nous commandons nos domestiques, parbleu! Il m'arrive de les rudoyer parfois ; nous ne sommes pas des saintes et ils sont bien insupportables ; mais nous viendrait-il jamais à l'idée de nous faire servir à genoux?... — Moi, je trouve ça une idée d'homme. — Oh! Lucette, laissez cela à d'Héloé. — Mais que comprenez-vous donc? Je veux dire que les hommes sont plus autoritaires, voilà tout : mais vous pouffez? — C'est plus fort que moi, une réminiscence littéraire, un vers de Mme de Montgomery. Vous le connaissez, il a fait le tour de Paris quand a paru son livre : *A mon mari :*

> Je mis mon front sur tes genoux,
> Et c'est ainsi que je devins poète.

Ce qui fit écrire à Bruscambille, un rédacteur de l'*Événement* : « On puise son inspiration où l'on peut. » (*Un silence.*) Vous êtes un puits de souvenir, chère amie!

Aparte de ces messieurs :

— Oh! ne m'en parlez pas, je devenais fou!

Mais il n'y a pas que les Italiens : tout étranger est pour Dreyfus. A la Chartreuse de Pavie, nous faisons la route avec deux Hollandaises, la mère et la fille, deux braves créatures, pas du tout hostiles, plutôt sympathiques à la France. Quelques admirations communes devant la façade, et nous voilà appareillés. Ça ne marchait pas mal, quand, dans la sacristie, devant le merveilleux lavabo aux dauphins, la mère me prend à part, et, d'un ton timide : « Monsieur, vous qui êtes Français, que pensez-vous de l'affaire Dreyfus ? Il est innocent, n'est-ce pas ?... L'Affaire à la Chartreuse de Pavie, devant un Donatello ; je me suis senti devenir assassin ; mais devant les bons yeux écarquillés de la bonne dame : — Quel journal lisez-vous donc en Hollande, eus-je l'idée de lui demander ? — Mais, l'*Aurore*, le *Siècle*, *Les Droits de l'Homme*, le *Figaro*, m'a-t-il été répondu : tous les torchons du Syndicat, ils les lisent tous à l'étranger. Quelle propagande supérieurement organisée ! — Oh ! ils ont le génie de la publicité.

Gazouillis de ces dames :

— Leur musique ? j'y suis allée, à leur Opéra. Je suis de votre avis, on ne connaît pas Wagner quand on ne l'a pas entendu à Munich, mais on n'est pas au théâtre : on est à l'office. Ils écoutent ça comme la messe, c'est un concert de musique sacrée... Oh ! ces bons *Mein Herr*, et leurs

Frauen, la main dans la main et les yeux au lustre, communiant sous les espèces du chœur des fileuses et de l'air de Senta... J'ai vu le moment où l'on allait me faire sortir ; j'avais laissé tomber ma lorgnette, tous les regards se sont tournés vers moi, et chargés de quels reproches...

Quel profane en ces lieux ose avancer vers nous !

— Vous avez laissé tomber votre lorgnette ! ils ont vu tout de suite que vous étiez Française. Jamais une Allemande ne laisse rien tomber. — Ah ! on les dit pourtant sensuelles et de suite pâmées sous la caresse. — Oui, leurs prunelles chavirent facilement, mais tout se raffermit vite devant une platée de jambon et de sauerkraut. — Vous les avez vus manger pendant les entr'actes ? — Si je les ai vus ! J'en étais écœurée. Tous ces sentimentaux qui, entre la mort de Siegmund et le sommeil de Brunehilde, vont se bourrer de saucisses et de poissons fumés, ce foyer d'Opéra qui ressemble à un buffet de gare belge, et toutes ces lunettes d'or sur ces faces bonasses : non, cette population-là ne porte pas à l'amour... — Est-ce que d'Héloé à Munich... ? — Je sais qu'il préfère Venise...

Aparte de ces messieurs :

— Je déteste l'agneau, moi, et l'Allemande me fait toujours l'effet d'une poitrine d'agnelet

farcie. C'est fadasse et compliqué, mais elles prient comme des anges dans les églises. Elles sont convaincues, tendres, fidèles et... ennuyeuses ; ce sont les idéales Dorothées qui beurrent éternellement les nourrissantes tartines des futurs *Krieger* du grand *Reisender-Kaiser*.

— Ah ! ce ne sont plus les églises d'Italie. — Je vous crois : à Venise, ce sont autant de maisons de rendez-vous. Vous suivez une femme, elle entre à l'église ; vous voulez lui parler, elle ne se laisse aborder qu'auprès du bénitier. A moi, qui vous parle, il m'en est arrivé une bien bonne. — A votre dernier passage ? — A mon dernier passage ; à Saint-Marc, il y a trois semaines, un dimanche. Une Vénitienne, une de ces rousses comme on n'en voit que là-bas, coiffée en conque comme une femme du Véronèse, les yeux baissés, très adorante, avait trouvé le moyen de se placer derrière moi et de m'égrener son chapelet dans la main, — ça avait l'air d'une distraction, et c'était tout un monde que ce frôlement de grains d'ambre tièdes et polis contre mes doigts ; et à l'autel, savez-vous qui est-ce qui me faisait de l'œil tout en servant la messe, mais un œil à faire descendre le Christ de croix ? un des enfants de chœur. Il me prenait pour un Anglais, parole... — En Italie, on prend toujours pour un Anglais le monsieur auquel on prête des curiosités italiennes. — Parbleu ! leur Caire est une auberge pour tous les vices de

l'univers, ils ont fait de l'Égypte le mauvais lieu, le lupanar du Monde. — Très commerçants, ces bons John Bull ; ils n'ont institué le *Hard Labour* à Londres que pour encourager l'exportation anglaise... Ah ! c'est un peuple de colonisateur .

Et le soleil descend, mélancolique et superbe, sur les cimes embrasées du Mont-Cervin et du Mont-Rose.

Pour Alexandre Nathanson.

LES OPINIONS DE MME BARINGHEL

Chez Mme Baringhel, dans son hôtel du Marais. Petit salon en rotonde et tout en glaces encadrées de bois sculpté, doré et tarabiscoté, dégringolades d'amours, de fleurs et de guirlandes du style le plus baroque; le plafond lui-même est en glaces encastrées et envahies par des motifs rocaille du goût le plus exaspéré.

Le long des glaces très hautes, c'est, nichée dans des motifs d'ornementation, une profusion de vieux Saxes, perroquets, éléphants, magots, babouins et guenuches, toute une ménagerie des fabriques de Dresde; l'aspect est surtout bizarre. C'est une exagération du genre tarabiscoté, une frénésie du fignolé et du joli, c'est très allemand surtout, très cabinet des Saxes de la maison des Wittelsbach. Devant chaque glace, des consoles trop fouillées, trop surchargées de corbeilles et d'attributs, mais de très beaux groupes de biscuit sur les marbres; dans l'eau des miroirs, comme surnageant, les portraits en médaillons de trois favorites, Mlle de Châteauroux,

Mlle de Roman et la Dubarry, dans des cadres ovales, suspendus par des rubans de moire bleu pâle.

Aux fenêtres, longs et larges rideaux drapés à gros plis, en moire de la même nuance; devant la haute cheminée, un petit paravent doré à trois feuilles en satin blanc brodé aux armes des Bourbon; pas de tapis, les luisances d'un parquet de bois des îles losangé.

Mme Baringhel est assise dans une bergère de gros de Tours orange, fleuri de chardons d'argent ; un coussin velours amande est sous ses pieds. Accoudée à une petite table en marqueterie, à la lueur d'une liseuse en vieil argent, elle feuillette indolemment une brochure insinuée dans une reliure de cuir étrange; une profusion d'anthuriums et d'iris verdâtres s'entrelaçant sur un fond blanc, un Walgren assurément.

Le petit salon est violemment éclairé par des torchères posées entre les glaces, mais éclairé aux bougies.

Mme Baringhel, *lisant à voix haute avec les intonations de Mme Sarah Bernhardt :*

Oh! je connais les sûrs poisons et le dictame
Si doux, qu'il tue ! et j'ai cueilli d'étranges fleurs.
Attendons. Je suis bonne en l'oubli des douleurs.
C'est bien lui ! les voici, les traîtres yeux de proie,
Qui me prirent, pour leur triomphe, et pour ma joie !
Voici, dans ses cheveux d'or sombre, le chemin
D'extase, qui mena vers le meurtre ma main ;
Voici le bras de son étreinte et de mes crimes.
Je sais que j'ai tué, je sais que nous sourîmes,
Et, comme je t'avais au crime habitué,
Tu souriais bien mieux lorsque j'avais tué !
Je t'aime pour avoir...

Prêtant l'oreille à un coup de timbre.

Bon! quelqu'un, je ne pourrai jamais finir cette *Médée*.

Elle pose la reliure sur la table et se rajuste devant un petit miroir. Entre en coup de vent Mme des Ipnauses.

Mme des Ipnauses. — Eh bien! il faut marcher pour vous découvrir. C'est de la rélégation, vous êtes logée au bout du bâtiment maintenant. Tiens! c'est gentil tout plein ici; on se croirait à Versailles.

Mme Baringhel. — Oh! tout au plus à Munich.

Mme des Ipnauses, *faisant le tour de la pièce.* — Oui, en effet, c'est un peu chargé. Mais, c'est le cabinet des Saxes de la Résidence, et moi qui ne le reconnaissais pas. C'est très réussi, parole, on vous a fait ça à Paris?

Mme Baringhel. — Non, ils ont des hommes merveilleux là-bas; j'ai trouvé un certain Bernheimer : c'est lui qui m'a fourni tous ces Saxes.

Mme des Ipnauses, *les examinant avec son face-à-main.* — Mais c'est tout un trésor, il y en a pas mal d'anciens.

Mme Baringhel. — Et beaucoup de modernes : on ne peut pas se ruiner; je n'ai déjà plus un sou; et comment va?

Mme des Ipnauses, *consentant à s'asseoir.* —

Oh ! moi, très bien, du moment qu'on ne me parle pas de l'Affaire. Mais vous, c'est à vous qu'il faut demander cela : je vous trouve pâle.

Mme Baringhel. — Oui, ma mine de chatte malade... Il y a huit jours que je ne suis sortie, ma chère ; mon rhumatisme au cœur, mes affreuses douleurs...

Mme des Ipnauses. — Mais, aussi, vous passez octobre à Venise, et vous rentrez en novembre : on n'a pas l'idée de passer l'été dans le Midi et à Paris ses hivers. Vous tombez du soleil en pleine mauvaise saison.

Mme Baringhel. — Oh ! Paris, c'est toujours la mauvaise saison pour moi. On y grelotte et on y manque d'air. Ce ciel couleur de suie, cette éternelle bruine, ce froid qui vous pénètre, pluie, boue et fétidité, et je parle de l'atmosphère sans insister sur l'ignominie des propos entendus, et les journaux que l'on lit, la torrentielle montée de boue quotidienne ; ah ! je comprends les femmes qui s'arment d'un revolver !

Mme des Ipnauses. — C'est comme cela que vous voilà devenue Parisienne ?

Mme Baringhel. — Oh ! bien à mon corps défendant. Et, si je n'avais pas craint la fièvre à Venise, je serais encore dans mon palais du Grand-Canal.

Mme des Ipnauses. — Ah ! le fameux palais entre eau noire et jardin, le décor pour roman d'Annunzio, dont vous m'avez envoyé une si

jolie description (j'ai gardé votre lettre), le palais où fut écrit la *Nichina* et un peu de *Magda* peut-être.

Mme Baringhel. — Ah ! je n'ai pas dit cela.

Mme des Ipnauses. — Mais vous vous plaisiez à le croire. Habiter la chambre de Sudermann, errer dans le jardin où médita M. Hugues Rebell, cela ne manque pas de suggestion pour une âme sensible. Je vous envie et vous comprends ; puis enfin, c'est là que vous l'avez vu ?

Mme Baringhel. — Qui ça ?

Mme des Ipnauses. — Mais Lui, votre grand homme, votre héros, l'empereur.

Mme Baringhel. — Le kaiser ! Ne le dites pas, on me chansonnerait dans les revues ; n'empêche que si nous en avions un comme lui !

Mme des Ipnauses. — Mais vous voilà aussi antifrançaise. A quand la conversion ? car vous savez, c'est la grande mode. Toutes aujourd'hui se convertissent, c'est le dernier cri, le dernier vlan ; Picquart est leur Christ et toutes ont pour lui l'âme de la Magdeleine. Ce sont les nouvelles Pâques ; je puis vous citer des noms ; c'est Polyeucte à l'envers : on abjure son baptême, il y en a qui se font juives et sans douleur.

. . . . . .

Mme Baringhel. — Oui, je sais, la petite madame Kohn, de Marseille, à cause de l'héritage de l'oncle Lévy.

Elle a trop de vertus pour être encore *chré-*

tienne. Celle-là, je la comprends encore, son vilain moineau de mari est juif, l'oncle déshéritait en elle la goïe épousée, elle a abjuré, c'est une conversion de titres de rente, une affaire surtout. Mais les autres, les autres... Je suis écœurée, oh! cela, jusqu'aux oreilles, écœurée des chrétiens surtout ou du moins de ceux qui se disent tels, car, le croiriez-vous, j'ai la plus grande admiration pour les juifs.

Mme des Ipnauses. — Non ?

Mme Baringhel. — Parfaitement, je les trouve admirables. Ils ont dit : il n'y aura pas de traîtres parmi nous, et ils se sont assemblés, et ils se sont entendus, et ils ont mené la campagne comme un seul homme. Trouveriez-vous chez nous cette solidarité ? mais c'est ce qui fait leur force et notre faiblesse, cette solidarité qui les garde tous.

Mme des Ipnauses. — Mais vous feriez un polémiste admirable; il faut envoyer cela à votre journal, ma chère.

Mme Baringhel. — Soyez sûre que ça ne passerait nulle part : en France, on peut tout dire, hors la vérité.

Mme des Ipnauses, *moqueuse.* — Et ailleurs?

Mme Baringhel. — Ailleurs, parbleu. Ils nous détestent et nos pires ennemis sont leurs grands hommes. M. Brisson est aussi populaire que M. Crispi; je parle des Italiens car, pour moi, nos alliés indiqués sont en Allemagne.

Mme des Ipnauses. — Mais vous vous ferez massacrer, ma chère.

Mme Baringhel. — Insulter tout au plus; mais au moins partout, en Italie comme en Bavière, adorent-ils fanatiquement leur pays. Ah! ils ne se salissent pas à plaisir, ceux-là. Et ce qu'ils glorifient leur force, leur gouvernement et leur armée! Ils se montent peut-être la tête, mais au moins ils ne se dégradent pas. Moi, mon opinion, vous savez : le linge sale, ça ne se lave pas aux frontières; mais brisons là, j'en ai la fièvre : et puis, vous vouliez ne pas parler de l'Affaire?

Mme des Ipnauses. — En effet, vous voilà toute rose; parlons-en, au contraire : vous m'instruisez comme un livre, et la mine vous revient.

Mme Baringhel. — Non, racontez-moi Paris; je vis comme une recluse.

Mme des Ipnauses. — Non, sérieusement, plus de tuyaux sur la politique?

Mme Baringhel. — Vous raillez; j'ai dit non.

Mme des Ipnauses. — Soit. (*Avisant la reliure.*) Que lisiez-vous donc là? *Médée*? Vous l'avez vue, Sarah y est admirable, hein! au deuxième acte surtout. Quel Gustave Moreau dans sa scène d'amour avec Jason!

Mme Baringhel. — Je la lisais justement :

> C'est bien lui! Les voici, les traîtres yeux de proie,
> Qui me prirent, pour leur triomphe, et pour ma joie!

Ah! comme elle dit cela, et quelle volupté dans

le geste, quelle science des attitudes et quelle merveilleuse robe jaune avec le rappel de la fleur jaune dans les cheveux qui la fait tout en or! Comme elle est bien la fille du Soleil! Et ça n'a pas fait d'argent!

Mme des Ipnauses. — Le public aime mieux les chansons rosses.

Mme Baringhel. — L'affaire Dreyfus et le répertoire Fursy, voilà la note! Ah! nous sommes un peuple gai. Vous avez vu le *Calice?*

Mme des Ipnauses. — Oui, ça ne m'a pas plu.

Mme Baringhel. — Ah! d'après l'analyse de Mendès, moi, j'étais toute affriolée, au contraire; enfin, il y a Réjane.

Mme des Ipnauses. — Naturellement il y a Réjane, et une Réjane amoureuse, douloureuse, une Réjane victime qui subit et souffre en silence jusques au suicide final, mais moi, les femmes trompées qui pleurent, ça ne m'intéresse pas. Ce que je me serais vengée, moi, d'un mari pareil! Mais Guitry est parfait, les rôles odieux lui vont comme un gant. Il a tout à fait le physique de l'emploi.

Mme Baringhel. — Je vois qu'il vous est sympathique.

Mme des Ipnauses. — Vous l'aimez, vous, ce grand garçon massif et sceptique qui a toujours l'air de jouer son rôle au naturel?

Mme Baringhel. — Je vous crois; je lui trouve des qualités de jeu et de nature : la voix est

bonne, d'un beau timbre, des yeux superbes, et cette demi-raillerie, cette ironie constante de ses propres sentiments, le côté brutal et sensuel qu'il développe dans les scènes d'amour, tant l'égoïsme affreux qu'il dégage, masqué de câlinerie et de fausse tendresse, font bien de lui l'exécrable amoureux moderne.

Mme des Ipnauses. — Mais vous êtes de mon avis. Je ne vous ai jamais dit autre chose. C'est un acteur merveilleusement doué, d'accord, et d'autant plus merveilleusement qu'il est par sa séduction même l'homme qu'on aime physiquement.

Mme Baringhel. — Et que moralement on déteste; nous sommes du même avis, pour une fois.

A Maurice Barrès

PARLONS D'AUTRE CHOSE

Chez madame de Morfels, à table ; on en est aux épigrammes d'agneau avec endives ; dîner tout intime, dix couverts : Madame Baringhel, d'Héloé, lord et lady de Kray, Madame Munroé, Smokel, d'Assailly, lord Fingal et les maîtres de la maison.

Nappe à entre-deux de point de Venise sur dessous de satin paille ; au milieu de la table, tout un jeu de groupes de vieux Sèvres blancs, le Triomphe d'Amphitrite, sirènes, tritons, dauphins, océanides, etc., se dédoublent sur un grand plateau de glace semé de chrysanthèmes blancs.

La salle à manger est éclairée aux bougies par deux lustres et des appliques Louis XVI ; sur la table, deux candélabres à trois branches en argent massif ; petits abat-jour roses très favorables au teint ; — on cause.

— Quant à Bard... — Un nom de poisson. — Quelle entrée ! — Ah ça, non, ne parlons pas de l' « Affaire ». — A l'amende, d'Héloé ! —

Pourtant, la Cour de Cassation! — Si vous croyez Quesnay de Beaurepaire! — Vous aimez Picquart, vous? — Et votre Esterhazy! — Nous ne sommes pas à la Chambre! — Mais vous êtes enragé! — Le moyen de discuter avec vous! — Je vous dis que... — Vive Drumont!

Mme de Morfels. — Oh! messieurs, mesdames, il était convenu qu'on n'en parlerait pas. Si nous recommençons l'année comme nous avons fini l'autre, — d'Héloë, monsieur d'Héloé, vous êtes insupportable. (*S'adressant à Mme Baringhel.*) Et vous aussi, chère amie : vous avez rapporté de Venise une surexcitation, une nervosité trépidante.

Mme Baringhel. — Oui, vous voudriez faire croire que j'ai pris la fièvre là-bas; j'y ai entendu causer les Italiens, et je suis devenue patriote. (*A lord Fingal, qui veut ouvrir la bouche.*) D'abord, vous, vous n'avez pas le droit d'avoir une opinion : vous n'êtes pas Français, vous n'êtes même pas Anglais.

Lord Fingal. — Moi!

Mme Baringhel. — Oui, vous vous êtes un cosmopolite, vous ne passez pas un mois à Londres par an; et puis, que faites-vous ici? Vous devriez être au Caire. Il n'y a donc point d'autre Antinoë à découvrir, cette année, dans les sables? Vous êtes un homme pour villes mortes, vous êtes un inutile dans notre civilisation.

D'ASSAILLY, D'HÉLOÉ et Mme MUNROÉ. — Elle a bien parlé, notre amie. Un ban pour Mme Baringhel !

Mme DE MORFELS. — Soit ; mais, je vous en prie, parlons d'autre chose ; c'est intolérable, ce genre de conversation !

Mme MUNROÉ. — Oh ! très amusant, au contraire, tout à fait le deuxième acte de *Georgette Lemeunier*. Il me semble que je joue un rôle ; oh ! j'aimerais beaucoup être actrice.

D'ASSAILLY. — Non ?

Mme MUNROÉ. — Oh ! pas dans tous les théâtres ; à la Renaissance ou au Vaudeville, pour vivre avec de grandes artistes. Ah ! me développer dans l'intimité, respirer l'atmosphère d'une Réjane ou d'une Sarah !

D'ASSAILLY. — Princesse du battage et reine du chiqué. *(A Mme Munroé qui s'érupe.)* C'est du Donnay, c'est dans la pièce.

Mme BARINGHEL. — Parler d'autre chose ! Mais je ne veux pas parler d'autre chose. Si vous aviez, comme moi, vécu, cette année, six mois à l'étranger, vous ne pourriez pas avoir une autre opinion ; mais c'est contre la France que la campagne est menée. Ce qu'ils jubilent. à la frontière, de nous voir dans notre pétrin ! Ils sont là tous qui nous guettent et ricanent de tous nos ennuis, et tous sont pour le sympathique Dreyfus, el sympatico Dreyfus, naturellement, et, au fond, ce qu'ils s'en soucient ! C'est le prétexte,

n'est-ce pas? Là-dessus, pas de doute possible : c'est contre l'armée qu'est dirigé le mouvement, et le sympathique officier ne les enthousiasme que comme victime de la justice militaire, à moins qu'ils ne l'aiment en qualité d'espion.

Lord de Kray. — Oh! Madame!

Mme Baringhel. — Monsieur de Kray, vous n'avez pas qualité pour prendre la parole ici : vous représentez l'Angleterre.

D'Héloé, *à lord de Kray.* — En effet, cher ami, et c'est déjà beaucoup que nous vous supportions. *(Tête de lord de Kray!)*

Mme de Morfels. — Mais, d'Héloé, vous êtes intolérable. *(A Mme Baringhel:)* Et vous, ma chère amie...

Mme Baringhel. — Non, j'ai trop avalé de couleuvres, et je ne me tairai pas.

Smokels. — Il est prouvé que le parti anarchiste ne marche qu'avec les fonds anglais.

Lord de Kray. — Et que nous préparons la grève du 1er mai pour empêcher l'Exposition! Je suis navré de vous entendre répéter des bourdes pareilles, mon cher ; l'Angleterre est on ne peut plus sympatique à la France.

D'Héloé. — Mais, à deux heures près, nous avions la guerre, toute la nation la voulait ; mais l'alliance russe vous a gênés. Guerre commerciale, nous le savons ; mais, comme le peuple Anglais est avant tout un peuple d'affaires, il faut sauver l'industrie de Manchester, et, avec le

protectorat, vous êtes dans l'embarras pour les écouler, vos produits.

LORD DE KRAY. — Je ne vois pas, mais comment savez-vous?...

D'HÉLOÉ. — Oui, vous guettez la Chine. Or, nous sommes trois: la Russie, nous et...

Mme BARINGHEL. — Mais cette propagande! A Venise, par exemple, il n'était pas un coin de vieux palais, pas un porche d'église où l'on ne vît s'étaler, en grandeur naturelle, le portrait *del sympatico officiere Dreyfus*, en dolman bleu ciel, le képi sur l'oreille, la moustache frisée, horriblement blond et rose, au goût italien. Il triomphait partout, revalescière Dubarry de l'opinion publique, *el sympatico!* et, sous le gracieux placard, c'était en lettres énormes...

D'HÉLOÉ. — Presque en gros numéros...

Mme DE MORFELS. — Si vous lui donnez la réplique!

Mme BARINGHEL. — Ces annonces suggestives, jugez: *La piu grande errore judiciario della epoca, una terribile infamia della exercese francese, l'Innocente*, — la plus grande erreur judiciaire de l'époque, une terrible infamie de l'armée française, l'innocent... — Non, vraiment? — Comme je vous le dis, et toutes ces affiches le long de la Piazza et du Grand Canal! il y avait là, organisé, un soulèvement d'opinion contre la France, et les afficheurs de Venise, vous en conviendrez, obéissaient à un mot d'ordre...

(*s'animant*). D'ailleurs, ce mot d'ordre. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on le suit en France, et des Français, mais ils marchent pour des sommes. C'est un mouvement d'argent et d'argent juif qui rentre, mais qui rentre contre nous, car ils ne donnent rien pour rien. On connait le taux des leaders comme celui des filles, Romenceau a reçu un million, Bornely trois cent mille, le *Figaro* mange pour trois millions.

. . . . . .

Lady de Kray. — Mais c'est un pays d'escarpes, votre France !

D'Héloé. — Mon Dieu ! Madame, il y a tant d'étrangers chez nous !

Silence pénible.

Lord de Kray, *à Mme Baringhel.* — Vous ne nierez pourtant pas qu'il y ait beaucoup d'hommes de valeur parmi les dreyfusistes et des consciences intègres au-dessus de tout soupçon, des talents de premier ordre, des membres de l'Académie. Vous ne paraissez pas convaincue ?

Mme Baringhel. — Je vous écoute. Allez, citez des noms, je vous attends.

Lord de Kray. —Voyons : Agénor des Gaules, l'auteur du *Lotus bleu*, intégrité parfaite.

Mme Baringhel. — Mais inféodé au salon Toupet des Mares, du toupet, mais pas de biceps ; une âme de cuistre, domestiquée à la table où

il dîne, esclave de son estomac et de sa vanité surtout, reconnaissant jusqu'à la bassesse des petits applaudissements du salon où il conférencie, est allé si tard dans le monde. D'ailleurs, vous en savez aussi long que moi.

Lady de Kray. — Mais Marcel L'Huissier, Paul Haspaidyer, Gaston Loraner.

D'Héloé. — Des opinions motivées : Marcel l'Huissier, l'auteur des *Demi-Français*, demi-français lui-même, psychologue consultant pour belles âmes de banquières de la plaine Monceau, cultive dans le Dreyfusisme la vente de ses livres et sa clientèle, un camelot qui sait placer ses numéros, son opinion est une carrière. — Paul Haspaidyer aussi, quoiqu'un vrai talent, lui, mais c'est hélas! un psychologue. Toujours la succession Bourget, les Ghetto sont les grands débouchés de leur littérature, il faut soigner Jérusalem.

Quant à Gaston Loraner, il est du bâtiment, il est juif, il défend sa maison, *pro domo nostra*, comme dit le grand Rabbin, c'est certainement le plus sympathique des trois... Je ne vous parle pas de Gueuleth, lui, c'est un aigri, un dreyfusard, mieux, un anarchiste de rancune. Il se débat dans son passé comme dans un bagne, et dans ses opinions comme dans une mare, c'est le Prométhée du Purin. Il a été antisémite par haine de Meyer et s'érige maintenant le champion de Reinach, il étrangle de rage d'avoir épousé...

Lady de Kray. — Épousé... qui ?

D'Héloé. — Sa danseuse... la Céritté de Vienne... oh cela remonte loin du temps de l'Empire.

Lady de Kray. — Oui, c'est la Céritté de l'Opéra, je l'ai vue en soixante-dix.

D'Héloé. — Elle même, Ah! si on les avait reçus dans le monde, ah! s'ils étaient admis dans le faubourg, nous aurions un ami de plus dans l'obscurantisme, mais voilà, nous l'avons passionné pour la Vérité en Marche en nous souvenant des débuts de Madame. Femmes de passé. hommes d'avenir.

Mme de Morfels, *pour rompre les chiens.* — Est-ce que vous avez vu cette revue de la Scala? — *En voilà d'la chair* ! la revue où Mlle Polaire cueille comme de l'herbe les toisons d'aisselles de Mlles Langois et Nædia ! — Non ? — Parfaitement, en inspectrice des dessous de bras. — Mais c'est une ordure ! — Une ordure, vous l'avez dit, mais il y a des jolies chairs, de la chair d'*androgyne.* — Mlle Therval, charmante ; il y a de la chair d'*opinion publique*, il y a même de la chose raide, Mlle de Vere. — Même, elle est en groom, un groom à faire loucher un sénateur ; il faut aller voir ça. — Oui, à cause de Dearly. — Qui ça, Dearly ? — Un comique très drôle, très doué surtout, une imitation de Villé étourdissante, puis une bonne charge des Cadets de Gascogne dans un joli décor moyen-âgeux. — Et c'est tout? — Tout, mais il y a Polaire. —

Et vous, vous aimez Polaire ; vous êtes un vicieux. — Oui, mais j'aime autant Dérieux. — La blonde Dérieux ? — Et avouez que c'est de la jolie chair, de la chair soyeuse, duvetée, bien femme, vivante et spirituelle, que cette chair-là. — Et la revue des Folies-Dramatiques? — Oh ! en dehors de Méaly, la commère, et d'un joli cortège d'anges autour de Saint-Germain-l'Auxerrois...

Mme Munroé. — Vous avez vu la *Burgonde*? Non, il faut aller voir ? — Oui, il y a Héglon et Bréval, très belles toutes deux, et puis, moi, j'aime cette époque d'Attila. — C'est héroïque. — Puis ce massacre du tyran dans la chambre nuptiale, cela me va, c'est un beau cinquième acte. — A cela près qu'il n'y en a que quatre. — Qu'importe !... — Vous avez vu *Kosaks* ? Vous auriez adoré ça. — Ah ! ça se jouait où ? — Au diable vauvert, Théâtre de la République ; mais ça a quitté l'affiche ; c'était superbe : ça n'a pas fait le sou. — Et c'était bien ? — Si c'était bien ! Une pièce pour vous, du tragique et de l'atroce, des cosaques fanatiques de leur pays, des menaces, des rictus et des crispations de doigts, de l'amour, du dévouement et de la trahison dans des costumes rudes et fanés, parmi des décors de carnage et de désolation, de vrais auteurs : Eugène Morand et Armand Silvestre, et une vraie pièce ; on aurait dû jouer ça à l'Odéon ; et deux acteurs tout à fait remarquables : Krauss et un certain Raymond ; et les beaux noms barbares et sonores :

Andry, Yégor, et Myriane, et le souffle glacé des steppes courant à travers tout cela... Ah! vous avez manqué une belle occasion de développer votre moi. Et les occasions sont rares.

LE 30 JANVIER DE Mme BARINGHEL

Dans son hôtel du Marais, dans un petit boudoir situé au fond des trois salons en enfilade formant galerie ; une seule fenêtre avec en face une fausse fenêtre en glace. Le boudoir est de forme ronde, très petit (on se croirait dans l'intérieur d'une tourelle), tendu de moire vert pâle, avec de place en place des motifs d'ornementation en bois sculpté et doré, roseaux d'Espagne et palmiers en touffes, remplaçant les baguettes. Aux fenêtres de lourds rideaux de satin blanc semé de fleurettes d'or, pas de tapis, un parquet marqueté luisant comme un miroir, un grand feu de bois de pommier dans la cheminée et, entre les deux fenêtres, une délicieuse vitrine ronde toute de bois blanc doré et de glace ; la vitrine, console à partir du sol, est vitrine seulement à hauteur d'un mètre, a la forme d'un petit temple de l'amour ; elle est signée Jansen et forme niche, encastrée dans l'épaisseur du mur ; les tablettes, l'intérieur, tout est en glaces, et l'enfilade des trois salons s'y reflète, ainsi que le boudoir et les mille et un bibelots que Mme Baringhel est en train d'y ranger d'une main à la fois fiévreuse et distraite.

Dehors, c'est la neige, le verglas, le plus horrible temps.

Annette, la femme de chambre de Mme Baringhel, prend sur une table des bibelots et des éventails qu'elle passe à sa maîtresse ; Mme Baringhel est en robe d'intérieur, en velours bleu pervenche fendue sur le côté, sur une jupe de moire gris de lin; des broderies d'un bleu plus pâle contournent le corsage et retombent en traînées sur le bas de la robe.

Mme Baringhel. — Non, pas le Tiffany, les Kœping, Annette... Voyons les Kœping, les grands verres sur tiges qui ont l'air de fleurs.

Annette. — Je prenais cela pour du Salviati. madame.

Mme Baringhel. — C'est bien la peine de vous avoir emmené cet été à Venise. Ces Kœping, nous les avons achetés ensemble, en septembre, à Munich, dans l'Augustinerstrasse voyons, à côté du marchand de meubles, Bernheimer... Je ne veux pas des Massier, vous les reporterez dans le hall. mais je ne vois ni mes Saxe, ni mes faïences de Marseille. Donnez-moi les poignées de sabre, le petit Satzuma de la vente Goncourt, bien ; les deux ivoires de chez Logé, ma grenouille de chez Bigot, mon éventail, non, pas celui-ci, celui des Turqueries, ma miniature de Mme Vigée-Lebrun ; maintenant les biscuits de Sèvres, mon groupe de Vienne. Bon ! un Kœping de cassé ! c'est fragile comme un ministère, ces objets-là ! Mais on n'y voit plus clair ; sonnez

pour les lampes. (*Elle s'asseoit dans une bergère.*) C'est assez pour aujourd'hui, je vais décéder, je suis morte. (*Au valet de chambre qui apporte deux lampes à abat-jour rose.*) Une sur le bahut, l'autre sur le guéridon, et allumez-moi les flambeaux du bureau, fermez-moi ces rideaux, Annette, j'ai froid à regarder dans ce noir, la nuit nous guette. On n'a pas téléphoné de chez Lewis ?

ANNETTE. — Non, madame.

Mme BARINGHEL. — Ni de chez Révillon ?

ANNETTE. — On est venu de chez Révillon : Madame aura sa zibeline demain, il a fallu réassortir la guipure d'or de la garniture, ils ont mis deux jours à la trouver ; on a rapporté l'étole de renard bleu de Madame.

Mme BARINGHEL. — Allez me la chercher, je grelotte. Il faudra remettre du bois, Henri, on gèle ici, je n'y suis pour personne. Vous avez le courrier ?

HENRI, *valet de chambre.* — Il est dans la chambre de Madame.

Mme BARINGHEL. — Dans ma chambre ? Apportez-le.

Mme BARINGHEL, *restée seule, s'absorbe dans la contemplation de sa vitrine.* — Il n'y a pas à dire, c'est très joli, mais j'ai peut-être eu tort de l'acheter. Me coller trois mille francs de vitrine et quinze cents de menus bibelots pour compléter une tablette au commencement de l'année,

quand j'ai encore toute ma note de chez Rouff et mon arriéré de Lalique à régler, c'est de la folie. La voilà bien, la grande névrose, la voilà bien ! Il me semble que j'ai dit cela comme Baron ; il faudra que j'aille voir mon dentiste. Oh ! comme cette robe va mal, je ne commanderai plus rien à Poupet ; et cette Mme de Miramar qui ne se décide pas pour ma loge ! c'est ennuyeux de la perdre pendant trois mois. Je sais bien que Mlle Gratienne de Briançon me l'a fait demander, mais c'est inquiétant d'avoir le Bébé-Club dans sa loge. Smokel prétend qu'ils ont des plaisanteries parfois joyeuses, et s'ils allaient y laisser des microbes de facéties ! Je suis très perplexe sur la question des logements, des cessions et des locations, depuis les théories de Réjane dans *Georgette Lemeunier ;* les larves créées par un précédent occupant, les atmosphères d'avarice ou de dissipation, d'immoralité ou de vertu établies là entre les murs par le premier locataire; je ne me vois pas à mon retour d'Italie héritant des allures et de la clientèle de Mlle Gratienne de Briançon.

Au valet de chambre qui rapporte, sur un plateau, deux lettres et trois petits bleus :

Mme Baringhel. — Avez-vous téléphoné chez Mme d'Héfleuron pour la loge ?

Henri. — Oui, Madame, j'ai téléphoné à Jean que Madame n'allait pas ce soir à l'Opéra.

Mme Baringhel. — Bien. (*A Annette qui rentre avec la fourrure.*) Oh! voyons, cette étole! (*Elle l'essaie devant la fenêtre en glace.*) Vous trouvez qu'elle va? Elle engonce un peu le cou, peut-être?

Annette. — Mais non, Madame, c'est le col de la robe.

Mme Baringhel. — Oui, c'est le col de robe, je ne la mettrai plus, il faudra prévenir Péquignot; c'est comme pour mon rang de perles, il y a huit jours que l'enfileuse n'est venue et nous partons dans cinq. Remporte cette étole, je suis à faire peur, et surtout, rapporte-moi *Clotilde.*

Annette. — *Clotilde?*

Mme Baringhel. — Mais oui, ma pendule de voyage, celle qui sonne les heures et les quarts d'heure; vous savez bien que je ne peux pas me passer d'elle; je ferai ici mon courrier. Rapportez aussi mon flacon de sels anglais et mon vieux galuchat où sont mes pastilles de menthe. (*Elle se réinstalle et s'abandonne dans sa bergère. Avisant le valet de chambre, toujours debout avec son plateau.*) Mais que faites-vous là? J'ai eu une de ces peurs...

Henri. — C'est le courrier, j'attends les ordres de Madame.

Mme Baringhel. — Donnez.

Elle prend d'abord les deux télégrammes et l'enveloppe pneumatique, les décachète et les lit.

Premier télégramme : « Il nous tombe une avant-scène, ce soir, pour *Véronique* ; avez-vous vu la pièce ? elle est étourdissante de gaieté et d'esprit. C'est si joli que nous avons pensé de suite à vous ; nous, nous l'avons déjà vue trois fois. N'est-ce pas, que vous êtes des nôtres ? Nous comptons absolument sur vous.

« Nous devons ensuite aller voir des demoiselles au café de Paris ; c'est le baron de Goëtz qui nous emmène. »

Le baron Goëtz, ce sera toujours de l'argent français rentré. *Véronique !* une soixantième ! Ils ne manquent pas de toupet, ces chers de Miremonde.

Deuxième télégramme : « Chère amie, avez-vous vu Marguerite Deval dans le *Prince des Poètes* ? Elle y est tout bonnement délicieuse : il y a entre autres une valse chantée au piano à dérider M. Brisson : nous avons une loge pour ce soir, et naturellement nous avons songé à vous. »

C'est un cliché, *lisant* : « Nous devons aller après en bande au Grand Café : c'est le baron Dusselmann qui nous traite. »

Ce qu'ils traitent cet hiver, ces chers cosmopolites, ils essaient de racheter. C'est qu'aussi ils en ont à se faire pardonner : l'un donne des collections au Luxembourg, les autres un bateau sous-marin à la flotte : c'est une nouvelle ligue.

(Elle décachète le pneu.)

« Nous allons tous dîner ce soir à Montmartre, tous, c'est-à-dire la bande, la bande des inimitables : Smokel, lord Fingal, miss Eléna Territ, la petite Mme de Sprée, le prince Ritzi et moi ; vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ? Smokel doit prendre d'Héloé au cercle ; venez-vous me cueillir chez moi ? Vous êtes trop loin, vous, dans votre marécage, pour que je puisse songer à aller vous prendre ; nous devons dîner à Lesbos, pour voir, et de là nous échouer à la Gaîté-Rochechouart : c'est la revue, dit-on, la plus inconvenante de l'année, cela s'appelle : *Ça colle!* Il y a, paraît-il, une très belle fille en aquarium qui chante des couplets horribles sur son éponge et ses bas-fonds, c'est à entendre. Après, nous devons aller voir souper Freinach au Grand U. Smokel a découvert qu'il y goinfrait tous les soirs après le spectacle : c'est beau d'assister au repas des fauves !

« Vite un petit bleu à votre Théréson pour lui dire que ça colle. »

— A la bonne heure, voilà un petit programme qui me dirait, si j'avais vingt ans de moins. (*Elle décachète les lettres.*) Oh ! de Mme de Panama ; nous lirons ça, ce soir, pour nous endormir. (*Prenant l'autre.*) Ah ! de Nice, cette chère Hélène.

Elle s'enfonce dans son fauteuil pour mieux lire : elle lit à voix basse et son visage s'éclaire,

ses yeux pétillent, tout en lisant; elle sourit, elle s'anime même et finit par lire la lettre à voix haute.

« Et vous, que faites-vous à Paris? Êtes-vous toujours la femme des premières, des soupers et des pique-niques. *Messalina* a beau nous être annoncée au théâtre des Arts de Monte-Carlo, nous sommes restés tous de cœur à Paris; nous en regrettons le boulevard, les hontes de la Cour de Cassation et les Poubelles des polémiques; ici, nous mourons comme la Sylvia du *Passant* de trop d'azur et de soleil; nous regrettons Paris et sa boue et sa pluie. C'est Mignon aspirant à Montmartre. Écrivez-nous vite ce que l'on fait là-bas, où mieux venez nous le dire vous-même ici. Quand nous arrivez-vous? Nous avons loué à Beaulieu une immense villa où il y a une chambre pour vous. Ici, ça manque de Parisiens, il n'y a que des étrangers. » Est-elle naïve! « Des Italiens surtout, on se croirait à Tunis. Les Allemands aussi abondent; il serait temps qu'on vît quelques Français dans le pays, mais on redoute les trains de plaisir du Carnaval qui n'amènent que le vilain Paris. » Elle a compté sans ceux qui restent. « Ecrivez-nous avant de venir, nous comptons absolument sur une lettre; avons-nous beaucoup perdu en ne voyant pas la *Dame de chez Maxim*, faut-il regretter la *Burgonde*, et qu'est-ce que le nouveau ballet des Folies? » (*A Annette qui vient de rentrer avec la*

pendule de voyage, dite Clotilde *par* Mme *Baringhel.*) Posez-la là sur la cheminée; le son est bien plus joli. Vous allez téléphoner 130-65 que je suis souffrante et aux regrets de ne pouvoir aller ce soir à *Véronique;* la même chose à 15-324, mais pour les Mathurins, et à 976, à Mme Bergeline, que je suis un peu grippée, au désespoir de ne pouvoir aller dîner avec eux, mais que je serai à onze heures à l'Opéra et que, si la partie tient toujours au Grand U, que M. d'Héloé monte me prendre dans ma loge. Il faut aussi téléphoner de nouveau chez Mme d'Hélleuron et dire que j'ai changé d'avis. J'irai les rejoindre ce soir, mais très tard, et que Mme d'Hélleuron prenne une pelisse un peu sombre : j'ai des projets pour après le spectacle. (*Écoutant sonner sa pendule.*) Oh! les petites rues coites et étroites des vieilles villes flamandes! oh! Maeterlink! oh! Verhaeren! oh! Rodenbach! il y a de tout cela dans cette pendule : elle sonne comme chante un beffroi.

Elle approche sa bergère de son bureau et met dans une grande enveloppe les trois télégrammes; puis atteignant une feuille de papier rouge pompéien, elle écrit ces mots :

« Ce qu'on fait à Paris, chère amie, je n'en sais rien, je suis souffrante, dolente, et je m'y ennuie. Comment on y passe les soirées? je l'ignore. Les plaisirs qu'on vous y propose, les

télégrammes ci-inclus vous l'apprendront : *Véronique,* les *Mathurins* ou les revues du boulevard extérieur. Entre Gavrochinette, étoile de là-haut, Mlle Deval et Mariette Sully, mon cœur n'hésite pas; il flotte. Je n'ai vu ni la *Burgonde*, ni la *Dame de chez Maxim*, ni la *Princesse au Sabbat*, je ne sors pas. Les hommes en tiennent pour Mlle Cassive au lit dans la Môme Sardine ou Fromage, les artistes pour Mme Héglon, superbe et tragique à miracle, paraît-il, dans son rôle de reine barbare, demi-esclave, demi-concubine du féroce Attila. Il est dit qu'au deuxième elle mime une danse de l'épée dans une lourde et raide robe de satin cramoisi, qui la fait impériale et sanglante, — ce sont les termes de d'Héloé et vous les reconnaissez au passage, — et au dernier tableau enfin elle arbore un enroulement d'étoffe safran avec un coin d'épaule, un bout de gorge émergeant d'un corsage trop lâche qui est un vrai Tintoretto, une *Magdeleine au désert* de l'école vénitienne, tout en ambre et en or rouge, comme on en voit à l'*Academia*; mais le ballet se passe à Nijni-Novgorod; il est à la fois japonais, hollandais et moscovite; les costumes d'Attila rappellent ceux du Grand Mogol, c'est toujours d'Héloé qui parle. Quant à la *Princesse au Sabbat,* il paraît que c'est le chef-d'œuvre de Landolff et de Mariquita, mais la pire folie de l'auteur de la *Dame turque*. On y voit des sorcières forniquer avec des grenouilles et une

messe noire dite par un corbeau en chasuble, et des cigognes en pénitents. L'héroïne infortunée y épouse un nain chapé et mitré de rouge comme un cardinal, mais on a réuni là, paraît-il, les plus belles filles de Paris et d'Europe ; une Grecque, entre autres, une certaine demoiselle Vallery, danseuse étoile, y offre le double charme implacable et impeccable de Daphné, d'Hylos e d'Antinoüs, trinité évoquée par Catulle Mendès et qui a fait à la demoiselle une si belle réclame qu'elle manque maintenant deux soirs sur trois, retenue galamment ailleurs.

« Quant à Margyl, quant à Thylda, l'une en princesse, l'autre en sorcière, il paraît que ce sont de vraies mimes, mais les artistes seuls le disent et on se garde bien de l'écrire parce que, nickelées comme les automobiles dernier modèle, ces deux dames ne marcheraient pas... Vous savez à quoi tient un éloge de presse, surtout dans les music-halls ?...

Et Mme Baringhel continue d'écrire.

MME BARINGHEL EN AUTOMOBILE

Sur la route de Menton, un peu avant Cabée-Roquebrune, une automobile dernier modèle, fortement éperonnée de l'avant, forme obus; une automobile en aluminium, blanc d'argent rechampi de filets cerise.

Sur la machine, d'Héloé; il a la peau de bique traditionnelle et la haute casquette du touring. Madame Baringhel est à ses côtés; derrière eux, en lapins, le marquis de Torrea-Corvi et le prince de Boccaglia, noblesse de la Riviera et de clubs plus ou moins ouverts de Florence et de Palerme; très jolis garçons tous deux, très pommadés, trés nickelés, figures trop regulières, profils trop classiques, les yeux très en amande, très italiens. Tous deux ont le caoutchouc mastic à larges boutons de nacre et la haute casquette de velours gris côtelé, énormes boutonnières d'œillets jaunes, pareilles à des choux-fleurs. Mme Baringhel est en robe de drap écarlate, soutachée de trèfles d'acier; sur la tête un énorme béret de chasseur alpin en velours vert; à la boutonnière de sa jaquette de loutre, (car il fait un froid de canard) une gerbe de narcisses en

cascade, un peu éprouvés par la violence du sport. L'automobile file à toute vitesse dans un tourbillon de poussière blanche et âcre. Le ciel est gris, la mer moutonneuse et verte. Un jour d'apocalypse ; une lumière terne et jaune baigne toute la Riviera.

Mme Baringhel. — Mais ralentissez, je n'y vois plus clair, mais serrez donc le frein, d'Héloé ! Non, arrêtez, je veux descendre, c'est ma mort... Ah ! si l'on m'y reprend, et cette odeur, c'est l'asphyxie. Non, si ça vous chante, vous, ce voyage dans la poussière, c'est encore pis que la bicyclette, et cette trépidation continue... ça, un sport pour femme nerveuse, jamais ! D'Héloé, arrêtez, j'ai mal au cœur, tout tourne autour de moi, il faut être en bois comme ces deux Italiens pour supporter un pareil exercice. Autant vaudrait être chauffeur de locomotive. Bon, voici les Vanzsiweten et leur teuf-teuf ! Garez-vous donc, mon cher ; mais garez-vous... Votre droite. Ah !... je respire : si vous n'avez pas accroché, ce n'est pas votre faute ! Quelle imprudence, je me suis crue en bas, dans le vide ; je ne suis pas Sapho pour faire le saut de Leucade, pour qui me prenez-vous ? D'Héloé, je vous en prie, mais écoutez-moi ! je fais un malheur, je saute en bas de votre machine.

D'Héloé, *imperturbable, arrêtant enfin son teuf-teuf.* — Nous sommes arrivés, chère amie. Si nous n'avons pas versé vingt fois en route,

rendez grâces à mon apparente impertinence, vous me devez vingt fois la vie. Avec un autre c'eût été l'inévitable accident, mais heureusement que j'ai l'habitude, je vous connais. Mais soyez tranquille, c'est bien la dernière fois que je vous emmène, vous reviendrez par le train. Voyons, prince, aidez donc notre chère amie à descendre. (*A part.*) Décoratifs en diable, mais muets comme des poissons, les deux Florentins de Palerme.

Ils descendent tous.

Mme Baringhel, *à terre.* — C'est encore pis arrêté qu'en marche... Je me croyais dans un tambourin, c'est d'un trépidant! Merci, duc, non, pardon, marquis. Ne vous actionnez pas, prince, je suis très bien! (*A d'Héloé.*) Et nous allons?

D'Héloé. — Mais là-haut, à Roquebrune! Vous avez désiré vous-même!

Mme Baringhel. — Par ces raidillons de chèvre, pierres roulantes et cailloutis! Mais c'est la mort d'une paire de bottines! Vous n'y songez pas. J'ai déjà les pieds gonflés par ce maudit mistral. Tout mon arthritisme est développé par ce faux printemps de la Riviera. J'y deviens goutteuse, parole.

D'Héloé. — Ne blasphémez pas! Préférez-vous aller au Cap-Martin? Nous n'avons qu'à descendre.

Mme Baringhel. — Au Cap-Martin, pour y rencontrer la comtesse de Pierrefonds, faite comme je suis! Vous devenez fou, parole! Voyez dans quel état m'a mise votre automobile : j'ai toute la mine d'un vieux plumeau.

D'Héloé. — Allons donc à Roquebrune! Vous n'aviez pas de cesse que l'on vous y mène!

Mme Baringhel. — Je voulais voir le cadre de cette procession, puisque, par votre faute, je l'ai manquée!

D'Héloé. — Par ma faute? Vous alliez le soir à la répétition générale de *Lara*... Vous auriez été tout à fait incapable de faire les deux dans la même journée ; je possède à fond votre neurasthénie!

Mme Baringhel. — Parlez pour la vôtre! (*Guignant le prince de Boccaglia et le marquis de Torrea-Corvi.*) Et ces deux Italiens qui sourient et n'ouvrent pas la bouche! Ils m'ennuient, moi, ces personnages muets.

D'Héloé. — Mais leurs yeux ont tant d'éloquence!

Mme Baringhel. — Vous trouvez? Des yeux d'automate, ça roule, mais ça ne suggestionne pas. (*Confidentielle.*) Ils ont beaucoup de chance au jeu, m'avez-vous dit, et vous pontez sur leur mise. Ce ne sont pas des grecs, au moins?

D'Héloé. — Vous savez, à la Riviera, il ne faut pas être trop difficile. Ils sont nobles, décoratifs et soldent leur hôtel rubis sur l'ongle :

pas de semaine en souffrance. Ici, il ne faut pas en demander plus aux seigneurs que l'on rencontre. Ils n'ont encore ni assassiné de vieux général russe, ni dévalisé de demoiselle : pas d'histoire d'écrin, pas d'histoire de jetons, ou, du moins, personne ne les soupçonne encore... En bonne conscience, on ne peut pas exiger davantage.

Le marquis de Torréa-Corvi et le prince de Boccaglia, *à part.* — Z'ai reçou oune dépêce de Nervi. Il y a, m'est-il dit, oune grosse, très grosse partie, *moulto bona*, la zemaine prozaine à la villa Aldobrandi; z'ai bonne dézir d'y partir, serez-vous de la combinazione, cer prince ? — A Nervi, impossible, cer marqouis, ze fais mes Pâques en famille, *in famiglia*, à Saint-Pierre de Rome et le *martedi*, ze dois être pour un Pharaon monstre à la villa Julia, à Firenze. — On zoue donc beaucoup à Florence ? — Oui et non ; beaucoup en avril, pendant la saison, il y a de très grosses parties, mais cela doure peu, à peine un mois, *uno messe*, mais z'ai là beaucoup de relationes, z'en proufite. — Et vous avez raisone ; l'Italie, elle est si brûlée maintenant. — *Adesso niente a fare,* moi, z'irai à Palerme après Rome. — Palerme, il est bien brûlé aussi, caro; ils ont été si étrillés dans les cercles. — C'est toujours le duc Orecchio qui fait les fonds ?— Oui. — *Complimente*, il est si plein de relations, et *tanto multo securo*, un homme si sûr.

Mme Baringhel, *tout en causant, s'est décidée à escalader les rampes abruptes de Roquebrune, ou plutôt elle les a gravies dans une douce inconscience, tout absorbée par les histoires d'Héloé; tout à coup, elle s'avise de regarder autour d'elle.* — Mais, où sommes-nous? C'est merveilleux! Quel panorama, et ces petites rues en escalier taillées à même le roc, comme ça se tord et comme ça serpente! Quel caractère cela vous a! Et toutes ces maisons sculptées avec porches et vieux balcons, mais c'est aussi beau que Fontarabie! C'est du pur seizième; et puis cet horizon de mer, ça se découvre jusqu'à Bordhigere, et ces enfants en guenille! on se croirait à cent lieues de France, c'est plus italien que Sorrente. Ne trouvez-vous pas que cela rappelle Castel-Mola, à Taormina? — Ah! de grâce, ne retrouvez pas la Sicile à la Riviera! Cela, c'est une marotte de Jean Lorrain; ne jouez pas les Jean Lorrain à Monte-Carlo, vous perdriez, c'est une redite. — Alors, vous ne trouvez pas cela beau? — Mais si, puisque je vous y ai conduite. — Mais cette procession devait avoir une majesté... énorme, dans ce cadre, entre ce ciel et cette mer, sur ce fond de roches et de maisons anciennes! — Oui et non. Certes, cela aurait dû être très beau dans ce décor, mais il en est de la procession de Roquebrune comme des représentations d'Oberammergau : c'était très bien avant la mode, la vogue, les trains de

plaisir et les billets des agences Cock. Roquebrune et sa procession avaient une raison d'être encore, l'été dernier, quand la fête avait lieu en pleine Riviera désertée, le 8 août, le rôle de ses trois Christ rempli par des gens du pays, des rôles joués de père en fils, avec des montagnardes des environs dans les saintes femmes.

C'est alors qu'il eût fallu voir en pleine chaleur, à travers les chemins de pierre brûlants et nus, les douze stations et les chutes des trois Jésus ! Mais, depuis qu'une Société s'est affermé la cérémonie, non, cela n'est plus cela ! Savez-vous qui ils ont raccolé, ce printemps, pour jouer la Vierge, et la Madeleine et Véronique? Des figurantes du théâtre Risso, des Italiennes du vieux Nice, toutes les Piémontaises de la place Garibaldi, pas même celles de Monte-Carlo, prises, occupées par *Messaline*. D'ailleurs, rassurez-vous, c'était beaucoup mieux réglé le soir à l'acte de Suburre; ne regrettez donc rien; songez, il y avait ici, l'autre dimanche, plus de trois mille personnes, dont trois cents amateurs et leurs appareils photographiques. — Quelle horreur ! vous êtes un iconoclaste, vous tuez en moi le regret et le souvenir. — Et puis, de quoi vous plaignez-vous, vous avez vu à Fontarabie la procession de la Guadeloupe et les momeries religieuses de Séville ; l'Italie est tout à fait inférieure à l'Espagne... Ah ! l'Espagne, la dévotion y est autrement sensuelle et fanatique. Mais que dis-je,

vous avez assisté aux processions de Roncevaux, dans les Pyrénées, chaque paysan portant, traînant sa croix : cela est d'une beauté vraiment saisissante, vous ne verrez rien de mieux en Italie. — Oui, c'était beau, mais pas plus beau que dans le récit de Pierre Loti. — C'était même moins beau, parbleu ! la déformation d'un cerveau d'artiste, cela magnifie tout. — Oui, c'est un grand visionnaire... A propos, vous ne m'avez pas encore présenté ce jeune homme ! — Quel jeune homme, les deux princes italiens ne vous suffisent donc plus ? — Mais, ce jeune écrivain. — Voyons, ce jeune homme si sauvage, si misogyne, celui qui, l'autre jour, dans l'atrium, à Mme de Birtaneim qui minaudait et zézayait : « Je vais jouer sur la rouge, c'est le jour », a répondu froidement : « Ah ! ça vous arrive encore ? » — Charmant, en effet, et d'un goût ! — Eh ! bien, mais, vous le savez, on le dit, comme Hippolyte... parfaitement... comme Hippolyte... encore une primeur. — Et cela vous surexcite... Ah ! Messaline, voilà ce que c'est que d'entendre trois fois un opéra troublant. — J'adore la musique de Lara. — Je le sais ; je vous ai regardée pendant les représentations, le spectacle est dans la salle, vous avez une façon de tressauter et de pétrir votre mouchoir. Ah ! ça vous correspond ! je n'ai pas regretté les deux louis de mon fauteuil. — Vous, vous n'avez d'yeux que pour Mlle Leclerc. — Hé ! hé ! c'est une jolie Tyndaris.

— Et la musique, malheureux, cette musique si... comment dirai-je, cette musique tant... — Matriculaire. — Vous dites? — Matriculaire, c'est un mot de Gounod. — D'abord, tous les hommes détestent Lara, c'est de la jalousie pure. — Mais comment donc! — Il est plein de talent. — Vous ai-je dit le contraire? — Des critiques ont écrit. — Parbleu! — Et qui s'y entendent un peu mieux que vous. — Ne les nommez pas... Il y en a même un qui a un bien fichu style, j'ai cueilli *Une partition jugée à vol d'oison.* On n'est pas plus rayonnant d'innocence. — Comme Mme Bianchini. — *Rayonnant d'innocence.* Oui, le mot est de Vanor, on le lance. — Je l'avais reconnu, et il y a écrit *d'oison ?* vous vous moquez. — Il y a peut-être d'oiseau, mais ça se vaut.

Tout en causant, ils ont redescendu les rampes et regagné la route où leur auto est arrêté.

Nous remontons? — On remonte. Prince, marquis, vous êtes là! — A vos ordres, madame. — Nous sommes prêts. — Il fait moins froid, l'on dirait. — Oui, le vent est tombé. — Vous n'avez plus peur, serez-vous raisonnable? — Allez, allez, je suis consolidée. (*Ils s'installent.*)

Nous partons, vous êtes prête? (*Le teuf-teuf se met en marche.*)

Le prince de Boccaglia, *dans les cheveux de Mme Baringhel.* — Et vous retournez entendre Tamagno, ce soir?

DERNIERS ENVOIS DE FLEURS

PRINTEMPS DE LA RIVIERA

Nice, dix heures du matin, au Marché des Ponchettes. Dans la lumière et le brouhaha d'odeurs et de couleurs des étalages du Marché aux Fleurs.

Il y a là tous les roses, tous les mauves et tous les bleus lavés des anémones, toutes les pâleurs mates des roses-thé et, pareilles à des flaques de sang, d'étranges renoncules écarlates, aux déchiquetures marbrées de vert. Puis, c'est le demi-deuil somptueux des violettes, violettes en touffes et violettes en bouquets. Et puis, c'est la folie de nuances et de senteurs, l'échevèlement fringant et cambré des œillets, les œillets jaune-soufre, les œillets rose-chair, les œillets jaspés, les œillets orange et les violacés et les ardoisés, toute la gamme changeante et vibrante des œillets corsetés comme des duchesses et chiffonnés comme des filles, les œillets entêtants et poivrés, tumultueux comme l'Espagne et soleilleux comme la Provence, les œillets, ces princes des Fleurs ;

et puis des anémones encore et encore des roses, et des nacres et des froissements de soie blanche, qui sont des iris blancs, et des turgescences de crêpe, pareilles à des chauves-souris figées, qui sont d'énormes calices d'iris noirs : au-dessus des égrènements d'or cotonneux de mimosas et (on les dirait détachés d'une estampe japonaise) des floconnements roses d'amandiers en fleur.

Au milieu de tous ces parfums, au milieu de toutes ces couleurs, Mme Baringhel s'agite, affairée, hèlée par les marchandes, appelée, de-ci de-là, harcelée, affolée de leurs offres et suivie de trois porteuses aux corbeilles déjà chargées d'œillets soufre et d'iris noirs.

— Ma petite dame, prenez-moi mes roses, un bon marché, un franc la botte ; — et ces œillets, une occasion, madame, deux francs cinquante les deux paquets de douze. — Hé ! madame la Parisienne, voyez mes iris, vingt-cinq centimes ; on les vend cinquante, place Masséna. — Et mes branches d'amandier, quinze sous mes trois branches. Je ne les vends pas, je les donne. (*Voix de porteuses dans la foule.*) Faut-il vous porter quelque chose, madame ?

Mme Baringhel, *cherchant à s'esquiver.* — Je sens que je deviens folle ! Non, laissez-moi, de grâce, laissez-moi, je n'ai besoin de rien, de personne... Et ce d'Héloé qui m'abandonne, et ce déjeuner à Cannes, et je n'ai pas ma montre. (*A voix haute.*) Le train part à onze heures, n'est-ce pas ? (*S'apercevant qu'on ne lui répond pas.*) Ils ne comprennent pas le français ici, quel pays !

Non, laissez-moi! Où vais-je faire mes envois maintenant, par ici, par là, à droite, à gauche? ces vendeuses m'affolent, une seule maison me suffit. Allez à gauche, là, au plus près... Et mes chapelets d'eucalyptus pour l'influenza, qu'on m'a tant recommandés. Où vais-je trouver ça? Bon, je vois. Allez, je vous suis. Combien vos chapelets, mon bonhomme, moi je trouve que ça empoisonne.

Le Marchand. — J'en ai à un franc cinquante, ça vient d'être cueilli : les moins frais, un franc. C'est la santé, madame. Ça s'porte autour du cou, ça s'accroche aux rideaux du lit ; la nuit sur la peau, ça s'échauffe, c'est un baume, ça développe même la faculté d'aimer chez l'homme. Et en infusion...

Mme Baringhel. — Est-ce qu'on vous demande tout cela ! Voici dix francs, donnez m'en six. — Je vous rends un franc, madame. — Non, gardez la monnaie, faites vite. — Alors, prenez-en sept, madame ! un cadeau que je fais à madame, vous le porterez en souvenir de moi, madame est si jolie.

Effarement de Mme Baringhel qui gagne précipitamment la maison des envois. Les porteuses l'y attendent avec leur cargaison de fleurs.

Mme Baringhel, *en coup de vent à l'expéditeur qui s'empresse.* — Six paniers pour six envois, pour Paris, naturellement. Je vais vous donner

les adresses ; et ma liste, où l'ai-je fourrée ? je ne la trouve plus : c'est d'Héloé qui l'a et il ne vient pas ! Nous manquerons le train sûrement ; faites toujours les paniers, je vais tâcher de me souvenir. Dans chacun un chapelet d'eucalyptus, trois paquets d'œillets jaunes et dix iris noirs.

D'Héloé, *qui vient d'entrer derrière elle et l'observe.* — Ce sont des envois de faire part, deuil de cour d'Espagne, jaune et noir. Vous ne vous êtes pas mise en frais d'imagination.

Mme Baringhel. — Ah ! c'est vous, où étiez-vous donc ?

D'Héloé. — Mais, chez Savona, place Masséna, pour mes envois de fleurs. (*Tirant sa montre.*) Vous savez que nous n'avons plus qu'un quart d'heure, et si vous voulez déjeuner à Cannes... — Si je veux, mais nous sommes invités. Qu'est-ce que vous avez envoyé, vous, comme flore ? — Je vous dirai ça en wagon.

L'Expéditeur. — J'attends la liste de Madame.

Mme Baringhel. — Ma liste, mais vous avez ma liste ? — Non ; mais je vais vous la faire. Ce sont les mêmes noms que moi. Je le parierais.

Il s'assied au comptoir et écrit.

Mme Baringhel, *son face à main sur le nez, lit par-dessus son épaule.* — Comtesse des Ipnauses, rue du Cirque ; marquise d'Héfleuron... ; Mme de

Panama. — comment, vous aussi? Sarah Bernhardt, la grande artiste, naturellement. — Ah! pardon, effacez ce nom; je n'ai pas de raisons, moi, pour envoyer des fleurs à Mme de Pougy. — Qui, alors? — Mais Corysandre, notre vieille amie, cette chère Traiphanay. — Parfaitement. — Et, je vous ai devinée, n'est-ce pas, un envoi à Berthe Bady? — Oui, cette chère petite Salomé, vous lisez dans mon âme. — Rien à Smokel? — Vous vous moquez.

D'Héloé *tire un louis et le donne à l'expéditeur.* — Voici pour les frais. — Cela fait douze francs, monsieur. — Égayez-moi trois de ces paniers d'amandier rose et les trois autres d'anémones, gardez les huit francs pour .. (*A Mme Baringhel.*) Jolis, vos envois noir et jaune, mais un peu monotones. D'ailleurs, j'ai fait les mêmes chez Savona, mais j'ai laissé mêler d'autres fleurs. Allons, partons, nous n'avons que le temps. — Vous avez la voiture? je voudrais passer quai Saint-Jean-Baptiste pour mes deux bagues. — Ça, vous vous en passerez, vous avez déjà cinquante-huit pierres à chaque main. — Mais je veux ma perle, je l'ai commandée exprès pour ce déjeuner. — Alors, vous déjeunerez ici; moi, je vous laisse... Cocher, à la gare. — Vous avez une âme de juge d'instruction, vous êtes féroce. — Enfin, vous ne m'avez pas appelé Bertulus, l'injure est réparable. — Mais j'y ai pensé. — Parbleu! je le sais bien.

Et la victoria file au trot dans l'avenue de la gare.

Même jour, 1 heure 1/2, à Cannes, dans une des plus belles villas de la Croisette; la villa Néo-Grecque où en 1860..., la fameuse villa qui... la résidence où la princesse *** (Ne réveillons pas le scandale, laissons dormir les vieux souvenirs.) Le déjeuner tire à sa fin; dans la salle à manger, genre pompéïen, colonnes de stuc, plafond peint à l'italienne, fresques représentant des théories de canéphores peintes d'après les vestales de Leroux, Mme Baringhel, d'Héloé, le duc, la duchesse, le prince Henrich, père du duc, mis Ellen Termund, lady Forgett, lord Sandrigham, Pierre Bérard, le romancier, et d'Assailly retrouvé là par hasard. La table en fer à cheval, comme celle de la Cène, commande trois larges baies-windows, reliées entre elles par des colonnes; stores de soie bise légèrement mouvementés par la brise de la mer : le bleu du golfe, le vieux Cannes et les dentelures superposées de l'Estérel s'encadrent à souhait dans chaque baie en perspectives à la Vernet. Des panaches de palmiers, des tiges glauques d'agaves forment les premiers plans avec des bougainvillias en fleurs. La conversation est générale.

— Alors, vous avez fait beaucoup d'automobile? — Mon Dieu, je m'y suis mise pour tuer le temps, comme les autres : c'est un sport qui me laisse froide. — Il vous laisse froide, parlons-en! Vous n'avez jamais pu aller d'Eyc à La Condamine sans ameuter toute la Riviera; dites la vérité, il vous affole. — Quoi, vous avez le taf à ce point? — Oh! pour elle, ce n'est pas le *teuf-teuf*, c'est le *taf-taf*. — Ça, c'est un mot. — Plutôt mau-

vais. — Moi, je n'ai aucun goût pour écraser les gens sur les routes. — Belle âme. — Et puis, en somme, ces locomotives en liberté sur les grands chemins, je trouve ça laid, immoral et imprudent. — Le fait est que ça ne détrônera jamais le yachting. — *Tous en chœur* : Oh ! le yachting !

> Il était brun, plein de tendresse
> Pour son ami, beau châtain-clair.
> On ne leur connut pas de maîtresse
> Moralité : la vie en mer.

D'Héloé, d'Héloé, vous abusez ! — Songez qu'il y a ici des Anglaises ! — Mais ce quatrain est de lord Fingal. — Vous le connaissez ? — Aôh ! oui, beaucoup ; il fait en ce moment le tour du monde, en yacht private, naturellement. — Avec un ami. — J'allais le dire. — Le comte Beacosmy, le petit-fils du rajah de Mysore, quatre millions de rentes. — Ce qui permet d'emmener l'amitié en voyage. — Les Anglais ont le culte de l'amitié. — Monsieur Bérard, réfléchissez que ces dames sont Anglaises. — Aôh ! si peu, miss Termund est Irlandaise et je suis née aux Grandes Indes ; ne vous gênez donc pas. Quant à lord Sandrigham, c'est un cosmopolite. — Allons-y donc. Savez-vous ce que l'*Osborn* et la *Vénus*, de l'escadre anglaise, ont eu le toupet d'arborer en rade de Nice, la veille de l'arrivée de la Queen ? Une immense banderole avec ces mots : *A l'amitié ! A l'amitié !* Ils

ont déployé ça, en pleine bataille de fleurs, au lendemain de Fachoda et des incidents du Niger; ça ne manquait pas d'à-propos... Ça n'a pas empêché, le lendemain, Sa Gracieuse Majesté de faire son entrée dans sa bonne ville de Nice, au milieu d'un silence glacial. Oh! d'une éloquence, ce silence! — Et à Villefranche quelques incidents ont suivi. — Alors, c'est vrai, ces rixes? — Incidents d'escadre, mais d'escadre russe: ne réveillons pas les nationalités qui dorment.

Autre groupe. — Ce printemps de la Riviera, moi, je ne puis pas m'y faire. — C'est comme moi, voyez dans quel état j'ai le cou et les oreilles: je pèle, ma chère, je pèle. — Moi, j'ai les pieds gonflés d'arthritisme. — Et les miens qui se déchirent comme du papier à cigarette. — Ça, il faudra l'écrire, Mme Baringhel a les pieds en dentelle, mais qu'est-ce qui le croira? — D'Héloé, vous avez un esprit de chauffeur, on n'est pas plus stupide. — Oh! je suis bien de votre avis, ma chère, il n'y a pas de sport plus inepte. — Ah! que je suis donc aise! voilà quelqu'un qui ose dire la vérité. Avez-vous jamais entendu, en automobile, parler d'autre chose que de la vitesse, du pétrole ou du frein? — Toute autre conversation y est impossible. C'est un sport pour les grues; le moyen pour une femme d'y placer un mot! — Et les hommes y gagnent. — C'est à Insolence-Club qu'il faut

entrer, mon cher. — Mais aussi, c'est votre eczéma qui vous rend intraitable. — Mon eczéma, mon eczéma, mais c'est odieux, un goujat ne parlerait pas ainsi.

Mme Baringhel se lève exaspérée, suivie par la duchesse, Miss Termund et Lady Forgett.

Pierre Bérard, *à lord Sandrigham.* — C'est un envoi de fleurs.

PRINTEMPS GRINCHEUX

LE TRACASSIN DE Mme BARINGHEL

Chez Paillard, à l'heure du dîner : assistance on ne peut plus élégante, tout le clan des sorties de bal de tulle et de mousseline de soie, rose de Bengale, mauve, glycine et citron, tout le bataillon des chapeaux de nuances claires ennuagés de plumes et scintillants de métal : resplendissement de cristaux, d'argenterie et de glaces ; dans l'énorme chauffoir en métal anglais, les allées et venues de la légendaire côte de bœuf.

A une table, marquis et marquise d'Hélleuron, lord et lady de Kray, de Morfels, Smokel, Pierre Isnard, Sommerset, miss Nelly Bengson et Mme Baringhel ; tout ce beau monde cause à la fois, gazouille, chuchote et bruit.

— Nous avons l'air d'une noce. — Ça vous gêne ? — Oh ! moi, il n'y a que des étrangers en ce moment à Paris. — En effet, voyez-vous un Parisien dans cette salle ? — C'est que c'est

vrai, rien que des têtes d'Outre-Manche. — Ou bien des Teutons. — Pourtant, en cherchant bien, là-bas, ce faux Charles-Quint, à la barbe en pointe. — Ah ! oui, l'idéal conseiller municipal. — Qui vient de proposer de donner à une rue le nom de Francisque Sarcey. — Ça, c'est une idée. — De la rue de Douai. — Ce cher Paul Escudier, il vous rappelle Charles-Quint à vous? mais c'est le sosie de Duflos. — Raphaël pour les dames ; ça vous a chanté, vous, le *Torrent?* — Torrent de mots dans un lit plutôt à sec d'idées. — Vous n'êtes pas à moitié prétentieux, mon petit Smokel : il faudra envoyer cette définition-là aux *Débats*. — Gaston Deschamps, il a du talent, ne vous y trompez pas. — Oh ! parce qu'il a découvert deux auteurs que vous aimez, Louis Bertrand et M. La Jeunesse. — Louis Bertrand ! le *Sang des Races ;* vous avez lu la *Nuit de bordée à la kasbah ?* — Un peu.

Madame Baringhel. — Le *Torrent* ou les maux de cœur de Mlle Bartet. — Ou les étapes d'une grossesse. — Coupable. — Mais c'est le génie des définitions.

Les enfants vivent peu, quand ils ont tant d'esprit.

— Henry Becque est pourtant mort à un âge raisonnable. — Soixante-deux ans. — Vous trouvez qu'il a eu une bonne Presse ? — Peuh ! une Presse d'amis ; tous se sont décerné des couronnes sur son cercueil ; il y en a même qui

ont insinué qu'ils l'avaient nourri. — Non ! — Parfaitement, dimanche dernier, aux courses, un ami très bien informé m'a dit que Becque était mort de faim (*tolle général*), c'est-à-dire serait mort de faim, sans la générosité de... — Ne le nommez pas. — Comment le..., vous savez qu'ils étaient trois. — Trois pour Becque et dix pour Verlaine. — Des Syndicats partout, alors. — Le Syndicat des morts célèbres, le Comité de l'assistance privée des notables contemporains. — Tiens, La Cavalieri ! – Quelle jolie sortie de bal rose. — Un peu mince. — Mais une des femmes les plus exquises de Paris. — Parbleu ! elle est Napolitaine.

Lady de Kray, à *Mme Baringhel*. — Alors, vous regrettez toujours le Midi ?

Mme Baringhel. — Si je le regrette, c'est-à-dire que j'en meurs !

Smokel. — Calypso ne pouvait se consoler du départ de Nice.

Mme Baringhel. — Celui-là, vous l'avez déjà commis l'autre soir à la Scala ; vous vous répétez, Smokel.

Sommerset. — Oh ! ça n'est pas du d'Héloé.

D'Héloé, le nom prononcé jette un froid ; Mme Baringhel, impassible, en verdit légèrement sous sa poudre. On sent qu'une gaffe a été commise.

Lady de Kray. — Oh ! moi, une fois le 15 avril, je trouve le Midi fini. N'est-ce pas, messieurs.

qu'à partir du lundi de Pâques il n'y a qu'une ville au monde, *Paris for ever and Paris!*

Mme Baringhel. — C'est que vous ne connaissez pas Florence.

De Morfels. — Il y a aussi une certaine Venise qui n'est pas désagréable en avril.

Miss Nelly Bengson. — Oh! Venise en avril, il y fait souvent très froid, cher monsieur. Ce que j'y ai grelotté, moi, en quatre-vingt-seize!

Lady de Kray. — Et puis, il faut bien commander ses robes et on ne trouve rien qu'ici. Nous voyez-vous habillées à Florence? Je sais que c'est très démodé maintenant d'aimer la capitale, mais je suis étrangère, moi, et j'adore Paris.

Mme Baringhel. — Et je ne vous en complimente pas, ma chère. D'ailleurs, il n'existe plus de Paris. Qu'est-ce que c'est que cette ville éventrée, en proie aux puisatiers et aux démolisseurs, vous avez vu la rue de Rivoli et les quais? Quel massacre! on dirait une ville après un assaut; mais les lendemains de la Commune étaient moins effroyables, parole! Ce ne sont qu'échafaudages et tranchées, une levée en masse de pioches, de piques, de pelles et de truelles. Ah! il sera joli, le Paris de 1900, avec sa gare d'Orléans en plein quai d'Orsay, toutes ces façades blanches de nouvelles bâtisses et l'ignominie de cette rue du Caire installée le long du fleuve. — La rue du Caire, mais c'est le vieux Paris! — Un vieux Paris pour limonadiers, oh! je connais

nos édiles ! Et tout le Trocadéro bouleversé. Si on l'avait jeté par terre au moins, pendant qu'on y était, mais on n'a saccagé que les jardins et le Champ de Mars. Vous avez vu toutes ces hideurs qu'on élève dans le Champ de Mars? Le quartier devient inhabitable ; j'avais des amis avenue de La Bourdonnais, ils ont déménagé. C'est une panique ; et cette Grande Roue, la fameuse Grande Roue comme si la Tour Eiffel ne suffisait pas pour gâcher tout l'horizon ! D'ailleurs, ils l'ont peinte en jaune, ils ont eu cette idée géniale ; encore s'ils l'avaient peinturlurée de gris ! les jours ordinaires, on l'aurait moins vue, et, les jours de gros temps, elle se serait confondue dans le brouillard, tout le monde y aurait gagné ; mais non, ils l'ont peinte en jaune et en jaune de caca d'enfant, si bien que c'est ça, parfaitement, c'est ce caca d'enfant qui domine toute la ville. Tout l'univers se sera dérangé pour venir voir Paris, ses monuments et ses théâtres dominés par un caca d'enfant.

Smokel. — Symbole des temps.

Mme Baringhel. — Un bon point, Smokel, vous avez dit le mot juste : symbole de cette époque, et vous voulez que, moi, j'adore ce Paris-là, un Paris yankee qui, tous les jours, s'enlaidit davantage, et dont, après trois mois d'absence, on ne reconnaît ni les rues, ni les places, une ville perpétuellement en démolition et perpétuellement rebâtie, qui, toutes les

semaines, change de forme et d'aspect. (*A lady de Kray.*) Et c'est la même chose dans le monde: on bâtit aussi maintenant dans la société, et quels monuments de grotesque: on quitte en janvier des bons bourgeois tout courts comme Ledai n ou Lelièvre, et en rentrant, en avril, on les retrouve comtes, comtesses ou marquises, un chambardement général, quoi ; et vous voulez que j'aime ce Paris !

Smokel. — *Finis Galliæ!* Sans le mot chambardement, vous auriez pu signer votre morceau : Huysmans. (*Bas à l'oreille de Morfels.*) Et dire que nous devons tout ce beau dithyrambe au seul nom de d'Héloé !

Morfels, *à voix basse.* — Ça ne s'est pas remis depuis Cannes?

Smokel. — Non, ils sont toujours en froid ; elle n'a pas digéré l'envoi de fleurs, le reproche d'eczéma qui lui a échappé.

Morfels. — Oh ! pour une boutade ! Car ça ne tient pas debout, cette histoire d'arthritisme : elle a la peau comme une rose thé.

Smokel. — Oui ; mais elle ne boit que de l'eau et s'abstient de poisson, je l'observe depuis qu'elle est à table : elle est au régime du docteur Hirkel. Voulez-vous parier qu'elle ira à la Bourboule cet été?

Morfels. — Smokel, vous êtes une peste.

Autre groupe. — Miss Bengson. — Oh ! moi, je suis bien comme lady de Kray. Paris, vive

Paris ! Il n'y a que Paris ; d'abord, ne serait-ce que pour les théâtres.

Mme Baringhel. — Les théâtres, parlons-en, je vous y attendais, vous avez vu ?... — Mais, tout. — Tout ! Je vous plains. Tout ! Mais c'est une vocation. Sarcey est mort : il y a une place à prendre.

Smokel. — Vous savez que c'est Larroumet.

Mme Baringhel. — Qui le remplace ? Tant mieux, j'avais craint Faguet.

Smokel. — Faguet s'imposait davantage comme successeur adéquat ; mais Larroumet sera plus Athénien, plus littéraire.

Mme Baringhel. — Oh ! certes, puis, c'est un homme qui voyage ; moi, j'aime les voyageurs. (*A miss Bengson.*) Et vous avez vu tout, disiez-vous. — C'est-à-dire tout ce qu'il faut voir. — Ah ! bon, il est donc des choses qu'il faut voir : moi, je ne vois que ce qui me fait envie ; et dans tout ce qu'il faut voir, quelles sont les pièces, ma chère, qui vous ont le plus... plu, comme on dit ? — Mais, c'est un examen ? — Parfaitement ; vous êtes étrangère ici, je vous guide ; il faut bien que je vous préserve, c'est une vocation chez moi : le Guide Baringhel à travers Paris. — Il ferait prime à l'Exposition. — Tu parles. (*Toute confuse.*) Souvenirs du *Vieux Marcheur*, ne faites pas attention. (*A miss Bengson.*) Vous avez vu cela, n'est-ce pas ? — Oui. — Et cela ne vous a pas choquée ? — Nullement.

— Très bien, et le *Torrent*, beaucoup? — Beaucoup. — A cause de l'adultère ? — Oui, à cause. — Elle est exquise, ensuite ? — Nous avons été. lady de Kray et moi, au Théâtre Antoine et puis à l'Odéon, *Ma bru !* — Passez ; ça n'a pas d'importance. — Et puis, à l'Opéra-Comique, le *Cygne;* on donnait aussi la *Vie de Bohème.* — Très joli spectacle avec Mlle Mastio, dans Mimi ; elle est charmante. — Et le *Cygne*, quel adorable décor ! — Très poétique ; passons, après ? — Nous avons vu aussi *Plus que Reine,* à cause d'Hading. — Et de Coquelin, naturellement. — Mais nous avons trouvé que M. Coquelin n'avait pas le type, ah ! mais du tout, et au Musée Tussaud, à Londres, Napoléon est beaucoup plus ressemblant. — Mais dans les musées de cire français aussi, rassurez-vous, c'est une opinion partagée ; personne ici ne trouve que M. Coquelin ait le type, mais Hading a de si belles robes, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, si belles, riches... Nous avons vu aussi *Madame de la Valette.* — Oh! cette Réjane ! — Madame de la Villette. — Ah ! c'est un mot ! — Non, une opinion ; quelle distinction, n'est-ce pas, elle vaut Guitry. — Vous êtes allées au Salon? — Oui, deux fois : le jour du Vernissage et le premier vendredi. — Et qu'avez-vous remarqué, au Salon ? — Mais, le Carolus Duran, le Jean-Paul Laurens, le Rochegrosse...— J'allais le dire. — Les Jean Béraud, les Gervex. — Le

Boutet de Monvel ? — Oh ! très joli, une page de missel. — Comment donc ! Et puis le Tattegrain. — Les trente-six mille chemises. — Vous dites ! — Rien, et à la sculpture le Carlès et le Barrias. n'est-ce pas ? (*A part.*) C'est l'évangile des oies. — Ah ! nous oublions les Gandara ! Ah ! ce que nous l'aimons, ce peintre-là, si jamais je fais faire mon portrait, je sais bien à qui je le commanderai. — Ce qu'il fait le satin, n'est-ce pas ?

Smokel. — Demandez-leur donc si elles ont inauguré la Grande-Roue.

Miss Bengson. — Certainement, nous y étions, même qu'il y avait un jeune matelot préposé au tourniquet, mais un matelot avec des hanches, je ne vous dis que ça ! — Je vous crois, c'était Odette Vallery ; à propos, elle pleure toutes les larmes de son corps, la belle Odette ; il paraît que, dans le nouveau ballet, on ne la reconnaît pas. — On lui a donc mis une jupe bien longue. — Mais non, mais une immense perruque qui lui cache toute la tête. — Elle descend donc bien bas, cette perruque ? — C'est la chevelure de Vénus. — En Vénus, on ne la reconnaît pas ! Smokel, vous nous faites poser.

Miss Bengson. — Nous sommes allées aussi à la fête des wagons-lits, à l'inauguration du grand hôtel des Champs-Élysées. — Ah ! vous inaugurez les hôtels. — Mais il y avait là tout Paris. — Oui je sais, des duchesses et des femmes de ministres dans la chambre à coucher et dans la

cuisine : c'était une bousculade, hein ? — Oh ! ce qu'on était pressé, et ce que c'était amusant ! D'ailleurs, pas un visage de connaissance.

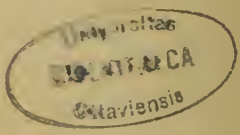
Mme Baringhel. — Comme dans toutes les fêtes où il y a tout Paris. Puisque vous suivez tant le mouvement, êtes-vous allé hier au Grand Guignol, au bénéfice de la mère France? — Non. — Non ! vous y auriez entendu les scénettes les plus raides qu'on ait jamais représentées ici ; mieux, vous y auriez vu jouer au naturel une jeune demi-mondaine. La Pauline de Glaves, du *Vieux Marcheur*, n'est qu'une enfant auprès d'elle. — Vraiment ! et on l'appelle, cette demoiselle ? — Rose d'Octobre ou le lait Mariani.

Smokel. — Vous abusez de leur innocence. — Pas plus qu'elles de ma patience ; avouez qu'on en ferait du pâté de foie — gras.

TABLE

Préface V
Estampes japonaises. 1
Grenouilles d'Art 11
Eaux-Fortes. 21
Ces dames au Salon 31
Ces dames au Salon : II, à la Galopade . . . 41
Soirs de villes d'eaux 51
Le 14 juillet de Mme Baringhel 61
Le 15 août de Mme Baringhel 71
Le 4 septembre de Mme Baringhel. 81
Le 20 octobre de Mme Baringhel 91
Les Abandons de Mme Baringhel 101
Mme Baringhel à Carthage 111
Le 15 février de Mme Baringhel 123
Mme Baringhel chez les Teurs 133
Mme Baringhel au musée de Naples. 149
Amende honorable. 159
Les Effarements de Mme Baringhel 169
Les Ennuis de Mme Baringhel. 181
Mme Baringhel au fort des Neiges 191
La cour à Fontainebleau. 201
Mme Baringhel à Chillon 211

Mme Baringhel à Partenkirchen. 221
Mme Baringhel à la Superga 233
Les Opinions de Mme Baringhel. 243
Parlons d'autre chose 253
Le 30 janvier de Mme Baringhel. 263
Mme Baringhel en automobile. 275
Printemps de la Riviera 285
Printemps grincheux. 295
Le tracassin de Mme Baringhel.. 304



Levallois Perret. — Imp. Crete de l'Arbre.

1171 4
40

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

P.É.B.
6 AOUT 1999
MORISSET

JUL 30 1999

P.E.B. / I.L.L.
FEB 16 2007
MORISSET

P.E.B. / I.L.L.
DEC 09 2009
MORISSET

P.E.B. / I.L.L.
AUG AOUT 4 2005

NOV 23 2009

SEP 2005

a39003 002453339b

CE PQ 2235
.D93M23 1899
COO DUVAL, PAUL MADAME BARIN
ACC# 1221941